This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

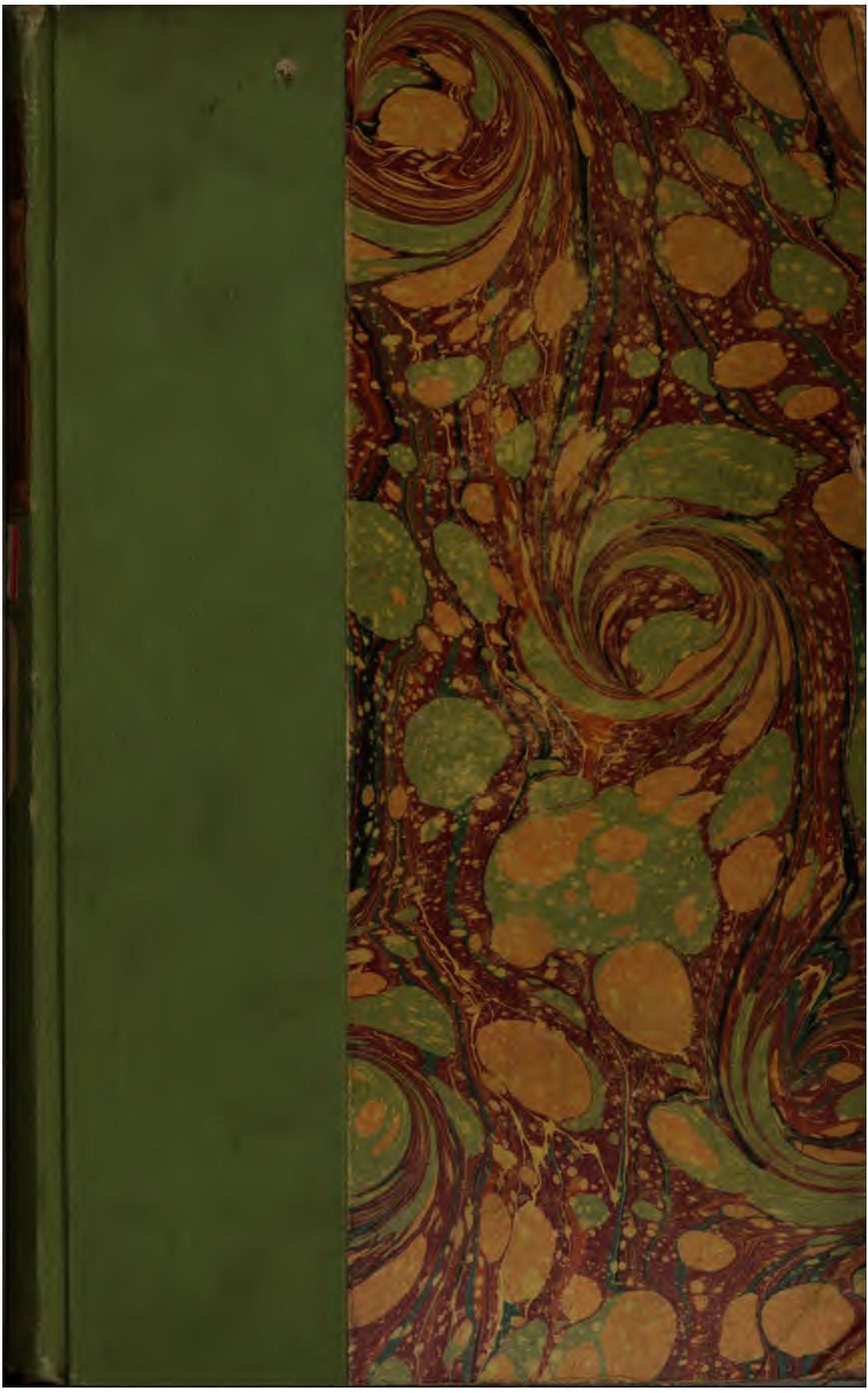
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

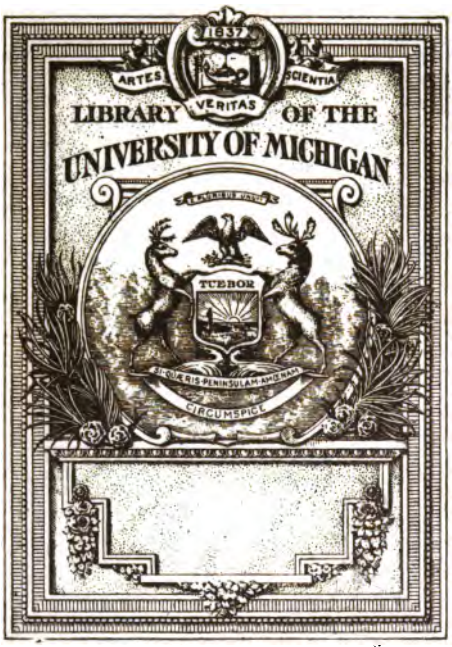
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

DK
32
.G62

AUL VIC

# TYPES

ET

# CARACTÈRES RUSSES.

## OUVRAGES DE L'AUTEUR.

| | |
|---|---|
| Esprit de l'Économie politique, 1 vol. in-8. . | 5 fr. 50 |
| Science de la Politique, 1 vol. in-8. . . . . | 7 fr. |
| Discours sur Pierre-le-Grand, broch. in-8. . | 1 fr. |
| Des Économistes et des Socialistes, broch. in-8. | 1 fr. |
| La Russie sous Nicolas Ier, 1 fort vol. in-8. . | 7 fr. 50 |

---

La librairie Capelle est destinée aux publications d'Économie sociale et politique, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature et de Législation.

---

Corbeil, imprimerie de Crété.

# TYPES

ET

# CARACTÈRES RUSSES

PAR M.

IVAN GOLOVINE.

Oni j ménia besnouias proklinati!
POUSCHKINE.

TOME SECOND.

PARIS,
CAPELLE, LIBRAIRE-EDITEUR,
Rue des Grès-Sorbonne, 10, près l'École de Droit.

1847

LE

# PRISONNIER DU CAUCASE.

---

Pushkin 5-7-30 T.E.N.

# LE PRISONNIER DU CAUCASE.

Il était deux heures de la nuit. Trois bourgeois et un officier étaient assis autour d'une table de jeu dressée au milieu d'une chambre assez mesquinement meublée, dans un des premiers hôtels de Saint-Pétersbourg.

Des nuages de tabac remplissaient toute la pièce et se dirigeaient en colonnes obliques vers la fenêtre qui était ouverte. On voyait sur la table deux immenses colonnes de chiffres tracées à la craie. L'officier pontait seul contre les trois autres joueurs. Sa perte, qui devait être

considérable, car il n'avait rien inscrit de son côté, le rendait blême et effaré.

Pour assurer sa contenance et reprendre courage, il avala une gorgée de vin de Champagne, tira une dame de cœur du jeu de cartes qu'il tenait, sourit avec espoir, et l'avançant au milieu de la table, s'écria :

— Trois mille roubles !

Un instant après, la dame perdait; le sept qui la remplaça eut le même sort.

— Assez, dit-il, et s'éloignant de la table, il jeta les cartes. Ses adversaires firent l'addition de leur gain et l'un d'eux dit d'un ton sec :

— Vous nous devez, monsieur, quarante mille roubles.

— Quarante mille roubles, soit, répondit l'officier; il prit son chapeau, dit adieu et sortit.

L'air si doux d'une belle nuit polaire du mois de mai l'empêcha de se ressentir des fumées du vin qu'il avait bu avec excès; il fre-

donna un air gai, rentra chez lui et ne tarda pas à s'endormir.

Son sommeil fut agité et son réveil affreux. Avant même qu'il n'eût ouvert les yeux, il sentit comme une barre de fer qui pesait sur sa poitrine, son cerveau lui sembla à l'étroit dans son crâne, et les mots : « quarante mille roubles ! » échappèrent de ses lèvres au moment où il ouvrit les yeux.

Un cri rauque sortit de sa poitrine, et d'un bond il fut au bas de son lit. Il marcha avec précipitation, remua les meubles, ouvrit les fenêtres pour avoir de l'air, et, ne pouvant tenir dans sa chambre, il s'habilla à la hâte et se précipita dans la rue.

Ses pas le menèrent machinalement là où l'appelait son cœur. Il courut chez son ami Kapline, officier au même régiment, et, le pressant dans ses bras, il lui dit :

— Je suis ruiné, j'ai perdu quarante mille

roubles. C'est à peu près ce que je puis réaliser en vendant tout.

En deux mots, il eut raconté les particularités de sa soirée de la veille.

— Tu as joué avec des escrocs reconnus, lui répondit Kapline; tu as été volé, tu ne dois rien, et tu serais bien fou de t'en tourmenter. Fais-moi le plaisir de jeter ces drôles à la porte, s'ils ont l'audace de se présenter chez toi.

Ces mots « tu ne dois rien » soulevèrent le poids qui oppressait le cœur de Goloubkoff. Il se sentit plus fort, comme le malade qui éprouve un soulagement au moment même où il va expirer.

Quand un grand malheur saisit un homme avec sa griffe de fer, il prive son esprit de toute force d'action; tout moyen d'échapper à son étreinte paraît bon et praticable au premier abord, alors surtout que c'est une main amie qui nous l'offre. La voix de l'honneur même ne peut se faire entendre que lorsqu'on s'est rendu

compte de l'étendue de son malheur et qu'on a senti qu'on pouvait le surmonter. L'illusion de Goloubkoff ne dura qu'un instant; il comprit de suite que le conseil de Kapline était dicté par sa seule amitié.

— J'ai perdu, s'écria-t-il, je dois payer; j'aurais bien accepté leur argent, si j'eusse gagné. Tant pis pour moi si j'ai été la dupe de filous.

Son ami chercha en vain à le ramener à des idées moins généreuses.

— Je ne veux pas, lui répondit Goloubkoff, que la plus petite ombre plane sur ma réputation, je ne veux pas qu'un escroc ait le droit de m'appeler voleur. Je payerai.

Cette résolution répandit le calme dans les veines de Goloubkoff.

— L'honneur sauvé, se dit-il, sauve tout.

Rentré chez lui, il y trouva installés ses créanciers qu'il contenta en leur donnant des

lettres de change à courte échéance. Le sacrifice de presque toute sa fortune allégea sa conscience, et la perspective de la misère ne l'accabla pas au point de ne laisser en lui aucun accès à l'espérance.

Comme toutes les natures fortes, il songea à réparer le mal dès qu'il fut fait, et ayant pour principe de donner le moins de temps possible aux regrets, il se préoccupa de faire naître les événements qui devaient le servir.

Il se rappela alors que l'officier de son régiment nommé pour se rendre au Caucase n'était pas encore parti, par suite d'un concours de circonstances imprévues. Il alla le prier de lui céder son tour. Il fallait qu'il fût estimé et aimé comme il l'était pour que sa demande fût accueillie. On est sûr ou de mourir au Caucase, ou d'en rapporter soit un grade, soit une croix, deux faveurs qu'on ne se cède pas entre militaires jaloux de gloire ; mais Goloubkoff ne voulait que mourir ; et dès que son camarade eut

appris qu'il s'agissait de calmer un grand chagrin, il lui abandonna ses droits.

Goloubkoff eut bientôt terminé les préparatifs de son voyage, et eut assez d'empire sur lui-même pour cacher sa mésaventure à tous, excepté à Kapline.

Il vendit ce qui lui restait à Saint-Pétersbourg, et alla chercher la bénédiction de sa mère qui habitait la province.

Seule, retirée dans ses terres, cette femme respectable ne vivait que pour son fils, que par l'espoir qu'elle mettait en lui. Arrivé chez elle, Goloubkoff se jeta dans ses bras et lui avoua tout son malheur. Sa mère pleura et ne gronda pas.

— Dieu reprend, dit-elle, ce que Dieu nous a donné; mais c'est assez d'un malheur, pourquoi en chercher d'autres? pourquoi aller au Caucase? Les périls y sont plus nombreux que les faveurs. Quitte le service, viens avec

moi, nous aurons encore assez pour nous deux. Sois la consolation de mes derniers jours, je supporterai avec joie la perte que tu as faite, en échange du plaisir de t'avoir auprès de moi.

— Vous êtes trop bonne, ma mère, répondit Goloubkoff, en voulant me pardonner ce que je ne me pardonnerai jamais; mais je dois expier ma faute. L'oisiveté ne ferait que m'en rendre le poids plus insupportable. La guerre seule peut faire une diversion à ma peine.

— Tu n'es pas heureux, mon fils, tu ne le seras pas non plus sur le champ de bataille. Songe donc à ma douleur, si je te perdais.

— Le sort sourit aux hommes de cœur.

— En le défiant, on se le rend contraire.

— Vous prierez Dieu pour moi.

Connaissant la fermeté du caractère de son fils, madame Goloubkoff ne s'opposa plus à sa résolution. Elle ne pensa qu'aux moyens d'acquitter la dette qu'il avait contractée, et qu'elle

aussi considérait comme une dette d'honneur. Elle eut la délicatesse de ne pas en reparler à son fils et de cacher les mesures qu'elle crut devoir prendre.

Ce silence fut plus dur pour lui que ne l'auraient été les reproches les plus poignants. Vingt fois il ramena la conversation sur sa perte, sur le désespoir qu'il en éprouvait, sans que sa mère exprimât son opinion. L'amour de son fils était son unique bien, et elle connaissait tant son cœur, que cette conduite qui redoublait son dévouement pour elle, pouvait être taxée de coquetterie. Souvent, voyant le calme régner sur les traits de sa mère, alors que les regrets étaient au fond de son cœur, il prenait sa main et l'inondait de larmes.

— Mon fils, lui dit-elle, ta perte t'afflige tant, qu'elle me dispense de m'en affecter moi-même. Je ne m'oppose plus à ton départ, suis ton étoile, mais fais en sorte qu'elle te ramène à moi bien vite. Tu n'as pas de père;

il faut que je t'en tienne lieu; il n'aurait peut-être pas combattu ta résolution.

— Oui, ma mère, je partirai. Tôt ou tard on apprendrait mon malheur et il y en aurait qui s'en réjouiraient, mon départ me dérobera à leurs railleries.

— Je ne connais personne qui puisse se réjouir de notre infortune, et y en eût-il, que c'eût été trop que d'affronter la mort pour obtenir leur silence.

Quinze jours après cette conversation, Goloubkoff avait rejoint le corps d'armée du Caucase, qui, après avoir quitté ses cantonnements, s'était enfoncé dans les montagnes du Daghestan, et après y avoir occupé, sans coup férir, les hauteurs de Mitchikal, se dirigea sur Dargo, la dernière résidence de Schamyl, où l'on espérait trouver et détruire ses approvisionnements de guerre.

Ce premier succès avait rendu la sécurité d'esprit aux plus jeunes officiers, qui prirent l'impassibilité de l'ennemi pour de la faiblesse, alors qu'il lui eût été si facile de les détruire tous, soit à Mitchikal, soit aux portes d'Andy; mais il y avait quelque chose de terrible dans ce silence et cette inactivité. Tous ceux qui connaissaient la guerre n'y voyaient que le précurseur d'une grande lutte. Bientôt, il fallut acheter chaque pas de terrain par la mort de quelque brave soldat et, à peine s'était-on engagé dans cette forêt, déjà une fois si fatale aux Russes, qu'il fallut prendre à la baïonnette chaque barricade, assiéger les arbres les uns après les autres, car la forêt même paraissait s'être armée pour repousser les audacieux qui prétendaient assujettir un pays vierge de joug.

Cependant, l'ennemi n'attendait que l'arrivée des convois russes pour tomber sur cette proie qu'il recherche si avidement. Il fallut employer la plus grande partie des forces pour les défendre,

et c'est là que s'engagea le plus terrible combat.

Goloubkoff avait adopté un genre particulier pour se battre; il avait dédaigné le sabre circassien dont les officiers russes se servent de préférence dans cette guerre où l'arme blanche joue le plus grand rôle, il avait conservé son espadon de cuirassier qu'il maniait avec perfection; usant de la pointe plus que du tranchant, parant aussi bien que ripostant, et prévenant les coups par des coups, ou les évitant par des mouvements habiles de son corps, il avait attiré sur lui l'admiration des ennemis même. En vain, le poignard à la main, essaient-ils de se ruer sur lui plusieurs à la fois; son espadon en avait fait justice avant qu'ils ne l'eussent effleuré. Tuant plus qu'il ne blessait, il s'était entouré de cadavres ennemis et avait ouvert un espace, qui lui permettait de reporter ses regards sur ses compagnons d'armes. Aussitôt, il aperçoit au plus fort de la mêlée le gé-

néral Passek, cerné de presque toutes parts et luttant comme un forcené. Goloubkoff vole à son secours en s'écriant : « Suivez-moi ! » Mais il n'y avait plus personne derrière lui pour entendre sa voix. Seul, il se précipite vers le général, renversant tous les Circassiens sur son passage ; il arrive, mais deux coups de poignard venaient d'ouvrir la poitrine du général qui tomba mort. A cette vue, l'arme de Goloubkoff lui échappe de la main. — Passek, est-ce bien toi ? lui crie-t-il, et il se jette sur le corps qui avait déjà rendu son dernier soupir. Des larmes vinrent mouiller sa paupière, il se relève et cherche des yeux son arme pour venger son ami d'enfance, mais ses mains sont retenues, — il est fait prisonnier !

Les Circassiens coupèrent la tête du général Passek et la portèrent en triomphe.—Tuez-moi ! leur crie Goloubkoff, tuez-moi ! Un cri sauvage de joie et de victoire lui répond, répété par toute la cohorte des montagnards, pendant

que les Russes sonnent la retraite et vont continuer leur route, en laissant une partie du convoi entre les mains de l'ennemi.

— Plus d'espoir ! se dit Goloubkoff, je suis prisonnier et resterai prisonnier! Avec quelle envie il regarda alors tous ces cadavres inanimés, étendus autour de lui. Les Circassiens enlevèrent les leurs et laissèrent ceux des Russes, pour leur servir de barricades. Ils rassemblèrent les prisonniers, il y en avait plusieurs mille ; mais Goloubkoff était le plus ancien des officiers et fut traité avec égard. Un montagnard apporta son espadon, qui passa de main en main, pendant qu'on le montrait du doigt et qu'on vantait son adresse et son courage.

Les prisonniers furent divisés en petits groupes, puis conduits dans différents *aouls*, ou villages, et là distribués dans les maisons dont les maîtres devaient les surveiller et les employer à différents travaux. Les soldats furent chargés de fers ; Goloubkoff, confié à la

garde de deux hommes armés, fut logé chez le plus vieux des Circassiens, dans un *aoul* tscheschenne, ennemi de la Russie.

Partout, sur son passage, il avait vu les champs dévastés et les aouls dépeuplés, la guerre avait tout ravagé; les femmes, les vieillards et les enfants venaient seuls à la rencontre des Russes, les injuriant et poussant des cris de joie. Le soldat russe, terrible dans le combat, est doux et affable, une fois désarmé. Il lasse son ennemi par sa résignation et l'attendrit par sa serviabilité. Ingénieux à plaire et infatigable au travail, il parvient aisément à se faire aimer. Le Circassien, à son tour, est trop brave pour ne pas être généreux; il maltraite rarement son prisonnier, et, si le genre de vie des montagnards n'était pas si contraire aux habitudes du Russe, sa position au milieu d'eux ne serait pas pire que celle dont il jouit à l'armée; mais le Circassien est d'une sobriété inouïe, et sa nourriture, composée en grande partie de riz et

de lait de cheval, sourit difficilement à un Russe. Le mouton et le vin sont tout au plus réservés à l'officier qui paye et que souvent on rachète.

Le vieillard qui avait donné l'hospitalité à Goloubkoff, parlait russe; respectant la bravoure de son hôte, il se mit bientôt avec lui sur le pied d'une intimité protectrice. Il lui parla souvent de la guerre injuste que les Russes faisaient à son pays. « Que venez-vous, lui disait-il, nous imposer votre civilisation? Nous l'avons vue de près, car, pendant un temps, nous avions reconnu votre pouvoir; mais nous avons compris qu'il valait mieux être vos ennemis que vos amis. Votre régime ne vaut pas le nôtre : vous nous appelez brigands, et vous vous dites chrétiens; mais, lorsque vous ne tuez pas, vous volez, et vos employés ont tous les vices des voleurs sans une seule vertu des brigands. Tant qu'ils nous vendront des balles et de la poudre, nous avons tout à gagner à nous battre avec vous, et tout à perdre en nous

soumettant. — Votre luxe ne nous tente pas, et votre Bible est menteuse, car vous ne faites rien de ce qu'elle vous commande. Nous avons été heureux avant que vous ne soyez venus nous dire que nous étions des rebelles, et que vous vous soyez proposé de nous dompter. Voyez-vous ces montagnes? votre pied n'est pas fait pour y marcher et vous y laisserez vos os. »

Les nouvelles arrivèrent bientôt de l'armée, elles étaient tout à la faveur des montagnards; Vorontzof n'avait échappé à leur fer que par miracle, et le nombre des prisonniers russes était si grand, que Goloubkoff perdit tout espoir de se voir échangé. Il étudia les mœurs de ce pays aimé du ciel et riche de sa force virginale. L'absence presque complète de religion le frappa; mais la naissance d'un gouvernement uni et fort lui parut présager une nouvelle ère pour ce peuple. Schamyl parvenait de plus en plus à réunir toutes les peuplades sous son pou-

voir dans un lien commun de patriotisme et de haine contre les oppresseurs. Il entrevit que la Russie aurait longtemps à lutter avant de triompher.

Se souvenant du dénoûment du poëme de Poushkine, il rêvait à la main mystérieuse d'une femme qui le mettrait en liberté, et il attendait.

# II

Mademoiselle Aladieff peignait à la fenêtre de son salon d'assez grand matin. Son père entra; et, voyant sa fille occupée, s'approcha d'elle d'un pas doucement saccadé, se plaça derrière sa chaise, et resta quelques minutes dans la contemplation de son œuvre. Le tableau figurait une espèce de saint avec les yeux tournés vers le ciel, une tunique brune, une barbe épaisse et un cercle rayonnant au-dessus du front. Il y avait là tout ce qui compose une tête, hormis l'expression; on se réservait

dé la donner avec le secours du maître, — tout ce qui fait un tableau, excepté ce qui en fait le mérite. La jeune fille pouvait avoir dix-sept à dix-huit ans. Sa figure était ronde, ses joues roses et bombées comme les joues d'une pomme, et ses yeux longs, noirs et luisants comme les pépins de certaines pommes suaves et juteuses. Le père avait l'air jeune et très-bien conservé, bien qu'il eût déjà plusieurs enfants adultes; mais il était vêtu salement, quoiqu'il fût un des hommes les plus riches de la Russie. Sa redingote était tachée, ses cheveux flottaient au hasard, et son linge froissé attestait cette négligence qui n'appartient point à l'homme de bonne compagnie.

Après avoir complimenté sa fille sur son application et sur son travail, M. Aladieff l'embrassa sur le front, et s'apprêtait à partir, lorsque Pauline l'arrêta, en lui disant qu'elle avait à lui parler; il s'assit alors sur un sopha, et sa fille continua :

— Serait-ce vrai, papa, ce que vous nous avez dit hier, que vous avez gagné cette année, à votre fabrique, 200,000 roubles de plus que vous ne vous y attendiez?

Le père fit un signe de tête affirmatif, pendant que ses lèvres balbutiaient un oui assez peu distinct.

— Est-ce que je n'aurai rien de cet argent? reprit Pauline.

— N'as-tu pas tout ce que tu peux désirer? tu ne peux encore porter de bijoux, et nous aurons tout le temps de songer à ton trousseau.

— Aussi n'est-ce pas là ce qui me préoccupe.

— Ah, je devine, tu veux me parler encore de ton cheval de selle; tu l'auras quand nous serons à la campagne.

Mademoiselle Pauline secoua légèrement la tête, et répliqua :

— Je voudrais, mon père, vous voir faire une bonne action, cela vous porterait bon-

heur et vous ferait gagner davantage une autre fois.

— Je me méfie de tes bonnes actions. Toutes celles que tu m'as fait faire jusqu'ici ont si mal réussi, que j'en ai perdu le goût.

— Oh! cette fois, il ne s'agit plus d'un imposteur, mais d'un brave et digne jeune homme, d'un officier de la garde, retenu prisonnier par Schamyl, qui ne demande pour sa rançon que 15,000 roubles. On a ouvert une souscription, et j'espère, papa, que vous donnerez cette somme à vous tout seul.

— Qui t'a instruit de tout cela?

— C'est mon cousin Kapline. Il s'intéresse beaucoup à cet officier qui est son camarade de régiment. Il paraît qu'il s'est battu comme un lion et n'a été fait prisonnier que parce qu'il s'est jeté sur le corps de Passek pour l'embrasser.

— C'est de la politique, et je ne m'en mêle pas.

— Du tout, mon père, c'est une affaire privée et qui ne vient que des amis du prisonnier.

— En ce cas, nous n'avons rien à y voir et l'on se passera fort bien de nous. Tu penses bien que le gouvernement, que les camarades.... Schamyl....

En ce moment survint madame Aladieff, et, instruite de l'étrange idée de sa fille, elle prit son parti, contrairement à ses habitudes et au grand étonnement de Pauline. Elle représenta à son mari, qu'il était beau de montrer de l'empressement dans une affaire aussi patriotique, que c'était un moyen de se faire valoir auprès de l'empereur, de faire parler de soi et surtout de faire pardonner sa fortune qui leur créait plus de jaloux que d'amis. Elle ajouta que c'était une magnifique occasion de se distinguer et d'arriver peut-être au poste de chambellan qu'il ambitionnait depuis si longtemps.

Aladieff, déjà ébranlé par les prières de sa

fille, ne put résister aux arguments de sa femme. Il promit de voir Kapline, de prendre des renseignements et surtout, de consulter le chambellan Kordéiéff qui le guidait dans tout ce qui tenait à la politique, et l'affaire dont il s'agissait lui paraissait une affaire de haute diplomatie.

Comme il se disposait à se mettre en course, survint Kapline; apprenant de sa cousine la suite qu'avait eue son insinuation et les bonnes dispositions de son oncle, il ajouta qu'il fallait se presser si l'on voulait prévenir les autres. Il venait de voir la liste de souscription, qui était déjà couverte de signatures et il ne restait plus que dix mille roubles à réunir. Il dit encore qu'il était inutile d'ébruiter cette affaire, que les bonnes actions portaient leur fruit en silence, que le chambellan Kordéiéff n'était pas compétent pour décider d'une affaire toute militaire, et qu'il se chargeait des démarches.

— Décide-toi donc, cria madame Aladieff à son mari.

— Ne balancez pas, mon père, fit sa fille, et le père alla chercher les dix mille roubles, les remit à son neveu qui, impatient de savoir que la liberté allait être rendue à son ami, courut verser cette somme au nom d'une inconnue.

Il n'était question dans tout Pétersbourg, que des détails de la campagne qui venait de s'achever au Caucase; détails qu'avait apportés un aide de camp du général en chef, et qui s'étaient répandus avec une grande célérité dans toute la ville.

La nouvelle de la prise de Dargo produisit l'effet d'un désastre, car elle plongeait dans le deuil une quantité de familles. On se plaignit hautement; on reprocha au comte Vorontzoff une incurie impardonnable et une témérité inutile. Les militaires disaient que le napoléonisme perdrait la Russie, car il n'y avait pas de

tête assez forte pour imiter la stratégie du grand capitaine; il était ridicule de chercher des capitales là où il n'y en avait guère, et où chaque rocher pouvait servir de résidence à Schamyl; qu'il était criminel de faire massacrer des milliers de soldats pour enlever des bicoques qu'on se voyait forcé d'abandonner aussitôt après. Mais l'on apprit bientôt, que le plan de cette campagne était sorti de la tête de l'empereur lui-même qui, pour mettre fin à tous les commentaires, envoya le titre de prince au conquérant de Dargo, donnant ainsi le mot d'ordre à tous ses sujets sur la manière dont il fallait apprécier et juger ce fait d'armes. Aussitôt, les tacticiens se turent, et les parents séchèrent leurs larmes.

On ne parla plus que de faits isolés et de renseignements personnels. On pleura la mort de Passek comme un malheur public, car ses talents militaires lui avaient déjà acquis beaucoup de partisans et fait pressentir un grand

avenir pour lui. Le nom de Goloubkoff se trouva tout naturellement lié au sien et vola de bouche en bouche. On savait que le gouvernement se refusait à racheter les prisonniers, pour ne pas en accroître le nombre, mais qu'il autorisait les particuliers à le faire à sa place. L'on fut surpris et heureux d'apprendre presque aussitôt, que la rançon de Goloubkoff avait déjà été réunie et expédiée.

Quelques semaines après l'envoi de cet argent, Goloubkoff fut mis en liberté ; il obtint la permission de revenir à Saint-Pétersbourg. Ce qu'il eut de plus pressé fut d'aller revoir sa mère. Pour lui épargner de trop fortes émotions, il voulut lui cacher son aventure. Éloignée qu'elle était de toute nouvelle, il n'eut pas de peine à lui faire croire que la guerre du Caucase n'était qu'un composé de marches et de contremarches que de petites escarmouches seulement venaient interrompre de temps à autre, et dans lesquelles l'avantage restait tou-

jours aux Russes, les montagnards n'ayant pas d'artillerie ou ne sachant pas s'en servir. Mais cette facilité même qu'il eut à tromper sa mère lui répugna : il lui coûtait tant de cacher la vérité à celle qu'il aimait le plus au monde, que bientôt il ne put résister au débordement de son cœur; il lui avoua tous les dangers qu'il avait courus, toutes les souffrances qu'il avait endurées. Le trouble de sa mère s'arrêta devant le plaisir de savoir son fils hors de tout péril. Elle voulut s'assurer de ses propres mains s'il était bien sain et sauf, comme il le lui disait, s'il ne la trompait pas encore; et, voyant qu'il n'avait, en effet, rapporté aucune blessure, elle le combla de ses caresses, et lui fit jurer, bien jurer, sur tout ce qu'il avait de plus cher, qu'il ne retournerait plus au Caucase.

---

De retour à Saint-Pétersbourg, le désappointement de Golouškoff fut grand, lorsqu'il ap-

prit qu'il n'était pas porté sur la liste des récompenses. Quoique ce fût là assez la règle générale envers les prisonniers, il s'attendait à une exception en sa faveur ; mais il fut bientôt amplement dédommagé par l'accueil qu'on lui fit dans la société qui, même à Saint-Pétersbourg, se permet parfois de distinguer les hommes de mérite négligés par le gouvernement pour une raison ou pour une autre, et le plus souvent pour des raisons inoffensives.

Une chose l'inquiétait encore : c'était de savoir comment on avait obtenu sa rançon. On lui avait bien parlé de la part que ses camarades avaient prise à la souscription, mais on lui avait caché ce que les Aladieff avaient fait pour lui ; et quelque chose lui disait qu'il y avait là un secret. Il savait que Kapline avait beaucoup agi dans cette affaire, et l'air mystérieux qu'il se donnait quand on lui en parlait, intriguait beaucoup Goloubkoff.

Un soir qu'il y avait bal chez le général

S***, Kapline vint prier Goloubkoff de lui faire vis-à-vis; comme celui-ci n'avait pas de danseuse, son ami lui offrit de le présenter à sa cousine. Mademoiselle Aladieff rougit en entendant prononcer le nom de Goloubkoff, et le regarda avec étonnement; mais comme ce dernier, depuis son retour, s'était habitué à produire de l'effet, il ne prit pas garde à celui qu'il faisait sur Pauline, et même quand la main de la jeune fille trembla dans la sienne, il ne se départit pas de son sang-froid, il parla de choses indifférentes auxquelles mademoiselle Aladieff répondit avec distraction.

— Elle est étrange ta cousine, dit Goloubkoff à Kapline, après qu'il eut reconduit sa danseuse et rejoint son ami. Est-ce qu'elle est toujours ainsi? On lui parle d'une chose, et elle vous en répond une autre.

— Et, à part cela, comment la trouves-tu? demanda Kapline.

— Je la trouve très-distraite; serait-elle amoureuse?

— Elle pourrait le devenir; mais tu ne réponds pas à la question : je te demande comment tu l'as trouvée?

— Je n'y ai pas fait attention.

— C'est mal à toi, car c'est elle qui t'a racheté de Schamyl.

— Tu veux te moquer de moi et tu me crois bien crédule.

— Parole! nous avions ramassé cinq mille roubles, elle a donné le reste.

— Mais pourquoi? Elle ne me connaissait pas, elle est donc maîtresse de sa fortune?

— C'est un caprice qui lui est venu et que son père a voulu satisfaire.

— Et tu n'y as été pour rien?

— Je crois avoir dit une parole en l'air.

— Tu n'en feras jamais d'autres; ne pouvais-tu pas tout aussi bien me laisser chez Schamyl?

— Tu tenais donc beaucoup à lui? —

— J'aurais mille fois mieux aimé rester prisonnier toute ma vie que de devoir ma liberté à quelqu'un qui m'est étranger.

— Tu aurais préféré rester l'esclave d'un sauvage, plutôt que de devenir celui de ma cousine? Le compliment est bon; mais rassure-toi, elle ne te fera pas faire de corvées.

— Je veux restituer cet argent, coûte que coûte; et son père, qu'a-t-il voulu? Tu vas me faire accroire qu'on fait le bien pour obliger des inconnus?

— Le père, c'est différent; et entre nous soit dit....

— Parle donc, de grâce, je t'écoute. Le père?...

— Tu me trahiras.

— Un bavard comme toi qui craint d'être trahi!

— Bavard? pas tant que tu crois. T'ai-je dit seulement un mot de toute cette affaire?

— Non, tu me l'as seulement jetée à brûle-pourpoint. Enfin, ce père, que voulait-il?

— Je ris rien que d'y penser : le bon diable voulait une clef de chambellan. Il s'était figuré qu'il rendait un si grand service à l'État en te rachetant, qu'il aurait immédiatement ses entrées à la cour.

Goloubkoff gronda beaucoup son ami de la position délicate dans laquelle il l'avait placé ; mais Kapline ne comprenait rien à ses susceptibilités, il trouvait tout naturel que ceux qui ont beaucoup donnent à ceux qui n'ont rien. Il offrit, pour alléger les scrupules de Goloubkoff, de le présenter chez son oncle.

Goloubkoff ne voulut pas y aller les mains vides ; et, comme il n'avait pas dix mille roubles à sa disposition, il voulut avoir au moins une clef de chambellan.

Dès le lendemain, il demanda une audience au grand-duc héritier ; et, comme Son Altesse

était chef du régiment auquel il appartenait, et que de plus elle le connaissait personnellement et l'estimait, il fut reçu avec une grâce toute particulière.

Goloubkoff lui dit qu'il savait n'avoir aucun droit à une récompense, puisqu'il avait eu le malheur de tomber entre les mains de l'ennemi et qu'il n'avait jamais fait rien de plus que son devoir.

Le grand-duc l'interrompit, et le remercia de lui avoir procuré l'occasion de lui dire en face qu'il s'était comporté pendant toute la campagne avec une rare distinction; il regrettait beaucoup que l'usage n'eût pas permis de le récompenser ainsi qu'il le méritait.

Goloubkoff répondit qu'il était heureux d'entendre une telle louange de la bouche de Son Altesse; mais il ajouta que le malheur qui l'avait poursuivi sur le champ de bataille, l'avait retrouvé à Saint-Pétersbourg; que s'il eût

été fier d'être racheté par ses camarades d'armes, il se sentait, sinon humilié, du moins gêné de devoir sa liberté à un financier qui en avait fait un calcul d'ambition. Il venait prier Son Altesse de réparer ce mal, si c'était possible, en faisant accorder à M. Aladieff la récompense qu'il désirait si ardemment, la clef de chambellan.

Le grand-duc rit beaucoup de cette aventure, et son rire fut si naïf et si contagieux, que Goloubkoff ne put s'empêcher d'y prendre part lui-même. Son Altesse le fit attendre, disant qu'elle allait trouver l'empereur pour lui exposer cette affaire, et demander ce qu'il sollicitait.

Quelques minutes après, l'héritier rentra avec un air contrarié. Sa Majesté avait refusé d'intervenir; mais le grand-duc ajouta que, si cela pouvait le servir, il lui offrait sur sa propre cassette les dix mille roubles que M. Aladieff avait sacrifiés.

Goloubkoff répondit que c'était à peu près le seul moyen qui lui restât de sauver son amour-propre, qu'il acceptait avec reconnaissance et irait se faire tuer à la première occasion.

— Je ne l'entends pas ainsi, fit le grand-duc ; ce n'est point une dette que vous contractez vis-à-vis de moi, c'est une dette dont je m'acquitte envers vous. Puis, lui prenant la main, il ajouta :

— C'est bien assez de la perte de Passek.

A ce nom, une larme vint aux yeux de Goloubkoff, et le grand-duc lui dit :

— C'est une terrible guerre?

— Pourvu qu'elle ne soit pas stérile.

— Quel est votre avis : pensez-vous qu'on la termine jamais?

— Il n'y a qu'un seul moyen, ce serait d'exterminer toute la population.

— C'est une extrémité à laquelle mon père ne veut pas arriver.

— En ce cas, il faut nous résigner à laisser faucher tous les ans la fleur de notre jeunesse.

Le grand-duc secoua la tête d'un air affligé et rentra dans son cabinet.

## III

Mademoiselle Aladieff se croyait jolie, parce que quelques-unes de ses amies le lui avaient dit, les unes par distraction ou par malice, les autres par amitié ; d'autres enfin le lui avaient assuré, cédant au prestige qu'exerçait sur elles la richesse. Elle croyait donc à sa beauté en toute franchise ; et c'était plaisant que de la voir parfois se dresser sur la pointe des pieds en passant devant un groupe de cavaliers, avec cet air qui voulait dire : « admirez-moi. » Rarement elle traversait un salon sans jeter un

regard oblique dans la glace, et cela non pas pour voir s'il n'y avait rien de dérangé à sa toilette, mais réellement pour se dire et se répéter qu'elle était bien. Souvent sa vue se reposait avec complaisance sur sa main qui était aussi fine que potelée, ou sur son pied coquettement turbulent dans sa bottine, et en réalité assez mignon pour ne pas déparer une jolie personne. Nous avons tort sans doute de nous arrêter à ces innocentes satisfactions d'amour propre; car qui n'a pas été jeune, et qui, dans sa jeunesse, n'a pas voulu plaire?

Ce que mademoiselle Aladieff savait mieux encore, et ce dont elle se souvenait toujours, c'est qu'elle était riche. Elle avait déjà refusé la main de plusieurs personnes qui lui avaient paru ne la demander en mariage que pour sa fortune. Elle tenait à être recherchée pour elle-même, ne rêvait qu'un mariage d'amour, et, en attendant, parlait d'aller au couvent et de

laisser sa fortune aux pauvres ou à sa sœur qui n'avait pas ses goûts romanesques. Son père était désolé de cette disposition, et ne pensait qu'à la marier à quelque grand personnage aux relations puissantes, fût-il même âgé, peu lui importait : il cherchait avant tout un moyen de faire son chemin. La mère, moins rigoureuse, concédait bien un jeune homme, mais exigeait au moins qu'il fût comte. Quant au cousin, celui-ci se moquait tout autant de l'ambition vulgaire des parents que du romanesque de Pauline.

— Quoique vous prétendiez, vous ne demandez pas mieux, lui disait-il, que de vous marier. Sachez qu'une fille bien élevée ne doit pas songer qu'elle est riche ou pauvre. Vous n'apporterez jamais assez de dot à celui qui vous fera le sacrifice de son existence. Vous êtes trop heureuse d'être riche, on ne vous en aimera que davantage ; et quel mal y a-t-il à vous aimer un peu pour votre fortune? Quelque aven-

turier viendrait vous faire accroire qu'il ne vous aime que pour vous seule, qu'il regrette de vous savoir riche, qu'il voudrait vous voir dans la misère pour vous prouver son dévoûment, pour vivre dans un désert avec vous d'amour et de racines fraîches, vous le suivriez et deviendriez le jouet d'un intrigant. Voilà où vous mèneront vos idées de roman.

Pauline se contentait de répondre que quand elle rencontrerait réellement quelqu'un à qui elle plairait et qui serait à son gré, elle l'épouserait sans le consentement de son cher cousin; autrement, jamais.

Kapline la croyait à tort égoïste et intéressée; elle n'était que capricieuse, et ses idées de retraite ne tenaient qu'à un dépit amoureux, qu'à la contrariété de ne pas inspirer quelque passion violente. Son cousin, au contraire, n'était pas désintéressé dans ses sermons : il prêchait pour son ami Goloubkoff. La perte que celui-ci avait faite au jeu l'avait af-

fecté autant que s'il l'eût éprouvée lui-même, et lui avait inspiré l'idée de refaire et d'assurer la fortune de son ami. Malheureux à cet autre jeu du hasard, la guerre, Kapline pensa que Goloubkoff ne devait plus chercher son bonheur qu'en amour. Nous avons vu quel intérêt il avait pris à son sort lorsqu'il était tombé au pouvoir de l'ennemi ; et, une fois parvenu à le sauver, il résolut de le marier à sa cousine et d'en finir une fois pour toutes avec son protégé. Pauline était entrée dans ses plans malgré elle, et se voyait pour ainsi dire forcée de s'intéresser à Goloubkoff. Sa vue avait produit sur elle un effet qu'elle n'avait ressenti d'aucun autre homme. Son cœur avait battu, elle l'avait trouvé beau, parce qu'elle le savait brave et qu'elle le voyait modeste; elle avait pensé à lui tout un jour, et, comme le lendemain elle y songeait encore, elle se demanda si ce n'était pas là ce qu'on appelait l'amour? Elle se fit cette question sans crainte et sans répugnance; et, ne pouvant y

répondre, elle s'en remit de ce soin au temps qui fait et défait les liaisons.

Elle n'avait pas longtemps à attendre, car c'était le jour pour lequel son cousin lui avait annoncé la visite de Goloubkoff. Pauline, avec des idées sereines et toutes nouvelles, s'était remise à son travail favori, la peinture; mais son pinceau errait presque au hasard sur sa toile et faisait prendre au visage du saint, qu'elle n'avait pas encore achevé, une expression mondaine et si drôle, qu'il avait l'air d'être mécontent de sa jeune créatrice, et disposé à lui faire d'amers reproches sur une distraction qui le transformait en un de ces pèlerins quêteurs prêts à prendre ce qu'on ne leur donne pas, en un de ces moines à la face rubiconde et avinée prêchant la tempérance.

La voix du chambellan Kordéieff qu'on entendait dans la pièce voisine, venait faire diversion aux pensées rêveuses de Pauline. Elle

reconnut bientôt qu'il était question de Goloubkoff; M. Kordéieff disait à son père :

— Vous avez eu tort de ne pas me consulter dans cette affaire, qui est plus grave que vous ne pensez. Kapline est un écervelé qui vous a fait faire un faux pas, Pauline une bonne enfant qui raisonne peu; et, quant à votre femme, l'ambition lui fera faire toutes sortes d'espièglerie. Les amis de Goloubkoff seraient parvenus à réunir l'argent nécessaire pour sa rançon sans votre concours qui aura froissé le jeune homme. L'affaire ne peut manquer de transpirer, et vous deviendrez la risée de toute la ville.

— Vous êtes trop sévère, mon cher Kordéieff, répondait M. Aladieff, et vous transformez une mouche en un éléphant. Les autres l'auraient ou ne l'auraient pas fait; en tout cas, ils ne l'auraient pas fait de sitôt, et il n'y a pas grand mal à ce que Goloubkoff soit sorti si vite des griffes de Schamyl. Il serait mal venu de

m'en avoir de la rancune. Mettez-vous à la place qu'il occupait, garrotté, prisonnier....

En ce moment, un domestique annonça M. Goloubkoff qui entra aussitôt dans le salon. Pauline se leva avec précipitation et en disant : « Je vais appeler mon père, » courut dans la pièce voisine.

Sa confusion n'échappa pas à Goloubkoff, mais il était trop préoccupé de l'objet de sa visite pour s'y arrêter.

M. Aladieff entra suivi de son ami. Son visage avait une expression d'embarras si jovial et d'une jovialité si embarrassée, que Goloubkoff se sentit aussitôt à son aise. Il s'excusa de ne pas venir avec Kapline qui lui avait promis de le présenter; mais il ajouta, qu'une affaire imprévue avait sans doute retenu son ami.

— Je vous suis du reste, dit-il, suffisamment recommandé par la bonne action que vous avez bien voulu faire pour moi. C'est une dette qui est trop sacrée pour que je ne m'empresse

pas de l'acquitter. Quant à ma reconnaissance, elle vous est assurée à jamais, et je ne désire rien autant que de trouver l'occasion de vous la prouver.

Aladieff, tout déconcerté, ne savait que répondre à Goloubkoff, mais il ne vit aucun inconvénient à reprendre l'argent que celui-ci lui tendait. Pendant qu'il cherchait une réponse, sa fille rentra dans le salon, et M. Aladieff, pour se tirer de son embarras, voulut la présenter à l'officier. Pauline répondit, qu'elle avait déjà eu le plaisir de danser avec lui. Goloubkoff s'inclina profondément.

— Mademoiselle, lui dit-il, votre cousin ne m'avait pas encore dit, lorsque j'avais le plaisir de vous voir pour la première fois, quelle part vous aviez dans ma délivrance. J'aurais été autrement un ingrat de ne pas vous en remercier.

Pauline allait répondre, lorsque la porte

s'ouvrit, et Kapline se précipitant dans le salon, s'écria :

— Mon ami, je te félicite, tu viens d'être nommé aide de camp du grand-duc héritier.

Tout le monde se tourna vers le nouveau venu, qui continua :

— J'étais passé à l'état-major où l'on m'avait appelé pour une affaire imprévue, et j'y ai appris la nouvelle que je t'apporte. C'est sur la demande expresse du grand-duc, que tu reçois cette nomination. Puis prenant son ami de côté :

— J'avais pensé, lui dit-il, te marier à ma cousine, mais maintenant que ta carrière est assurée, tu peux prétendre à quelque chose de mieux.

— Un moment auparavant, j'aurais refusé, répondit Goloubkoff : ta cousine était un trop beau parti pour moi ; mais à présent que tu crois que ma position est faite, je te prierai au contraire, de demander en mon nom à M. Ala-

dieff la main de sa fille. Peut-être que je trouverai l'occasion de m'acquitter entièrement envers lui.

— Est-ce bien là ta résolution ferme et inébranlable? demanda Kapline. Le veux-tu décidément?

— Le sort en est jeté; je remets le reste à la volonté du Très-Haut.

— S'il en est ainsi, reprit Kapline, tu vas voir comme je procède, et appelant sa cousine, il lui dit :

— Voulez-vous de mon ami pour votre mari? Vous irez au couvent quand il sera mort.

Pauline recula de deux pas; mais Kapline, la prenant par la main, lui dit :

— Qui ne dit mot, consent.

Et comme M. Aladieff s'approcha de lui, il lui demanda :

— Donnez-vous votre fille à Goloubkoff? Il

vous la demande en mariage, et moi je vous conseille fort de consentir bien vite.

— Vous êtes expéditif, mon cher neveu, répondit Aladieff.

— Les bonnes choses se font vite. Le voulez-vous?

— Puisque vous avez déjà tant fait, achevez, et si ma fille espère être heureuse...

— Je vous le réponds sur la clef du chambellan Kordéieff, s'écria Kapline; et mettant la main de sa cousine dans celle de son ami, il les fit approcher de son oncle en disant :

— Bénissez-les !

— Je vous bénis ! répondit M. Aladieff.

Sa femme qui entra en ce moment, voulut se plaindre de ce qu'on ne l'avait pas consultée avant d'avoir pris une décision; mais Kapline ne lui en laissa pas le temps, et lui dit à l'oreille :

— Le grand-duc, dont Goloubkoff est l'aide de camp, finira bien par trouver quelque petite clef pour votre mari.

# L'ÉTUDIANT DE DORPAT.

# L'ÉTUDIANT DE DORPAT.

— Le bon temps, c'était le vieux temps, disait Klein à des amis attablés autour de quelques cruches de bière dans une maison de poste, sur la route de Mittau à Riga.

— Vous dites cela, lui répondit le plus jeune des assistants, parce que vous étiez jeune et que vous avez cessé de l'être; or, quand on est jeune, on voit tout en beau, le présent comme l'avenir; on se rit des chagrins, et l'on se noie dans le plaisir.

— Parce que tout cela, reprit Klein en pous-

sant devant lui une bouffée de fumée qu'il aspira d'un long tuyau, dont la pipe en porcelaine posait à terre, et dont le bec en corne, entraîné par l'énorme *flexible*, vint frapper la table en quittant les lèvres de Klein; farce que tout cela, dit-il, la vieillesse savoure le plaisir sur lequel la jeunesse ne fait que glisser; d'ailleurs, je ne suis pas si vieux qu'il vous plaît de le penser. Ne suis-je pas encore bon marcheur, bon buveur? Je ne fais pas plus merci à la femme qui tombe sous ma main qu'au gibier qui se place devant le guidon de mon fusil; je ne me soucie pas plus du lendemain que de la veille; mais je dis et je répète que les temps sont changés et qu'ils ne reviendront plus.

Quand je repasse dans ma mémoire mes années d'étudiant, je crois faire un songe, ou avoir été un autre homme dans un autre siècle, un chevalier du moyen âge. Certes, c'était là le plus beau temps de ma vie, j'étais libre comme l'air; il n'y avait pas d'impossible pour moi : je pou-

vais concevoir telle pensée, telle extravagance que je voulais, il ne dépendait que de moi de la mettre à exécution. J'aurais tué un homme, deux hommes, que cela aurait passé inaperçu. J'avais pour amis tous mes compatriotes : je n'avais qu'à lever le pied, ils marchaient avec moi; qu'à lever le bras, ils frappaient avec moi. Tout était en commun entre nous, depuis l'argent jusqu'au tabac; le fusil et le chien de chasse étaient seuls réservés aux intimes. Le bonnet faisait exception; chacun le sien, et les couleurs pour tous; le bonnet tricolore, le bonnet de la corporation, c'était une chose sacrée, et que j'aurais léguée à mes enfants, si j'en avais eu, mais que je léguerai à l'un de vous, si vous devez me survivre,—ce que je ne souhaite ni pour vous, ni pour moi.

En disant ces mots, Klein s'approcha du mur sur lequel étaient suspendus deux fusils en croix, dont le bout des canons touchait à une espèce d'espadon, avec une immense

garde de poignée, suspendu horizontalement. Quelques pipes et deux pistolets complétaient cette panoplie, au centre de laquelle se voyait un bonnet plat avec une large visière. Klein le décrocha du mur avec précaution, et, l'approchant de la table, il enleva la toile cirée qui couvrait cette relique, la secoua avec vénération.

— Voilà ce cher bonnet, dit-il, les couleurs en sont un peu passées, mais ce sont bien là nos couleurs nationales : le vert, le bleu et le blanc ; voilà l'étoile brodée au milieu du bonnet, et dont je n'ai jamais connu la signification ; voici une trentaine de trous qui disent à eux seuls plus que ne peut dire le livre le mieux écrit. Autant de trous, autant de souvenirs, de fêtes, de *landesvater*. Le premier est celui du milieu, les autres se sont placés comme ils ont pu ; ils sont un peu gênés, mais n'importe.

C'était une belle cérémonie que le Landesvater. Tous les six mois, chaque corporation

se réunissait dans un lieu accoutumé; on invitait les chefs et les membres marquants des autres corps; on faisait cercle, les anciens de la corporation, dont c'était la fête, chantaient cet air fameux:

« Alles schweige, Jeder neige... »

« Que tout se taise, que chacun s'incline. » Cet air achevé, les maîtres de la cérémonie, si je puis les désigner ainsi, faisaient le tour du cercle et tendaient à chacun l'épée d'une main, le bocal de l'autre, chantant ces mots:

« Nimm den Schleger in die Linke,
Bohr' ihn durch den Hut und trinke
Auf Curonias Wohlergehen. »

« Prends la rapière dans la main gauche, passe-la à travers ton chapeau, et bois à la prospérité de la Curonia.

L'étudiant auquel s'adressaient ces paroles, perçait le bonnet et, posant ses doigts sur la lame, chantait:

« Ich durchbohr' den Hut und schwœre :
Halten will' ich's stets auf Ehre,
Stets, ja stets, ein braver Bursche seyn. »

« Je perce le chapeau et je jure, je veux tenir toujours sur l'honneur mon serment, toujours oui toujours, d'être un brave étudiant. »

Le chœur répétait :

« Du durchbohrst den Hut und schwœrst,
Halten willst du's stets auf Ehre,
Stets, ja stets ein braver Bursche sein. »

« Tu perces le bonnet et tu jures, tu le veux tenir toujours sur l'honneur ton serment, toujours, oui toujours être un brave étudiant. »

Il y avait quelque chose d'imposant et de solennel à voir tous les camarades consacrer votre serment et en prendre, pour ainsi dire acte, ce serment qui disait tout sans rien dire précisément.

Cette cérémonie achevée, on allait au champ

et l'on se dispersait autour des feux, dans lesquels on faisait sauter les *renards*, ou les étudiants du premier semestre, qui une fois ayant ainsi subi le baptême du feu, recevaient pour la seconde moitié de leur année universitaire, le titre de *Brander* ou de *Brûlés*, pour prendre ensuite à chaque nouveau semestre successivement, les titres de *maison jeune, vieille* et *moussue*. On conservait ce dernier, tant qu'on restait sous le bonnet d'étudiant.

Pauvres renards ! que n'avaient-ils pas à endurer ! c'étaient les souffre-douleurs de la corporation ; on leur faisait colporter les armes et les vins, bourrer les pipes ; ils étaient tenus d'ôter leur bonnet en trinquant avec les anciens et avaient droit à une caresse particulière qu'on leur appliquait sur le sommet de la tête avec l'ongle du pouce. Les plus anciens des étudiants avaient leurs *Fuchs* favoris qui leur servaient d'aides de camp, et à qui ils accordaient leur protection spéciale. Ils ne quit-

taient pas leurs patrons dans les graves occasions : or, il n'y en avait pas de plus graves que les festins et surtout le LANDESVATER.

On buvait sec et du bon, je vous prie de le croire. On procédait toujours avec décorum. Dans les grandes réunions, on se mettait autour de tables immenses ; les chefs ou ceux des invités auxquels l'on offrait cet honneur, se plaçaient debout, aux extrémités, une rapière à la main qui leur servait à battre la mesure ou à donner le signal de ces nombreuses chansons d'étudiant, dont les refrains s'accompagnaient du choc des verres et de cordiales libations. Ces chants qui nous rappelaient nos devoirs et nos principes, et qui nous étaient communs avec toutes les universités allemandes, nous électrisaient autant qu'ils nous égayaient. On se faisait un honneur d'être invité au LANDESVATER d'une autre corporation, de là venait le prix qu'on attachait au nombre des trous dans le bonnet.

En disant ces mots, Klein, alla replacer sa casquette sur le clou du mur et enleva sa rapière, il la brandit de toute la longueur de son bras, il en tira de ces sons sifflants qui prouvent, à l'oreille de l'expert, la vigueur du bras et l'adresse qui consiste à ne porter que des coups du tranchant.

— Ce HIEBER, continua-t-il, m'a été donné lorsque notre corporation fut dissoute. On partagea alors les armes entre les anciens membres, et se rappelant que j'avais été pendant un certain temps, chef (CHARGIERTER) du corps, on m'a fait l'honneur de m'offrir cette lame qui, je crois, est une bonne lame. Je la vénère, comme j'aurais vénéré mon père, et celui d'entre vous qui l'aura après moi, la vénérera de même.

Le duel était le passe-temps habituel de l'étudiant, il prenait une grande partie de son temps. C'est qu'aussi il réclamait une étude particulière et approfondie. L'art était pour

beaucoup certes, mais les formalités entraient pour plus encore. On commençait et l'on s'arrêtait au commandement, on ne frappait pas sur les jambes ni après avoir été touché. On se provoquait en s'injuriant personnellement ou par exprès, mais il n'était pas permis de se servir d'un mot plus fort que celui d'*imbécile*. Cela venait tout seul quand on se sentait offensé, mais c'était drôle tout de même de voir entrer chez vous un envoyé qui vous jetait au nez et à la barbe : « Un tel te fait dire que tu es un imbécile. » Les maladroits disaient parfois : « Un tel t'envoie un imbécile ; » et alors celui à qui s'adressait cette épithète, redressait la tête et répondait en fixant des yeux l'envoyé : « Je le vois de reste. » C'était là faire de l'esprit à propos d'un *imbécile,* et engager une affaire avec le porteur du défi.

L'étudiant avait son langage à lui. Lui-même s'appelait BURSCH, le sabre SCHLÆGER ou HIEBER, le duel PAUCKEREI, le *dummer Junge* ou

l'injure formelle, l'imbécile en question, STURTZ. Contracter, s'attirer un duel, voulait dire faire scandale. L'offense elle-même s'appelait TOUCHE. Lorsqu'on ne savait pas comment interpréter une démarche ou un mot, on en faisait juge celui même qui s'en était servi. Il était de bon ton de répondre : « Prends-le comme tu veux, » et en ce cas il n'y avait plus de choix, il fallait prendre en mauvaise part, se croire offensé et se battre. Après avoir reçu le *Sturtz,* il fallait envoyer le cartel dans le courant des trois jours; il se formulait ainsi : « Un tel te défie. » Entre étudiants du même corps, le *Sturtz* était inusité et la provocation suffisait. Inutile de dire que la règle de l'université exigeait qu'on se tutoyât. Une formalité particulière consacrait cet usage d'individu à individu. On trinquait à la fraternité en croisant les verres et en s'embrassant trois fois.

Entre étudiants, l'arme de rigueur était le *Schlaeger*. Pour se battre au pistolet, il fallait

qu'un des combattants quittât l'Université préalablement. Le *Stuntz* au pistolet était un gros mot plus fort, mais dont je vous fais grâce.

L'étudiant qui avait cessé de l'être, de même que tout individu honorable, s'appelait Philister. L'ouvrier et son maître s'appelaient Knoten, et n'avaient pas le droit de se mesurer avec l'étudiant. Il était libre au *Philister* de préférer l'arme froide, mais alors on remplaçait le casque par un chapeau rond.

L'étudiant au combat se couvrait de pied en cap. Des culottes rembourrées de crin, protégeaient ses jambes; une cravate immense, soutenue par des baleines ou des fils d'acier, garantissait le cou; le casque en cuir, surmonté d'une aigrette en cuivre, abritait la tête; un gros gant montait jusqu'au coude, et le ventre était enfermé dans ce qu'on appelait la Binde, et qui se composait de plusieurs peaux ornées des couleurs nationales en drap. Il n'y

avait ainsi de découvert que le haut des bras et de la poitrine, et une partie du visage; mais aussi était-on exercé à ne frapper que là, et, s'il était difficile de tuer un homme, les blessures étaient fréquentes et vous mettaient au lit pour des semaines, ou même des mois entiers.

Le lieu du combat était toujours la salle d'armes du corps auquel appartenait celui qui avait envoyé le défi. On arrivait en masse au jour et à l'heure indiqués; il fallait un bon quart d'heure pour s'habiller, et les apprêts n'étaient pas ce qu'il y avait de plus récréatif. On vous emmitaillait les bras et le cou de mouchoirs en soie, puis on les faisait entrer dans le gant et dans le col. Le bras gauche s'attachait sur le dos. Les deux seconds en bonnets tricolores venaient prendre ce que nous appelons DIE MENSUR. En s'appuyant le bout du fleuret sur la poitrine l'un de l'autre, ils écartaient les jambes le plus qu'ils pouvaient et faisaient tra-

cer deux lignes en craie aux deux endroits auxquels s'étaient arrêtés leurs pieds gauches. Les deux adversaires venaient se placer sur ces deux lignes, et au commandement « croisez le fer ! » ils joignaient leurs lames et le combat commençait. On l'arrêtait à chaque touche, et sept touches complétaient un duel. Il était également achevé lorsqu'un des combattants recevait une blessure de deux pouces de long, et que le muscle avait été atteint. Cette sorte de blessure légale s'appelait *Anschiss* et s'inscrivait sur le revers de la ceinture (*die Binde*). Comme vous le pensez bien, on se faisait un point d'honneur d'avoir le moins possible de ces fatales croix, et d'en mettre le plus possible sur le compte des adversaires. Cette rivalité donnait lieu à bien des duels. Du reste, les raisons ne manquaient pas : tout servait de prétexte ou de cause pour un combat ; un regard, un geste, un mot, un rien amenait le *Sturtz* et tout ce qui s'en suivait.

Les noms des meilleurs combattants passaient à la postérité, et l'on racontait les duels célèbres qui dataient de dix ans et plus. Il y avait des étudiants qui s'étaient battus vingt, trente fois; il y en avait un qui comptait plus de soixante-dix duels, et ce n'était pas le plus fort, il s'en fallait de beaucoup, mais c'était le plus taquin. Lorsqu'il venait d'achever un duel, il lui arrivait de demander au camp ennemi s'il y avait des amateurs pour se mesurer avec lui? Une fois, il provoqua tous les assistants du corps qui était le plus mal avec le nôtre, en leur disant qu'ils étaient tous des imbéciles. C'était permis, mais on n'avait guère le droit d'offenser un corps en masse, sous peine d'être excommunié par ce même corps, peine dont on devenait quitte en se battant avec trois membres du corps élus *pro patriâ*. Le pauvre homme a perdu la vue, ce qui l'obligea, à son grand regret, d'abandonner le métier de ferrailleur. Il y avait des étudiants qui restaient tels toute leur vie et pre-

naient tant de plaisir à cette existence qu'ils en faisaient pour ainsi dire une profession, conseillant et dirigeant leurs jeunes camarades. Néanmoins le duel était défendu et les corporations l'étaient plus encore; mais le premier article de notre règlement disait que la parole d'honneur donnée au recteur n'était pas valable. Quant aux peines et aux poursuites, on n'en faisait guère d'abus, vu qu'il y avait trop de délinquants. Quand tout le monde est en faute, le roi perd son droit. Ainsi je suppose que tous les Russes vinssent à se révolter contre leur tzar, Sa Majesté aurait trop à faire que de les fraquer tous et il ne voudrait pas les envoyer en Sibérie pour ne pas rester tout seul dans son bel empire. Le cas échéant, il faut admettre que Sa Majesté filerait doux et passerait par les conditions de ses loyaux et fidèles sujets.

Un rire d'approbation salua ces paroles par trop libérales de Klein; mais comme il n'y avait personne pour les épier, nous prions MM. les

mouchards de ne pas en prendre note pour cette fois ; ils se rattraperont à une autre occasion.

Je ne connais, continua Klein, qu'un seul cas, où un étudiant fut tué par un autre étudiant, à l'arme blanche. C'était terrible à voir. Un coup de seconde lui avait tranché les deux artères sous le bras, et en moins d'une heure, la salle fut inondée de sang ; on en avait par-dessus les pieds. Pas un de nos étudiants en médecine ne put arrêter l'hémorrhagie, on courut après le professeur, mais il n'était plus temps.

Les chefs, les cassiques, les chargés d'affaires étaient élus par la majorité des membres de chaque corps, pour une demi-année, et au nombre de trois, ordinairement. Ils avaient à surveiller l'exécution des règlements et tenaient des conciliabules avec les autres chefs, pour tout ce qui intéressait la communauté. Les corps nationaux, DIE LANDSMANNSCHAFTEN, n'avaient aucun rapport avec la BURSCHENSCHAFT qui vou-

lait que tous les étudiants ne formassent qu'une seule corporation. Le désaccord était si complet qu'on ne donnait pas de satisfaction aux Burschenschaften. A part les *chargierter,* il y avait un caissier et un *oldersmann*. Celui-ci était un ancien parmi les *renards,* et il avait soin des armes.

Mais au diable cette bière et ces cruches, s'écria Klein. Puisque me voilà en plein dans la vie universitaire, j'ai soif de vin ; et si vous le voulez bien, nous allons demander des nouvelles de leur santé à ces deux bouteilles de vin du Rhin, que j'ai là dans mon armoire et qui n'attendaient qu'une bonne occasion pour être débouchées.

Klein se leva, tira les deux bouteilles, et remplissant les verres de ses convives et le sien, il les engagea à trinquer par ce chant :

« Stosst an, Dorpat soll leben! :
Die Philister sind uns gewogen meist.
Denn sie wissen, den Reufel

Wass Burschenfreiheit heisst.
Frei ist der Bursch, frei ist der Bursch ! »

« Toquez. Que Dorpat vive ! Les bourgeois nous sont bienveillants pour la plupart, car ils savent, le diable ! ce que veut dire la liberté d'étudiants. L'étudiant est libre, libre est l'étudiant! »

Oui, messieurs, continua-t-il, nous étions libres, et qui plus est, maîtres chez nous. Le *Bursch* était roi de sa ville.

Un jour, mais c'était avant moi, dans le temps où l'on ne quittait pas le sabre et où l'on sortait armé, des ouvriers s'avisèrent en passant sur le pont, de chanter leurs airs, pendant que les étudiants chantaient les leurs. On leur imposa silence, et comme ils ne voulurent pas obéir avec assez de grâce, on en tailla quelques-uns ; et aujourd'hui encore on voit sur la pierre, lorsqu'elle a été mouillée par la pluie, des taches de sang.

S'il arrivait jamais à un artisan de manquer

à un étudiant, on en faisait aussitôt un pestiféré et nul n'achetait de lui, fût-ce une allumette, nul ne lui commandait la moindre chose.

Les professeurs n'étaient guère beaucoup mieux traités, ceux, bien entendu, qui sermonnaient les étudiants, au lieu de les enseigner. M. Pérévostschikoff a appris à ses dépens la différence qu'il y avait entre une université allemande et les universités russes. Ce digne professeur de langue russe s'est avisé un jour de critiquer la manière dont nous fêtions l'anniversaire de la fondation de l'université, manière toute simple.

Chaque corporation, en bonnets tricolores, raisonnablement approvisionnée de spiritueux et portant les bouteilles en sautoir, se réunissait sur le *Dôme*, promenade habituelle de Dorpat, et de là on allait vers l'université, en entonnant le *Gaudeamus igitur, juvenes dum sumus*.—Quoi de plus logique? Devant l'université on chantait :

« Vivat academia, vivant professores ! »

On agitait les bonnets et puis on traversait la ville, pour se rendre aux environs, où l'on passait joyeusement la soirée. On revenait la couronner en ville, sur la place publique.

M. Pérévostschikoff trouva cette conduite peu digne de jeunes gens studieux. Le lendemain, au lieu des sept pauvres étudiants qui suivaient son cours, il s'en trouva sept cents. Le professeur n'était ni vif ni mort, car il ne pouvait se méprendre sur nos louables intentions. Il monte en chaire, un profond silence l'accueille, et on attend qu'il ait commencé la leçon. Aux premières paroles qu'il profère, s'élève une sourde rumeur qui devient bientôt un vacarme terrible. Les écritoires volent vers lui, et le cri formidable « *Heraus*, dehors ! » ébranle les voûtes de la salle. Le recteur entre en ce moment, et s'écrie :

— Qu'est-ce à dire, Messieurs, ce tumulte en ma présence ?

Le cri de : « Vive le recteur, dehors Pérévostschikoff » ! fut notre seule réponse. Un piquet de gendarmes arrive au galop et met pied à terre. Nous les saluons d'un rire unanime. Le recteur veut procéder à inscrire les noms des assistants, mais nous le prions de s'en rapporter à nous pour ce soin, et le lendemain nous lui remettons la liste de tous les étudiants, depuis A jusqu'à Z.

Le PEREAT était plus terrible encore que ces simples exécutions de professeurs, et je regrette beaucoup de ne pas avoir été de celui qu'on a offert à M. B**, autre littérateur russe, qui s'est établi à Dorpat pour apprendre ce qui le regardait et ce qui ne le regardait pas. J'avais déjà quitté l'université. Heureusement, ou malheureusement, cela n'a abouti qu'à une simple manifestation. Ce cher monsieur avait parlé des étudiants avec peu de circonspection, et l'on marcha en masse sur son château qui tou-

che presque à la ville. On était convenablement armé de pierres et de cannes, dont quelques-unes longues et surmontées de balles. L'armée occupa le ravin qui s'allonge devant les fenêtres de ce renégat polonais, et des députés furent expédiés pour vérifier les faits allégués contre le châtelain. On parlementa. Le bon homme jura n'être jamais sorti des bornes du respect dû aux étudiants, et les députés l'invitèrent à venir répéter sa déclaration à la foule. Il arriva la pipe à la bouche. « La pipe à bas ! » lui cria-t-on. Il obéit, et d'une voix tremblante il dit : Messieurs, je jure par mes cheveux blancs, il est vrai qu'il avait des cheveux blancs, — je jure avoir, partout et toujours, dit le plus grand bien de vous. Cette dernière partie de son assertion pouvait et devait être fausse ; mais on fut clément, on lui recommanda d'être prudent à l'avenir, et le tenant quitte pour sa peur, la foule se dispersa.

Mais si ces sortes de manifestations générales de mécontentement étaient rares, il y en avait beaucoup de partielles. *La musique des fenêtres,* ainsi que nous appelions le brisement des carreaux, était aussi fréquente que les sérénades données en plein air sous les fenêtres de quelque belle, et parfois même sous celles d'un étudiant aimé des camarades.

Si nous avions des *pereat,* nous avions des *vivat.* Les étudiants d'une Faculté ou de plusieurs réunis venaient exprimer à quelque ancien professeur leur contentement ou leur enthousiasme pour quelque action méritoire. Ils arrivaient en procession solennelle accompagnée de chants et d'acclamations, auxquels l'élu répondait par un discours et une libation en l'honneur de l'Académie.

S'il y avait du plaisir à vivre avec les étudiants, on peut dire qu'il y en avait aussi à mourir avec eux, pour être enterré par eux.

Le jour de l'inhumation d'un camarade, on revêtait le grand uniforme, le chapeau à trois cornes, la culotte blanche, l'épée, les bottes fortes, car on avait tout cela pour les grandes occasions, et l'on conduisait le cercueil entre deux rangées de torches allumées jusqu'à la tombe, où l'on s'exerçait aussi dans l'art oratoire.

La solennité du départ n'était pas moins grandiose. Deux chefs prenaient le partant par les bras et se mettaient avec lui à la tête de la corporation qui suivait derrière au pas, en chantant ce fameux air :

« Bemooster Bursch, du ziehst von danen !

Après avoir ainsi traversé la ville, à la barrière on montait dans des chars à bancs et accompagnait le partant jusqu'au premier relai, et là on jonchait le plancher et les champs de cadavres de bouteilles.

Hélas! toutes ces joies n'ont pas duré longtemps. Les étudiants eurent la malheureuse idée de saluer le nouveau ministre de l'instruction publique, par un vivat aux torches et aux discours. S. E., qui avait appris un peu de philologie à Gœttingue, reconnut à ces indices les usages et les coutumes des universités allemandes; il en eut peur et nous expédia pour roi un curateur qui, semblable à la grue de la fable, dévora toutes nos institutions. Que le Satan les pende aux grands et petits cordons qu'ils ont si bien mérités de leur souverain. Les Russes nous ont toujours porté malheur; et dès qu'il y eut un ministre russe à la tête de l'instruction publique, on ne vit plus clair à Dorpat, on y vécut mesquinement sous le régime burlesque d'un soldat qu'on créa chef de savants. Il procéda avec ruse et constance, ce qui fit que les nôtres restèrent bons enfants jusqu'à la fin et se laissèrent tondre comme des moutons, et se mirent à apprendre le russe. Le temps viendra

où, en échange, ils enseigneront à leurs maîtres, et cela dans leur langue, le moyen et l'art d'être libres. Dorpat est la ville qui a été le plus souvent dévastée, saccagée par les fléaux et les barbares de tout genre, mais sa ruine actuelle sera la plus durable, car elle est morale et intellectuelle. Nous pouvons dire qu'il y avait dans le désert russe une oasis verdoyante d'idées et de sentiments, mais le souffle envenimé de Nicolas passa par-dessus et l'oasis est devenue aride comme ce qui l'entourait. Vous pouvez le dire à nos enfants et leur recommander de bien aimer le père de tous les Russes.

## II

### Bibite, legite, collegiales.

De même que la plupart des étudiants, reprit Klein après un moment de repos, j'avais mon roman de cœur, mais ce n'était pas une amourette, c'était une véritable passion. Elle est venue un peu tard, et c'est pour cette raison peut-être qu'elle a été plus violente, et pourtant c'était un amour malheureux.

— Contez-nous donc cela, Klein, dirent ses amis d'une seule voix.

— Quand j'y pense, continua Klein, et j'y

pense souvent, j'oublie tout chagrin, je ne me trouve plus seul.

— Mais Klein, vous oubliez donc notre amitié?

— L'amitié c'est une chose et l'amour c'en est une autre, l'amitié c'est bon, mais l'amour c'est mieux, car c'est aussi de l'amitié et quelque chose de plus. L'amitié renforce le cœur et l'amour l'échauffe, mais il le relève aussi; quand je songe que c'est de là que m'est venu le courage de vivre...

— N'allez pas faire tort à l'amitié, interrompit un des assistants, elle vaut tout autant et mieux encore.

— Soit, je veux bien ne pas insister, vous allez juger par vous-mêmes.

Je n'avais pas pris la dame de mes pensées parmi les belles de l'endroit, je ne tenais pas à afficher mon amour ni à prêter aux commentaires. J'avais tort et c'était de l'égoïsme peut-être, peut-être aussi de la méfiance; mais je

considérai l'amour comme une chose privée, comme un trésor qu'on ne saurait cacher assez soigneusement. Aussi n'ai-je jamais parlé de toute cette liaison, mais aujourd'hui la reconnaissance me fait un devoir de raconter.

Celle que j'aimai n'était donc pas de Dorpat, et je le regrette, parce que cela aurait été un lien de plus qui m'aurait uni à cette ville. Je l'avais connue à Réval; mais elle n'était pas non plus de Réval, elle était de loin, de bien loin, et c'était une grande dame, je veux dire une fille de grande famille. Elle y était venue avec sa mère prendre des bains de mer. Et moi, de mon côté, je m'y étais rendu pour passer les vacances. J'avais alors vingt ans et elle en avait dix-neuf. Ce n'était pas une beauté. Que le bon Dieu garde les beautés, elles ont rarement autre chose que de la beauté, qui passe vite et se surveille difficilement. Elle avait mieux que cela, elle avait de l'esprit et du cœur. Sa taille ne serait pas entrée dans un anneau, mais aussi y avait-

il de la place pour un cœur ; ses yeux n'étaient ni bleus comme le ciel, ni noirs comme du jais, mais ils parlaient tout seuls; sa peau n'était pas blanche comme l'ivoire et ses cheveux n'avaient pas l'éclat de l'ébène ; mais elle formait un tout fort agréable et excessivement distingué. Son éducation était recherchée, elle était même trop instruite pour une jeune fille. Elle savait, je ne dis pas plus que moi, ce ne serait pas la flatter, mais plus que plusieurs Facultés réunies, si l'on pouvait jamais réunir des savants qui ne fussent pas pédants et insipides. Je la distinguai au premier abord , et elle ne tarda pas à faire attention à moi. J'eus comme une ivresse au cœur. Bientôt je lui serrai la main, elle en fit autant, et nous nous aimâmes. Nous nous promenions souvent ensemble ; je sens encore son bras se poser sur le mien et y rester cloué pendant des heures, sans le fatiguer ; sa respiration soulever mes cheveux, chaque fois qu'elle se penchait vers moi pour me dire ces

mots que l'on voudrait entendre toujours et que si peu de femmes savent bien dire et surtout dire à propos, ces mots : « Je vous aime.» C'était moins l'esprit que le cœur qui parlait en elle, quand elle jugeait de quelque chose. C'était un être tout de poésie, tout de sentiment, et qui ne touchait à cette terre, pour ainsi dire, que du bout du pied. Calcul, intérêt, tout ce que les autres nomment prudence ou prévision, lui était inconnu.

Nous parlions Schiller et Gœthe, et elle en parlait, comme si elle n'avait lu qu'eux, tandis qu'elle connaissait toutes les littératures ; je lui récitais des vers, et elle me chantait des romances. Nous passâmes ainsi deux mois, deux mois qui nous parurent deux jours et que nous aurions voulu voir durer deux siècles, deux mois de bonheur, de délire, d'une vie comme le paradis ne saurait l'offrir, car l'espérance est souvent plus douce que la jouissance. Il fallut nous quitter; elle allait à Pétersbourg, et moi

je rentrai à Dorpat. C'est alors qu'il fut pour la première fois question de mariage entre nous, mais déjà comme d'une chose certaine et décidée. Nous devions nous retrouver bientôt pour ne plus nous séparer, et nous n'avions pas à nous promettre de penser en attendant l'un à l'autre : nous étions sûrs de nos cœurs. Elle m'écrivit en route à plusieurs relais, et moi je ne lui écrivis que de Dorpat; mais, arrivé là, la réflexion me vint pour la première fois, et je pensai à ce que j'allais faire. Amélie était d'une grande famille, mais peu riche. Moi, j'étais d'une petite famille très-pauvre. J'étais riche en espérance, mais je n'étais riche qu'en cela. Elle était, sinon accoutumée au luxe, au moins faite pour le luxe; moi, j'étais fait à toutes les privations. La partie n'était pas égale. Elle aurait tout supporté pour moi, j'aurais tout tenté pour elle; l'amour me répondait du succès, mais c'est un petit menteur auquel il est bon de ne pas se fier. Amélie pouvait

prétendre au plus riche parti de la Russie ; et si, enfin, elle n'attachait pas de prix à la richesse, elle pouvait et devait au moins donner sa main à quelqu'un qui lui aurait assuré repos, considération, bonheur. Moi, j'étais un honnête garçon qui n'avais rien à voir avec le bonheur, et je ne savais pas comment j'aurais pu assurer le repos et l'existence à ma femme ; puis, ne fallait-il pas aussi penser aux enfants ? On dit, l'amour ne raisonne pas ; et si je raisonnais, c'est que je n'aimais pas ; il me paraît au contraire, que le raisonnement ne m'est venu qu'avec l'amour.

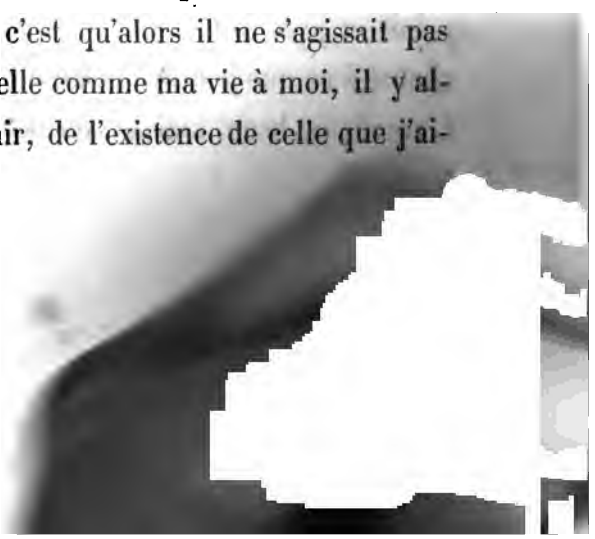
J'attendis pour me prononcer, et je voulus tenter un effort ; l'amour me guidait et m'animait. Il m'avait même métamorphosé ; de fainéant je devins zélé travailleur, je m'enfermai chez moi ; je me mis à l'étude, j'apprenais jour et nuit, je ne quittai pas les livres pendant six mois, et comme il y avait plus de quatre ans que j'étais étudiant et qu'il n'en fallait que

trois pour subir mes examens, je le fis brillamment et emportai un grade d'assaut. Je me rendis à Riga, je cognai à toutes les portes, je mis en campagne tous mes amis, j'usai toutes les protections et on ne m'offrit qu'une place de surnuméraire non rétribuée, avec la perspective d'avoir dans un an mille roubles d'appointements : avec ce que j'avais de mon père, il n'y avait pas de quoi aller loin. Je me sentais du reste un profond dégoût pour le service et je craignais fort, qu'avec mon caractère et l'organisation de nos bureaux, je ne me cassasse la tête bien avant de faire fortune. En attendant, Amélie avançait en âge, et ses dispositions pour moi n'avaient pas changé, ses lettres continuaient à être chaleureuses comme par le passé. Elle m'avait soutenu dans mes efforts, encouragé dans mes tentatives, elle m'appelait et je ne venais pas : j'étais comme enchaîné à ce que je croyais être mon honneur. L'amour est beau, mais le sacrifice est grand,

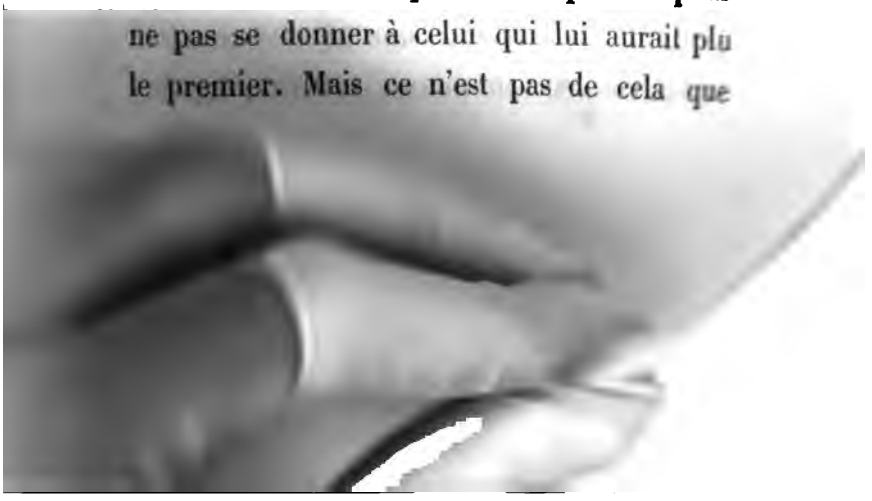
et le sacrifice de soi pour l'objet qu'on aime me paraissait quelque chose de sublime; puis l'amour passe et les affaires restent. Qui me disait qu'il ne passerait pas chez Amélie, avant de passer chez moi? Qui me disait que son amour n'était pas un amour d'imagination, un amour romanesque, de ces premières amours que la curiosité provoque, que la poésie entretient et que la réalité dissipe, et la réalité ne se présentait pas à mes yeux sous un aspect attrayant. La pauvre enfant ne songeait certes à rien de tout ce qui me trottait dans la tête, elle s'abandonnait à son premier élan avec la candeur d'une âme pure et vierge; mais ne devais-je pas songer pour deux? Tant de calcul de la part de celui qui n'a jamais su compter, tant de souci de la part de celui qui est l'insouciance elle-même peuvent vous étonner; mais c'est qu'alors il ne s'agissait pas d'une bagatelle comme ma vie à moi, il y allait de l'avenir, de l'existence de celle que j'ai-

mais, et l'amour change un homme ; je vous l'ai dit, il m'avait rendu méconnaissable à mes propres yeux, il avait provoqué en moi des sentiments, des principes que je ne me connaissais pas. S'il aveugle les uns, il éclaire les autres ; il devait naturellement avoir cet effet sur moi qui ne voyais jamais bien clair. Je me suis donc demandé ce qu'il adviendrait si jamais Amélie s'apercevait de la misère qui l'attendait avec moi, et pensait au bonheur qu'elle aurait pu trouver ailleurs. A la rigueur, elle était assez riche pour deux, mais la richesse est relative et les sacrifices qu'on s'impose pour un autre sont autant de prêts faits à son mérite : or, je n'avais pas du mien une idée exagérée. Ce sont là, aurait-on pu me dire, toutes choses auxquelles j'aurais dû songer avant de m'engager, avant de toucher à un cœur qui était trop beau pour ne pas se donner à celui qui lui aurait plu le premier. Mais ce n'est pas de cela que

et le sacrifice de soi pour l'objet qu'on aime me paraissait quelque chose de sublime; puis l'amour passe et les affaires restent. Qui me disait qu'il ne passerait pas chez Amélie, avant de passer chez moi? Qui me disait que son amour n'était pas un amour d'imagination, un amour romanesque, de ces premières amours que la curiosité provoque, que la poésie entretient et que la réalité dissipe, et la réalité ne se présentait pas à mes yeux sous un aspect attrayant. La pauvre enfant ne songeait certes à rien de tout ce qui me trottait dans la tête, elle s'abandonnait à son premier élan avec la candeur d'une âme pure et vierge; mais ne devais-je pas songer pour deux? Tant de calcul de la part de celui qui n'a jamais su compter, tant de souci de la part de celui qui est l'insouciance elle-même peuvent vous étonner; mais c'est qu'alors il ne s'agissait pas d'une bagatelle comme ma vie à moi, il y allait de l'avenir, de l'existence de celle que j'ai-



mais, et l'amour change un homme ; je vous l'ai dit, il m'avait rendu méconnaissable à mes propres yeux, il avait provoqué en moi des sentiments, des principes que je ne me connaissais pas. S'il aveugle les uns, il éclaire les autres ; il devait naturellement avoir cet effet sur moi qui ne voyais jamais bien clair. Je me suis donc demandé ce qu'il adviendrait si jamais Amélie s'apercevait de la misère qui l'attendait avec moi, et pensait au bonheur qu'elle aurait pu trouver ailleurs. A la rigueur, elle était assez riche pour deux, mais la richesse est relative et les sacrifices qu'on s'impose pour un autre sont autant de prêts faits à son mérite : or, je n'avais pas du mien une idée exagérée. Ce sont là, aurait-on pu me dire, toutes choses auxquelles j'aurais dû songer avant de m'engager, avant de toucher à un cœur qui était trop beau pour ne pas se donner à celui qui lui aurait plu le premier. Mais ce n'est pas de cela que



et le sacrifice de soi pour l'objet qu'on aime me paraissait quelque chose de sublime; puis l'amour passe et les affaires restent. Qui me disait qu'il ne passerait pas chez Amélie, avant de passer chez moi? Qui me disait que son amour n'était pas un amour d'imagination, un amour romanesque, de ces premières amours que la curiosité provoque, que la poésie entretient et que la réalité dissipe, et la réalité ne se présentait pas à mes yeux sous un aspect attrayant. La pauvre enfant ne songeait certes à rien de tout ce qui me trottait dans la tête, elle s'abandonnait à son premier élan avec la candeur d'une âme pure et vierge; mais ne devais-je pas songer pour deux? Tant de calcul de la part de celui qui n'a jamais su compter, tant de souci de la part de celui qui est l'insouciance elle-même peuvent vous étonner; mais c'est qu'alors il ne s'agissait pas d'une bagatelle comme ma vie à moi, il y allait de l'avenir, de l'existence de celle que j'ai-

mais, et l'amour change un homme ; je vous l'ai dit, il m'avait rendu méconnaissable à mes propres yeux, il avait provoqué en moi des sentiments, des principes que je ne me connaissais pas. S'il aveugle les uns, il éclaire les autres ; il devait naturellement avoir cet effet sur moi qui ne voyais jamais bien clair. Je me suis donc demandé ce qu'il adviendrait si jamais Amélie s'apercevait de la misère qui l'attendait avec moi, et pensait au bonheur qu'elle aurait pu trouver ailleurs. A la rigueur, elle était assez riche pour deux, mais la richesse est relative et les sacrifices qu'on s'impose pour un autre sont autant de prêts faits à son mérite : or, je n'avais pas du mien une idée exagérée. Ce sont là, aurait-on pu me dire, toutes choses auxquelles j'aurais dû songer avant de m'engager, avant de toucher à un cœur qui était trop beau pour ne pas se donner à celui qui lui aurait plu le premier. Mais ce n' pas que

et le sacrifice de soi pour l'objet qu'on aime me paraissait quelque chose de sublime; puis l'amour passe et les affaires restent. Qui me disait qu'il ne passerait pas chez Amélie, avant de passer chez moi? Qui me disait que son amour n'était pas un amour d'imagination, un amour romanesque, de ces premières amours que la curiosité provoque, que la poésie entretient et que la réalité dissipe, et la réalité ne se présentait pas à mes yeux sous un aspect attrayant. La pauvre enfant ne songeait certes à rien de tout ce qui me trottait dans la tête, elle s'abandonnait à son premier élan avec la candeur d'une âme pure et vierge; mais ne devais-je pas songer pour deux? Tant de calcul de la part de celui qui n'a jamais su compter, tant de souci de la part de celui qui est l'insouciance elle-même peuvent vous étonner; mais c'est qu'alors il ne s'agissait pas d'une bagatelle comme ma vie à moi, il y allait de l'avenir, de l'existence de celle que j'ai-

mais, et l'amour change un homme ; je vous l'ai dit, il m'avait rendu méconnaissable à mes propres yeux, il avait provoqué en moi des sentiments, des principes que je ne me connaissais pas. S'il aveugle les uns, il éclaire les autres ; il devait naturellement avoir cet effet sur moi qui ne voyais jamais bien clair. Je me suis donc demandé ce qu'il adviendrait si jamais Amélie s'apercevait de la misère qui l'attendait avec moi, et pensait au bonheur qu'elle aurait pu trouver ailleurs. A la rigueur, elle était assez riche pour deux, mais la richesse est relative et les sacrifices qu'on s'impose pour un autre sont autant de prêts faits à son mérite : or, je n'avais pas du mien une idée exagérée. Ce sont là, aurait-on pu me dire, toutes choses auxquelles j'aurais dû songer avant de m'engager, avant de toucher à un cœur qui était trop beau pour ne pas se donner à celui qui lui aurait plu le premier. Mais ce n'était pas [illegible] que

et le sacrifice de soi pour l'objet qu'on aime me paraissait quelque chose de sublime; puis l'amour passe et les affaires restent. Qui me disait qu'il ne passerait pas chez Amélie, avant de passer chez moi? Qui me disait que son amour n'était pas un amour d'imagination, un amour romanesque, de ces premières amours que la curiosité provoque, que la poésie entretient et que la réalité dissipe, et la réalité ne se présentait pas à mes yeux sous un aspect attrayant. La pauvre enfant ne songeait certes à rien de tout ce qui me trottait dans la tête, elle s'abandonnait à son premier élan avec la candeur d'une âme pure et vierge; mais ne devais-je pas songer pour deux? Tant de calcul de la part de celui qui n'a jamais su compter, tant de souci de la part de celui qui est l'insouciance elle-même peuvent vous étonner; mais c'est qu'alors il ne s'agissait pas d'une bagatelle comme ma vie à moi, il y allait de l'avenir, de l'existence de celle que j'ai-

mais, et l'amour change un homme ; je vous l'ai dit, il m'avait rendu méconnaissable à mes propres yeux, il avait provoqué en moi des sentiments, des principes que je ne me connaissais pas. S'il aveugle les uns, il éclaire les autres ; il devait naturellement avoir cet effet sur moi qui ne voyais jamais bien clair. Je me suis donc demandé ce qu'il adviendrait si jamais Amélie s'apercevait de la misère qui l'attendait avec moi, et pensait au bonheur qu'elle aurait pu trouver ailleurs. A la rigueur, elle était assez riche pour deux, mais la richesse est relative et les sacrifices qu'on s'impose pour un autre sont autant de prêts faits à son mérite : or, je n'avais pas du mien une idée exagérée. Ce sont là, aurait-on pu me dire, toutes choses auxquelles j'aurais dû songer avant de m'engager, avant de toucher à un cœur qui était trop beau pour ne pas se donner à celui qui lui aurait plu le premier. Mais ce [illegible] pas [illegible] que

et le sacrifice de soi pour l'objet qu'on aime me paraissait quelque chose de sublime; puis l'amour passe et les affaires restent. Qui me disait qu'il ne passerait pas chez Amélie, avant de passer chez moi? Qui me disait que son amour n'était pas un amour d'imagination, un amour romanesque, de ces premières amours que la curiosité provoque, que la poésie entretient et que la réalité dissipe, et la réalité ne se présentait pas à mes yeux sous un aspect attrayant. La pauvre enfant ne songeait certes à rien de tout ce qui me trottait dans la tête, elle s'abandonnait à son premier élan avec la candeur d'une âme pure et vierge; mais ne devais-je pas songer pour deux? Tant de calcul de la part de celui qui n'a jamais su compter, tant de souci de la part de celui qui est l'insouciance elle-même peuvent vous étonner; mais c'est qu'alors il ne s'agissait pas d'une bagatelle comme ma vie à moi, il y allait de l'avenir, de l'existence de celle que j'ai-

mais, et l'amour change un homme ; je vous l'ai dit, il m'avait rendu méconnaissable à mes propres yeux, il avait provoqué en moi des sentiments, des principes que je ne me connaissais pas. S'il aveugle les uns, il éclaire les autres ; il devait naturellement avoir cet effet sur moi qui ne voyais jamais bien clair. Je me suis donc demandé ce qu'il adviendrait si jamais Amélie s'apercevait de la misère qui l'attendait avec moi, et pensait au bonheur qu'elle aurait pu trouver ailleurs. A la rigueur, elle était assez riche pour deux, mais la richesse est relative et les sacrifices qu'on s'impose pour un autre sont autant de prêts faits à son mérite : or, je n'avais pas du mien une idée exagérée. Ce sont là, aurait-on pu me dire, toutes choses auxquelles j'aurais dû songer avant de m'engager, avant de toucher à un cœur qui était trop beau pour ne pas se donner à celui qui lui aurait plu le premier. Mais ce n'est pas de cela que

j'ai à m'excuser devant vous; je lis dans vos yeux qu'on ne reste pas indifférent devant ce qui commande l'admiration et que, si j'ai eu un tort, c'est de me méfier de l'amour qui, par lui-même, est le suprême bonheur, qui, à lui seul, remplit la vie, l'embellit, la guide, la fortifie. Aussi ne croyez pas que je me sois épargné les reproches, et si j'ai quelque chose qui me justifie, c'est que ce mariage était trop avantageux pour moi, pour qu'en y renonçant je pusse jamais être soupçonné d'égoïsme ou d'ambition. Il suffisait à mes yeux qu'il me fut plus utile qu'à celle que j'aimais, pour refuser. Passez-moi tout ce fatras de philosophisme, mais cet amour a rempli ma vie et en a décidé en grande partie; je me suis si souvent demandé si j'ai bien ou mal agi, j'ai tant scruté mon cœur et mon esprit, pesé le pour et le contre, les chances du sort et la puissance de l'homme, que je me suis créé toute une théorie à ce sujet. J'ai eu, comme vous pensez, le temps, depuis,

de tout repasser dans ma mémoire et d'arrêter mon jugement, mais alors j'obéissais à mon cœur plus qu'à l'esprit. Je me suis dit tout bonnement : Klein, cet amour te va, ce parti te sourit ; eh bien, il faut y renoncer, il est trop beau pour toi, il ne faut pas y songer ; et mon parti une fois pris, je n'ai fait ni un ni deux, j'ai écrit à la mère de ma chère Amélie, je lui ai franchement exposé l'état de mes affaires, dont elle n'avait seulement pas pensé à me parler, les croyant peut-être beaucoup plus belles qu'elles ne l'étaient en effet. Je lui exprimai de nouveau mon amour pour sa fille, et je suis bien sûr qu'elle n'avait pas de peine à me croire sur parole ; j'ajoutais que je l'aimais trop pour faire son malheur et n'avais que ma personne pour assurer son bien-être. Je fus compris du premier mot, et elle me répondit qu'elle estimait mes principes et acceptait ma résignation. Sa lettre m'ôta une pierre du cœur, car je vous avoue, je craignais

déjà d'avoir mal agi. La mère me dit qu'elle se chargeait de faire entendre raison à sa fille. Je ne sais pas encore comment elle s'y est prise; mais, quant à moi, je n'avais pas plus tôt fini d'écrire, que la peine se mit dans mon cœur et l'a tant et tant rongé, que je m'étonne comment il en reste encore. Je changeai à vue d'œil, au point de ne plus me reconnaître moi-même. Je devins rêveur, sauvage, mélancolique, je manquais le gibier, je ne regardais plus les filles; le verre à la main, souvent, je m'arrêtais, au beau milieu d'une chanson, je posais mon verre et me taisais. Les amis rirent de moi d'abord, puis ils cherchèrent à dissiper mon ennui, mais voyant qu'ils n'y parvenaient pas, ils respectèrent ma peine. J'entendais autour de moi dire : « Klein a quelque chose au cœur. » On me savait incapable d'une mauvaise action, le reste m'importait peu. Deux ans après, j'appris qu'Amélie s'était mariée à un boyard de Moscou, riche et

puissant. Je fus guéri, je la crus heureuse et me considérai délié de tout, je redevins moi-même et repris du courage et du goût à la vie.

Quelques années plus tard, mon père vint à mourir, me laissant un peu d'argent. J'allai à Pétersbourg tenter la fortune et me lançai dans le commerce dont je savais moins que le dernier boutiquier. Aussi fus-je sévèrement châtié de m'être mêlé de ce que je n'entendais pas. En quelques mois je perdis tout, et ne sauvai que juste de quoi vivre une année. Je voulus au moins la passer joyeusement et j'allai à Moscou, que je ne connaissais pas. Ma perte me torturait l'esprit et le cœur. Inquiet de l'avenir, je rôdais comme un malheureux que j'étais, sans pouvoir seulement m'étourdir. Un jour que j'allais quitter la promenade de Pétrovski, je vis arriver une dame élégamment mise, dont les traits me frappèrent et dont le port m'attacha involontairement à ses pas. L'image d'Amélie me revint malgré moi

à la mémoire ; mais j'avais beau la dévisager, rien ne me disait que c'était elle. Il y avait pourtant dans ses traits cette expression spirituelle qu'elle seule pouvait avoir, et quoiqu'elle fût changée, il y avait dans ces changements des particularités qui me rappelaient sa mère. Mon cœur battait la générale et mes pieds faiblissaient sous moi. Je me plaçai vis-à-vis d'elle et ne la quittai pas des yeux. Il y avait près de dix ans que je ne l'avais vue, et dix ans dans la vie d'une femme sont beaucoup. Elle me remarqua sans me reconnaître, et comme elle était avec une autre dame, je fus intimidé ; d'ailleurs j'avais été si loin de penser à elle, que je ne pouvais me remettre de mon émotion. Prenant enfin mon courage à deux mains, je l'abordai en la saluant respectueusement et lui parlai allemand, sûr que si elle me comprenait, ce ne pourrait être qu'elle. La reconnaissance fut complète, mais l'émotion lui ôta un moment l'usage de la parole. Je trem-

blais déjà pour moi, et craignais avoir froissé, trop jadis, cette âme si pure et si belle, mais je ne tardai pas à être désabusé.

— Êtes-vous heureux, Klein? me demanda-t-elle avec ce son de voix qui me rappela les moments que j'avais passés auprès d'elle, car, si elle avait changé, sa voix était restée la même. Ces mots me rendirent tout mon calme; sa grandeur ne m'intimidait plus, du moment que je me savais quelque droit de m'en croire l'auteur.

— Oui, si vous l'êtes, répondis-je, sans hésiter.

Une rougeur involontaire vint colorer son front, et elle répliqua.

— Mais vous-même, Klein, pensez-vous que votre sort ne doive pas être quelque chose dans mon repos?

— Oh! moi, je suis ce que j'étais, bon diable au fond et fort mauvais sujet pour tout le reste.

En deux mots je lui eus conté toute ma po-

sition. Elle voulut se charger de mon avenir, me parla de place, et même je crois de mariage, mais je refusai toute offre de services. De confidence en confidence et de questions en questions, elle parvint enfin à savoir mes goûts et mes ambitions, qui n'ont jamais été bien haut. Au bout de quelques mois, je me vis, grâce à ma chère Amélie, à la tête de cette maison dans laquelle j'ai l'agrément de vous offrir l'hospitalité. Je suis libre, insouciant, heureux, et je répète qu'après la satisfaction d'un devoir rempli, le bonheur est dans l'honnête médiocrité.

# UNE RÉVOLTE DE PAYSANS.

# UNE RÉVOLTE DE PAYSANS.

— Je te dis Miron, que ce n'est pas un bon maître que notre maître. Fustiger le pauvre Jacques, parce qu'il n'a pas pu lui rendre le sac de seigle qu'il lui avait emprunté pour ensemencer son champ, c'était méchant. J'ai vu comme on l'a battu sous le vestibule, cela faisait peine à voir. Il ne restait pas plus d'écorce aux verges que de peau sur son dos. Tant que ses cris couvraient le bruit des coups, le seigneur se promena dans sa salle en fumant sa pipe et il n'a fait cesser la bastonnade, que lorsque Jacques a

cessé de crier. Puis, on a mouillé sa chemise pour l'empêcher de se coller à son corps et tout fut dit et fait. Du moins, si j'avais été de ceux qui frappaient, je lui aurais dit de crier bien fort pendant que j'aurais cogné à côté, mais ces *dvorovoï* (valets de maison) n'ont pas de cœur, et si jamais ils nous tombent sous la main..., mais le seigneur les soutient et les gâte. Quand il lui vient des hôtes, et qu'il lui faut pour sa table une poule et des poulets, ces coquins ne manquent pas de nous prendre le double et cela de force. Aussi n'y aura-t-il plus bientôt ni poules, ni poulets, ni moutons, ni agneaux, la valetaille aura tout dévoré et nous ne nous soucionsguère d'en faire venir de nouveaux. Merci, qu'ils aillent lui en chercher ailleurs et cela pour son argent qui plus est. Encore s'il n'en voulait qu'à nos poules, mais il ne laisse en repos ni nos femmes, ni nos filles.

— Que dis-tu là, Georges? répondit Miron, mais il est marié.

— Marié soit, mais il n'a ni foi, ni loi, et les femmes des autres ont pour lui meilleur goût que la sienne.

— Qui l'aurait pensé? Sa femme est pourtant si belle et si grande dame.

— Grande dame, c'est possible, mais je ne donnerais pas deux ognons de sa beauté, elle est sèche et maigre comme un fagot de broussailles, on dirait qu'une joue lui a rongé l'autre; je gagerais que le monstre ne lui donne pas de quoi manger, tandis que nos femmes, grâce au ciel, sont grasses et potelées, je ne dis pas cela de la mienne qui est chétive et fluette, mais de celles qu'il choye, l'ogre.

— Ah ça, et que disent donc vos femmes de ses prouesses? demanda Miron.

— Elles ne viennent pas nous en parler, comme tu le penses bien, mais elles n'en sont pas moins aises les coquines, car elles ne re-

viennent jamais du château (1) les mains vides; c'est tantôt quelque rouble blanc ou quelque fichu rouge et or qu'elles rapportent, tantôt des souliers, sans parler de l'hydromel et des autres friandises qu'elles avalent en cachette. Entre nous soit dit, j'ai bien peur que ma sœur n'ait passé par là ; son mari, tu sais, le bel André, n'entend pas raillerie à ce sujet et l'autre jour, comme il la vit affublée d'un mouchoir de ville, il lui a donné un galop dont elle se souviendra. Elle n'a pourtant rien avoué, l'obstinée, et depuis ce jour André ne peut pas reparaître aux champs sans attraper quelque coup de canne du bailli.

— Il est donc pour le maître le bailli ?

— Tel maître, tel bailli. C'est lui qui lui amène la femme qu'il désigne, tu sais dans ce

(1) Les maisons des seigneurs russes n'ont rien de commun avec les châteaux du moyen âge : leur architecture est toute moderne, mais nous avons cru devoir conserver ce nom pour le sens de domination qui s'y rattache. Les habitations des *landlords* en Angleterre ne sont aussi ni crenelées ni fortifiées et s'appellent pourtant des châteaux.

pavillon en pierre qui est au bout de la grande allée du jardin, et puis il se place en sentinelle à la porte.

— Et vous n'avez jamais songé à lui faire sa leçon ? La nuit tous les chats sont gris.

— Ah bah ! Il n'aurait qu'à siffler pour faire accourir les laquais, et puis, n'y a-t-il pas des mouchards partout ? Tiens, vois-tu ce postillon qui, sans faire semblant de rien, se glisse de notre côté, l'oreille au guet ? Il nous épie. Allons ailleurs.

— Que dit donc la femme de votre seigneur des déréglements de son mari? demanda Miron, en se dirigeant vers la grand'route.

— Elle ne vaut guère, dans son genre, mieux que lui, et personne n'a pitié d'elle. Il faut voir comme elle traite les paysannes. Les toiles qu'elles tissent pour elle ne sont jamais assez fines, le fil, le lin assez beaux. Et je te demande de quel droit on échine ainsi nos

femmes, ne travaillons-nous pas assez pour nous et pour elles?

— Et le pope?

— Celui-là, c'est différent; il n'est pas des amis de nos maîtres, et il ne les ménage guère, le digne homme. Que le bon Dieu lui prête vie! Pas plus tard que dimanche dernier, il a prêché contre la débauche et la cruauté des maîtres, ce *n'était pas au sourcil, c'était à l'œil;* il nous a fait bien du plaisir ce jour-là, et c'était une joie de voir comme notre seigneur trépignait sur sa place, rouge de colère. En sortant de l'église, il a expédié un exprès à l'archevêque avec une plainte, où il demande assurément, sinon la punition du curé, au moins son déplacement. En attendant, il a donné l'ordre de ne plus envoyer d'ouvriers au champ du pope. Je t'avouerai que je suis pour quelque chose dans cette brouille. Tu sais que j'étais cocher auprès du maître et qu'il m'a renvoyé à la charrue pour avoir versé lui et sa femme,

comme nous revenions de chez les voisins. Il faisait sombre à se crever les yeux, et le pont qui est près de la forêt était si étroit qu'il est tout simple qu'une roue soit restée en l'air et ait entraîné la voiture dans le ravin. Le seigneur a dit que j'étais ivre, il y avait bien de quoi ; on nous avait servi une seule cruche de bière qui était comme de l'eau. Il me fit donner cent coups de bâton, et prétendit être humain en ne me faisant pas garder ses porcs. Mais moi, qui ne voyais que par mon dos, j'ai juré de lui jouer un tour et j'ai tenu parole. Tu sais que le curé avait une fille, la joie de ses jours, la perle de la paroisse. L'image de la vierge, qui n'est pas mal belle dans notre église, pâlissait à côté d'elle, et si on allait à la messe pour le bon Dieu, on y allait aussi un peu pour elle. Il fallait la voir dans sa *katzeveïka* et la tête couverte de son mouchoir, conduire la charette de son père, un cocher n'aurait pas mené mieux. Tout le monde la saluait de bon

cœur, car si la rencontre d'un pope est de mauvais augure, celle de sa fille porte bonheur. Eh bien, le vautour a dévoré le pauvre oiseau.

— Dis-tu bien vrai ? interrompit Miron.

— Que je rentre sous terre, si je mens, répondit Georges. Notre maître était garçon alors, et quand il venait en congé de son régiment, il ne sortait pas de chez le curé auquel il en contait des siennes et faisait boire de son cru. Le père n'est pas mal ivrogne, à dire vrai, et notre maître lui allait bien, mais celui-ci au lieu de s'enivrer avec lui, le laissait s'endormir seul, pour s'occuper de sa fille. Je vais te dire comment j'ai su tout cela. Vois-tu ce hangar auprès de l'écurie, le hangar au foin ? Il a deux portes, l'une qui donne dans les champs et l'autre sur la route. La fille du pope entrait par la première et notre maître par la seconde, ils s'en allaient de même sans être vus ni connus. Or, un soir que je m'étais aviné, je quittai l'écurie et m'allai coucher sur le

foin dans le hangar. Heureusement que je m'étais blotti tout en haut et mes deux tourteraux sont restés à se becquetter en bas; j'ai tout vu et tout entendu. La pauvre fillette disait qu'elle était grosse et le monstre répondait : Cela se passera, j'ai quelque chose pour le faire passer; il paraît qu'il a fait passer la mère avec l'enfant.

— Est-ce bien possible? on la disait morte de la fièvre.

— Des contes! Est-ce qu'on meurt jamais de la fièvre, quand on est jeune et forte comme elle? mais qu'elle soit morte d'une chose ou d'une autre, lorsque je me suis vu à pied, j'ai été causer à l'oreille du pope. L'eau bout, et ce n'est pas moi qui la refroidirai.

Comme il achevait ces paroles, se dirigeant toujours vers la grand'route, il aperçut un chariot qui allait vers le village.

— Tiens, s'écria-t-il, je crois que c'est Jacques qui revient de la ville, c'est lui qui a dû

porter la lettre à l'archevêque, il va nous conter du nouveau. Pressons le pas.

Quelques minutes après, les deux paysans abordaient Jacques, qui, en reconnaissant ses amis, sauta à bas de son chariot et se mit à marcher avec eux.

— As-tu porté la maudite lettre? demanda Georges.

— Elle est en lieu sûr, répondit Jacques, et notre maître attendra longtemps la réponse. Je l'ai jetée au fond du ravin qui longe la grand'route et je l'ai recouverte de terre et de cailloux afin qu'elle fasse des petits.

— Comment, tu as eu ce front? demanda Georges avec un sourire d'approbation.

— Et j'en ai fait bien d'autres répliqua Jacques. Dès que j'ai eu reçu les ordres et la lettredu seigneur, j'ai envoyé mon banbin chez le pope, lui faisant dire que j'étais chargé d'une lettre qui ne me paraissait pas devoir embellir sa soutane. Le pope me fit alors remettre une

lettre de lui à l'archevêque, où il faisait notre maître plus noir que le goudron. Celle-là, je l'ai remise à son adresse; quant à l'autre, je l'ai enterrée, et le père priera pour son repos.

— Bien fait, s'écrièrent à la fois Miron et Georges, mais que vas-tu dire au maître ?

— Je lui rapporte un reçu de la chancellerie de l'archevêque; tiens, Georges, toi qui sais lire, lis.

Georges prit le papier des mains de Jacques et lut :

« Reçu de Jacques, fils Daniel, du *Sélo* Sérapino, une lettre pour monseigneur l'archevêque de Simbirsk.

Le secrétaire, Bélokhwastof.

— Il m'avait donné d'abord un autre papier, reprit Jacques, où il était question du maître, mais je n'en ai pas voulu.

— Tu es un rusé compère, dit Miron, je ne t'aurais pas cru tant d'esprit.

— Le besoin aiguise l'esprit, frère.

— Et les griffes, s'écria Georges. Ah ça, y a-t-il du nouveau à la ville ? Miron, que voilà, est venu me dire qu'il se passait là-bas quelque chose d'étrange.

— A la ville rien, mais à la campagne, cela chauffe, c'est à peine si j'ai pu arriver jusqu'ici, on m'arrêtait à chaque village et on m'en a conté de belles, mais un dire ne ressemble pas à l'autre. Il paraîtrait que les serfs des propriétaires vont devenir paysans de la Couronne, les paysans de l'État passeront aux apanages, et ceux-ci vont être libres.

— Et les libres vont être nobles, quoi? répliqua Miron. Ainsi, tu as tout embrouillé, il n'y a pas de sens dans ce que tu nous contes.

— C'est au moins comme ça que j'ai arrangé les choses dans mon cerveau depuis qu'on m'a laissé libre et que seul, j'ai pu récapituler à l'aise ce qui m'a été dit. Il est de fait qu'il y a des rassemblements, comme qui dirait des re-

censements dans les villages où j'ai passé, des cris et de la joie; et Patap, qui n'est pas un garçon bête, m'a dit qu'ils allaient ne plus être à la Couronne mais au tsar lui-même et à ses enfants. Là-dessus j'ai été parler au *sotzki* (1) de l'endroit, et je lui ai demandé, puisqu'ils allaient changer de maître, ce que nous deviendrions nous autres? Il m'a répondu : — « Et vous aussi vous allez être à l'empereur; » mais j'ai pensé qu'il nous flattait et qu'avant d'être à l'empereur, nous allions être à la Couronne.

— Je ne vous souhaite pas d'être à la Couronne, reprit Miron. Moi qui en suis, j'en sais quelque chose; mais je ne comprends pas pourquoi nous aurions à nous réjouir de passer à l'empereur : c'est rester sous le même bonnet.

— Toi, tu es gâté, reprit Jacques. Il y a bien

(1) Chef d'un cent de paysans.

plus d'honneur à être à l'empereur lui-même qui est le maître de nos maîtres, ou simplement à la Couronne, que d'appartenir à un seigneur comme le nôtre.

— Tu lui en veux parce qu'il t'a battu ; mais ne te voilà-t-il pas frais et dispos ? les coups du maître c'est comme l'eau sur l'oie.

—Oui, je t'en souhaite des gouttes de ce calibre. Quand j'y pense, le frisson me parcourt tout le corps et je suis sûr qu'il m'a enlevé de mon dos au moins dix ans de vie.

— Bon débarras, Jacques ; mais aussi c'était de ta faute : pourquoi ne lui as-tu pas rendu ses semences ?

— Et où les aurais-je prises, si le bon Dieu ne m'en a pas donné ?

— Mais au moins t'a-t-il prêté de quoi en faire venir, et les semailles étaient bonnes, quoi ?

— C'eût été pécher que de dire le contraire.

— Eh bien, nous autres, quand la grêle ou

la sécheresse nous prive de nos blés, il faut aller aux autorités pour demander des grains. On ne sait jamais si l'on en aura ou non ; et lors même qu'on en donne, ils sont tout au plus bons à être jetés aux poules. Il faut restituer tout de même, et d'une fameuse qualité. — Et le recrutement? quelle peste, quel enfer! Vous amenez le bon numéro : on vous le retire des mains et on y ajoute une barre, ou une croix qui vous fait enrôler; tandis que celui qui a tiré le mauvais numéro est déclaré nain, M. le recruteur étant un géant à qui l'autre aura graissé la patte. — S'agit-il de vous punir? on perd un temps infini en formalités inutiles, et les bâtons de l'État sont du même bois que les bâtons du maître. Et puis, vois-tu, un maître est un noble, et le *golova* est un égal ; lors même qu'il aurait deux fois plus de galons sur son dos, ce n'en est pas moins un barbu comme nous autres.

— Voilà que tu défends notre maître, re-

prit Georges : ce n'est pas bien à toi, Miron.

— Je ne défends pas votre maître ; s'il est aussi mauvais que vous le dites, il aura à répondre devant Dieu.

— Certainement que Dieu ne lui enverra pas le bonheur, reprit Jacques ; et si là-haut il y a toutes les bonnes choses qu'on dit, il faudra une bien grosse marmite pour bouillir lui et ses péchés.

— Qu'il ait ou non à répondre devant Dieu, reprit Georges, je voudrais qu'auparavant il eût à comparaître devant les hommes, et cela devant des gaillards comme nous.

Comme il achevait ces mots, une clochette qui depuis quelque temps se faisait entendre sur la grande route, devint plus distincte. Bientôt trois chevaux attelés à une *britschka* tournèrent vers le village et, passant devant les trois paysans, se dirigèrent vers la maison seigneuriale. C'étaient l'*ispravnik* et le *stanovï* qui venaient rendre visite à M. Gestokof.

Les trois paysans coururent après la britschka qui, après avoir déposé les voyageurs, se dirigeait au pas vers l'écurie. Ils aidèrent le cocher à dételer et à remiser les chevaux, puis ils l'entraînèrent au cabaret.

## II

Le tintement de la sonnette sur la grand'route avait mis en mouvement la maison seigneuriale de Sérapino. La fille de chambre de son côté, le valet du maître du sien s'étaient placés aux aguets pour distinguer les arrivants. Dès qu'on eut reconnu qu'une *britschka* se dirigeait vers le château, le domestique endossa sa livrée, le seigneur une redingote, et sa femme quitta le peignoir pour procéder à sa toilette. Les gens inutiles et mal mis, qui encombraient l'antichambre, furent renvoyés à l'office, le secrétaire

emporta ses livres de compte, et les livres saints dans lesquels épelaient les bambins auxquels on apprenait à lire sous les yeux du maître, disparurent avec eux. Les torchons et les balais agirent simultanément et soulevèrent une poussière qui remplit toute l'antichambre. Mais les préparatifs en restèrent là, dès qu'on eut reconnu que les visiteurs n'étaient autres que l'*ispravnik* et le *stanovoï* (1). Le balai fut jeté dans un coin, le valet reprit un air tranquille, le seigneur passa dans le salon, et la maîtresse de la maison se remit au roman qu'elle n'avait interrompu qu'à regret, se contentant de jeter un châle sur son peignoir de toile rayée.

Le stanovoï, après être descendu de voiture, s'arrêta respectueusement dans la salle, l'ispravnik affronta seul l'entrée du salon, et, y voyant M. Gestokof dit de sa voix de stentor :

— Stepan Stepanovitsch, êtes-vous en pleine santé ?

(1) Employés de la police locale.

— André Markélotsch, soyez le bienvenu, répondit M. Gestokof; et, lui tendant la main gauche avec un air de protection, il l'attira sur le sopha, et s'assit lui-même dans le fauteuil qui le coudoyait.

— Vous devenez bien rare, lui dit-il.

— Je suis dans les affaires jusqu'au cou. Ce sont elles qui me retiennent, et ce sont elles qui m'amènent aujourd'hui chez vous.

— Comment, vrai, vous auriez quelque chose à m'apprendre?

—Quelque chose de grave et qui nous concerne tous, les nobles comme les fonctionnaires. J'ai amené le stanovoï pour m'assister. Voulez-vous qu'il entre?

— Comment donc, je le vois toujours avec plaisir. Serguei Fëdorovitsch! cria-t-il, sans se déranger de son siége, mais de manière à être entendu de ce lui à qui il s'adressait, on vous prie d'entrer.

Le stanovoï parut, et, faisant autant de sa-

lutations que de pas, il se pressait contre le mur comme un homme gêné dans ses mouvements par la présence d'un supérieur. La politesse qu'observait M. Gestokof en lui parlant de joindre le nom de son père à son nom de baptême, ce qui en Russie constitue une attention délicate envers celui à qui l'on s'adresse, lui inspirait un respect dont il ne se départait jamais ; et l'habitude qu'il avait de le bien régaler, chaque fois qu'il venait chez lui, lui imposait des égards qu'il n'avait garde d'observer envers des propriétaires plus fiers ou moins généreux.

— Plus près, s'il vous plaît, lui dit Gestokof, prenez place avec nous.

Serguei Fëdorovitsch s'inclina de nouveau et fit quelques pas en avant.

— Tout va-t-il selon vos souhaits ? demanda-t-il avec un air bureaucratique à Gestokof ; et, se courbant en signe de révérence, il occupa modestement le bord d'une chaise, entrelaçant ses doigts sur ses genoux.

— Pour en revenir donc à ce que j'avais à vous dire, reprit l'ispravnik...

En ce moment, madame Gestokof entra dans le salon, et les deux visiteurs se dressèrent debout à son aspect. Un rire de joie, durement saccadé, et qui ressemblait au hennissement d'un cheval, s'échappa de la poitrine de l'ispravnik. Il pencha aussitôt la tête, et, courbant son bras, fit gémir le plancher sous le bruit de ses talons; puis, avançant dans cette attitude prétentieuse vers la dame, il fit un gracieux glissé par lequel il préluda au baise-main. La maîtresse de la maison, suivant la mode du pays, l'embrassa sur la joue, qu'il lui tendait complaisamment. Ayant à reculons regagné sa place, il fit rentrer son menton dans le large collier plissé qui lui servait de cravate, imprima à ses yeux un mouvement ascendant, fit prendre à son visage l'expression du recueillement, et s'écria enfin :

— Je ne sais si je dois continuer en pré-

sence de Maria Karpovna. Le sujet qui nous amène n'est pas très-rassurant, et je craindrais que madame ne s'inquiétât.

— Je m'inquiéterais bien plus, répondit madame Gestokof, si vous deviez me cacher ce que vous annoncez avec tant de mystère.

— En ce cas, je me décide, répondit l'ispravnik. Le Seigneur-empereur vient d'ordonner que 200,000 paysans de l'État passent dans ses propriétés privées. Nous craignons fort que cette disposition ne serve de prétexte à des troubles. Les esprits sont irrités, des malveillants répandent des bruits faux, et, commentant la nouvelle à leur manière, poussent les paysans à la rébellion. Des incendies ont éclaté dans différents endroits, sans qu'on sache si ce sont des Polonais ou des hérétiques qui en sont les auteurs. Des propriétaires, dans des gouvernements voisins, ont payé de leur vie le désir de maintenir l'ordre. Bien certainement l'oukase impérial ne passera pas sans compli-

cations. Nous avons naturellement pensé à vous, Stepan Stepanovitsch, non pas que vos serfs soient mutins ou que votre régime soit rigoureux, mais on ne saurait être assez prudent dans les circonstances actuelles, et nous avons cru de notre devoir de vous avertir de ce qui se prépare, afin que vous soyez sur vos gardes.

— Cessez donc, André Markélotsch, qu'ai-je à craindre, répondit Gestokof, mes serfs sont faits au frein, et je n'ai recours à des moyens de rigueur que lorsque les circonstances l'exigent impérieusement. Je voudrais bien voir qu'un seul d'eux bougeât, je saurais bien le faire rentrer dans l'ordre. Le premier qui remuera payera pour les autres. N'est-ce pas là la seule bonne *politique,* Serguei Fëdorovitsch? demanda Gestokof en s'adressant au stanovoï.

Celui-ci avalait son troisième verre du vin de Madère qu'on venait de servir en attendant,

et le trouvait si bon que le raisonnement de Gestokof lui parut excellent.

— C'est la vraie vérité, répondit-il, il n'y a de bons maîtres que les maîtres sévères.

— Pourtant, j'oserai vous faire observer, Stepan Stepanovitsch, reprit l'ispravnik, qu'il devient de jour en jour plus difficile de punir les serfs de sa propre autorité, le gouvernement cherche de plus en plus à limiter sur ce point le pouvoir des nobles.

— Qui vous le fait supposer? demanda Gestokof.

— De nouveaux règlements l'interdisent formellement.

— Où les avez-vous vus?

— Dans un des suppléments au *Swod*.

— Vous autres, messieurs les fonctionnaires publics, répondit Gestokof avec aigreur, vous faites des lois à votre guise. Rassurez-vous, rien de pareil n'a été prescrit et ne saurait

l'être. C'est inadmissible. C'est nous qui nourrissons nos gens, c'est à nous à les punir quand ils manquent à leurs devoirs. Le droit de les juger n'appartient qu'à nous.

Ayant dit ces mots, Gestokof fit retentir un sifflet allongé auquel accourut un valet.

— Qu'on fasse venir le bailli, s'écria-t-il.

— Que voulez-vous faire? demanda l'ispravnik; de grâce, ne vous laissez pas aller à quelque emportement.

Cette recommandation irrita Gestokof au lieu de l'appaiser. C'était un de ces naturels rétifs et opiniâtres qu'un conseil révolte et qui croient faire preuve de caractère en agissant en toute chose à leur tête. Voyant ses droits et son autorité contestés, il voulut donner une preuve de son pouvoir.

Le bailli entra, et, après avoir salué un à un chacun des assistants, il posa magistralement la main sur sa poitrine, et, en preuve de soumission, se tint accolé à la porte.

— Tout est-il dans l'ordre? demanda Gestokof.

— On est rentré des champs, répondit le bailli.

— André a été travailler à la terre du curé sans mon autorisation?

— Oui, seigneur.

— J'avais retiré tout secours à ce vieux bavard, c'est une désobéissance flagrante. Qu'on l'amène sur-le-champ et qu'on le fustige.

Le bailli allait se retirer, mais l'ispravnik le retint par un geste.

— Pensez donc à ce que vous allez faire, dit-il à Gestokof. Le moment serait mal choisi!

— Je tiens à vous prouver, que nous avons le droit de battre quiconque nous désobéit.

— Je vous l'accorde... Vous m'avez mal compris, je n'ai voulu que vous recommander la douceur pour le présent. De grâce, retirez votre ordre.

— Des bâtons! cria Gestokof d'une voix de ton-

nerre, et le bailli courut plutôt qu'il ne marcha.

L'ispravnik implora d'un regard l'intercession de madame Gestokof : celle-ci resta muette et impassible. Il reporta alors ses regards sur le stanovoï, lui faisant signe d'intervenir ; mais madame Gestokof en s'adressant à ce dernier, lui dit :

— Vous ne prenez rien ?

Le rustique fonctionnaire noya son embarras dans un verre plein de madère.

M. Gestokof passa dans la salle, dont les fenêtres donnaient sur la cour, et se fit apporter une pipe qu'il fuma à grandes bouffées. Il exhalait son impatience en poussant devant lui la fumée et lui faisant décrire des anneaux et des spirales qui s'entrelaçaient en se rencontrant, et se dissipaient en se confondant. Il suivait des yeux ce qui se passait dans la cour. Il vit ses valets courir à toutes jambes, et le bailli revenir bientôt avec deux hommes, portant

deux faisceaux de bâtons encore garnis d'écorce.

On ne trouva pas André à la maison, et sa femme ne put donner sur lui aucun renseignement. Il était au cabaret avec Georges et Miron; apprenant le motif pour lequel on le cherchait, il prit la fuite et alla, par un long détour, à travers les champs, se réfugier chez le pope.

— Sois sans inquiétude, mon fils, lui dit le vénérable prêtre. Si tu n'as commis d'autre crime que de travailler au champ d'un serviteur de Dieu, il ne t'en arrivera aucun mal; et dussé-je, pour te dérober à notre persécuteur, te cacher sous l'autel de l'église, je le ferai.

Gestokof pestait et jurait de ce qu'on n'amenait pas le coupable, car il se faisait déjà tard, lorsqu'on vint lui apprendre qu'André s'était réfugié chez le pope, et que celui-ci refusait de le livrer.

— Qu'on l'en arrache de force! s'écria-t-il.

Je voudrais bien voir comment ce vieil ivrogne m'empêcherait de rendre la justice sur mes terres.

L'ispravnik, voyant que les affaires tournaient au sérieux, prit le stanovoï par le bras, et, le poussant devant lui, le conduisit dans la salle où leur hôte se livrait à une rage désespérée.

— Ce n'est pas tout, dit-il à son compagnon, en se dirigeant vers la porte, que de trouver bons les mets et les vins de Stépan Stépanotsch, il faut l'empêcher de perdre la tête. Nous sommes venus ici pour le servir et non pour lui attirer une mauvaise affaire.

— Arrêtez, dit-il à Gestokof, lorsqu'ils furent en sa présence. L'affaire se complique. Dans les termes où vous vous trouvez avec le curé, la violence mettrait les torts de votre côté. En tout autre temps, je n'aurais pas contrarié vos volontés, mais aujourd'hui la sévérité serait de la témérité. Ajournez votre co-

lère. Croyez que l'amitié seule me fait parler de la sorte.

— Je crois que l'avis de M. l'ispravnik est sage, ajouta le stanovoï. Il y a une fermentation dans les esprits qu'il ne faut pas braver.

— Vous êtes tous des poltrons, répondit Gestokof, vous m'abandonnez au lieu de me soutenir. Vous voyez partout des révoltes. S'il en était ainsi, il faudrait les étouffer dans leur germe. Vous connaissez mal cette populace ; quand on lui cède un doigt, elle s'empare du bras. Vous le voyez, mon autorité est méconnue, ce barbu de pope me brave et me raille. Au lieu de me faire la leçon, assistez-moi, suivez-moi chez le curé.

Le stanovoï allait se rendre à cette invitation, mais l'ispravnik lui fit signe de rester et accompagna seul le maître du logis, espérant le calmer par sa présence.

Lorsque Gestokof s'approcha de la chau-

mière du pope, son bailli et son domestique se mirent, en le voyant, à frapper plus fort à la porte; leur maître leur fit signe de lui céder la place, et, suivi de l'ispravnik, il monta les cinq marches qui conduisaient à la chaumière et frappa en s'annonçant. Aussitôt la porte s'ouvrit, le curé parut sur le seuil et introduisit ses hôtes, puis il referma le verrou sur eux et les pria de s'asseoir; mais Gestokof debout et rouge de colère, s'écria :

— *Batka* (père), tu retiens un de mes hommes, tu vas me dire où il est caché, ou bien tu auras à en répondre devant les tribunaux.

— Je ne crains pas les tribunaux, et je désire que vous n'ayez pas plus que moi sujet de les craindre. Cet homme qu'a-t-il fait?

— Il m'a désobéi.

— En quoi?

— Qu'importe! Ai-je des comptes à te rendre, et es-tu mon juge?

— L'affaire me concerne; c'est pour moi

qu'André s'est dévoué, et il y aurait faiblesse de ma part à le laisser punir sans le défendre. Il a travaillé à mon champ : est-ce un crime ?

— Je le lui avais défendu.

— Et pourquoi ? Ai-je failli à mon devoir ? ai-je refusé à quelqu'un le baptême ou la messe de morts ? quel jour n'ai-je pas officié ? Mon église, ma maison ont-elles été fermées aux fidèles ? N'ai-je pas eu des conseils et des prières pour tous ceux qui sont venus m'en demander ?

— Vous feriez aussi bien de garder vos conseils pour vous.

— Je comprends ; mon sermon vous a déplu parce qu'il a frappé juste. Vous avez porté plainte, attendez-en l'issue, mais ne vous faites pas juge vous-même. Parce que j'ai prêché, ainsi que mon devoir et ma conscience me le commandaient, vous voulez laisser mon champ en friche et me faire mourir de

faim ; mais vos paysans, paroissiens comme vous, et qui croient en Dieu autrement que vous, ont pensé que c'était mal payer mes services que d'abandonner sans culture le terrain qui me fait vivre. Entre eux et vous, qui donc est le plus coupable?

— Je ne suis pas ici pour entendre un nouveau sermon, je n'ai que faire de vos discours. Rendez-moi André, répondit Gestokof cessant ainsi de tutoyer le curé, et comme forcé malgré lui à le respecter.

Après ces mots, il se dirigea vers l'autre pièce, dans laquelle il supposait qu'André était caché ; mais le pope, l'arrêtant d'un bras fort, lui dit :

— Vous avez violé ma demeure, vous allez m'entendre jusqu'au bout.

Gestokof essaya d'échapper à l'étreinte, mais la main du prêtre enserrait son bras comme dans un anneau de fer, et il y avait dans les yeux de celui-ci une telle expression

de force et de dignité que Gestokof se troubla et recula. Profitant de ce moment, le prêtre le conduisit au banc qui longeait le mur et le contraignit à s'asseoir. Il était grand et sec. Sa barbe, peu fournie, ne le déparait pas, et ses longs cheveux blancs, épars sur ses épaules, commandaient la vénération. Ses yeux brillaient d'une colère d'autant plus imposante qu'elle avait été plus longtemps contenue. Ses bras longs et décharnés étaient menaçants, et Gestokof obéissait malgré lui à l'autorité qu'il avait jusqu'ici méconnue. La présence de l'ispravnik animait le prêtre autant qu'elle commençait à intimider Gestokof. Celui-ci s'assit.

— Il y a quelque temps, Stépan Stépanotsch, lui dit le curé, que je n'ai eu le plaisir de causer avec vous. Jadis vous m'honoriez de vos visites et de vos entretiens ; aujourd'hui vous me fuyez. Pourquoi ? J'ai pourtant continué de vivre selon la loi de notre Seigneur, je me suis même défait d'un vice qui m'a coûté

cher, vous le savez : je ne bois plus, ce qui fait que j'ai l'œil à tout. Je n'ai aucun tort envers vous, en auriez-vous vis-à-vis de moi? J'ai entendu dire qu'on pardonnait plus facilement les torts d'autrui qu'on n'oubliait les siens propres, et la haine que vous me portez me fait croire que vous avez de grands reproches à vous faire. Je souhaite que cela soit vrai, car cela prouverait que vous avez des remords, et des remords au repentir la voie est facile pour un cœur qui n'est pas entièrement perverti. Cependant depuis que je ne vous vois presque plus, comment avez-vous vécu? Vous vous êtes marié, c'était bien ; mais vous êtes-vous rangé? Non, votre sévérité, que je parvenais jadis à modérer par mes conseils, a dégénéré en cruauté, et remplit de plaintes non-seulement la paroisse, mais le canton tout entier.

— Laissez-moi le soin de mes affaires, s'écria Gestokof revenant de sa surprise, et veil-

lez aux vôtres. Votre intervention ne fait que révolter mes paysans. Prenez garde : vous dépassez votre pouvoir, et vos chefs...

— Puissiez-vous comparaître un jour devant Dieu, avec le front serein que je porterai devant mes chefs quand il leur plaira de m'appeler.

— Votre autorité n'a rien à démêler avec la mienne, et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne plus retenir davantage le paysan que ma justice réclame.

— Vous le livrer pour le martyriser? jamais!

— Et comment pouvez-vous m'empêcher d'user de mes droits? le pouvoir me donnera raison contre vous. Encore une fois, livrez-le-moi. En disant ces mots, il chercha des yeux l'approbation et l'appui de l'ispravnik, mais celui-ci resta muet et impassible.

Gestokof se leva de nouveau et marcha vers la pièce voisine ; le curé, qui, tout en parlant,

avait vu André fuir à travers les champs, le laissa faire. Gestokof poussa la porte d'un air de triomphe, la fenêtre ouverte lui dit qu'André s'était échappé ; il regarda dans les champs et ne vit personne : ses serviteurs, sûrs de tenir leur proie, s'étaient blottis sur le seuil de la porte et n'avaient rien vu. En reportant ses yeux sur la pièce où il se trouvait, Gestokof vit suspendus au mur le *saraphan et la dous-chégreïka* (1) de la fille du pope. A cette vue, il recula de quelques pas et sa main se porta à son front, puis à ses yeux, non pour les essuyer, car ils étaient secs, ou pour mieux voir, car il ne voyait que trop bien, mais pour recueillir ses idées que cette vue venait de bouleverser. S'arrachant aussitôt au trouble qui le gagnait, il revint sur ses pas.

Le curé, qui se doutait de ce qui se passait dans l'âme de Gestokof, fixa sur lui

(1) Espèce de robe sans manches, et pelisse courte dont le nom veut dire *chaude à l'âme*.

des yeux où se peignait la souffrance et la haine :

— Vous avez, lui dit-il, retrouvé votre homme, me ferez-vous retrouver ma fille?

— Votre fille? s'écria Gestokof, abasourdi par cette question, votre fille, vous savez bien qu'elle est morte!

— Hélas! je ne le sais que trop, répondit le vieillard, mais savez-vous qui me l'a perdue?

Et comme il ne recevait pas de réponse, Gestokof le regardant d'un air effaré, et l'ispravnik ouvrant de grands yeux de surprise, le curé continua :

— C'est vous, qui me l'avez ravie!

Cette exclamation foudroya le châtelain, qui reprit cependant :

— Vieillard, votre cerveau s'en va; n'est-ce pas moi, au contraire, qui ai aimé votre fille?

— Oui, tu ne l'as que trop aimé, tant qu'elle servait ta volupté, répondit le curé, tutoyant à son tour; mais lorsqu'elle devint pour toi un

fardeau et un reproche, comment t'en es-tu débarrassé?

Cette question si directe fit perdre à Gestokof toute sa contenance. Ses yeux s'ouvraient et se détournaient successivement sous l'influence du regard qu'attachait sur lui le vieillard, dont les cheveux mêmes semblaient se mouvoir et parler. Il y avait, en effet, quelque chose de terrible dans ce père redemandant sa fille à celui même qui l'avait séduite.

— Moi, moi, balbutia Gestokof, de quoi m'accusez-vous donc?

— De quoi? et tu oses me le demander? Tu as donc cru que ton crime resterait inconnu? Malheureux! Mais tu ne sais donc pas, qu'il y a des crimes que les murs et l'air révèlent! Parce que tu étais noble et moi pope, tu as cru pouvoir porter impunément la main sur ma fille.

Et la main du prêtre se portait sur Gestokof; mais celui-ci échappa comme un serpent,

et, poussant devant lui la porte, sortit de la chaumière.

— Va, tu n'échapperas pas à la colère divine! lui cria le curé.

Gestokof, la tête basse et l'air hagard, passa devant son intendant et son valet, sans s'apercevoir de leur présence. L'ispravnik le suivit à distance; stupéfait de tout ce qu'il venait d'entendre, il pensa que sa présence ne pouvait que gêner Gestokof et se décida à partir, sans prendre congé de lui. Il arracha le stanovoï au sommeil auquel ce digne fonctionnaire s'était laissé aller sur un siége dans la salle, remonta dans sa britschka et repartit pour Simbirsk.

## III

Le village de Sérapino était en émoi. La nouvelle qu'André se dérobait à la peine qui le menaçait, qu'on le cherchait en vain, avait mis sur pied tous les paysans. C'était la première fois que Gestokof rencontrait de la résistance, et dans les révoltes, il n'y a que le premier pas qui coûte. Tous désiraient ardemment voir sa victime lui échapper. L'attrait de la nouveauté s'unissait au sentiment de l'injustice et à l'éveil de l'indépendance. Les mêmes vœux animaient tous les yeux et en-

thousiasmaient toutes les âmes. Les femmes mêmes participaient au mouvement. Elles venaient de quitter leurs foyers et s'étaient placées au seuil de leurs portes.

Lorsqu'on vit André accourir à travers les champs, on alla à sa rencontre, on l'entoura avec une joyeuse curiosité. En deux mots, il eut raconté ce qui venait de se passer à la maison du pope, et comment pour tirer celui-ci d'embarras, il avait sauté par la fenêtre.

Bientôt, on vit le propriétaire rentrer dans le château, la tête penchée et l'air pensif; on en conçut de la joie, et les domestiques qui le suivaient furent salués par des rires ironiques.

Il se faisait tard. Les portes de la cour seigneuriale fermèrent, et un paysan fut placé en sentinelle dans l'intérieur, avec un immense chaudron qui lui servait à donner l'alarme.

Avant de se séparer, Georges crut devoir adresser aux paysans quelques mots propres à

les éclairer sur la position présente. Comme c'était lui qui avait le plus longtemps conversé avec le cocher de l'ispravnik, on s'apprêta à l'écouter avec recueillement.

— Femmes, dit-il, rentrez chez vous, vous n'avez rien à voir ici.

Mais elles poussèrent toutes à la fois un cri qui demandait à rester.

— Non, non, allez, leur dirent les maris, vous êtes toutes pour le maître.

Et les prenant par les bras, ils les éloignèrent de la place.

Quand elles furent parties, Georges reprit :

— *Garçons,* il s'agit de faire voir que vous avez de l'esprit.

Une sourde rumeur d'affirmation répondit à cette apostrophe flatteuse. Les têtes s'agitèrent confusément; se serrant les uns près des autres, les jeunes gens placèrent leurs bonnets de travers, ce qui annonçait de la résolution,

et les plus âgés se passèrent les doigts dans la barbe, avec un air de recueillement et d'attente.

Georges continua :

— Sa Majesté l'empereur veut de vous pour ses paysans. Cela vous agrée-t-il?

— Dam ! cela ne peut pas être pis que cela n'est, répliqua le plus vieux de la foule.

— Mais votre maître, reprit Georges, ne voudra pas se séparer de vous.

— Il aime nos femmes, répondit une voix; mais nous ne l'aimons pas, nous autres, et il faudra bien qu'il fasse la volonté du tzar.

— Et vous devez prêter main-forte au tzar, fit Georges.

— C'est bien de l'honneur pour nous, — cela va sans dire, — pourquoi pas? — Nous ne nous laisserons pas prier longtemps, cria-t-on confusément.

— En ce cas, continua le harangueur, si l'on vient réclamer André, que ferez-vous?

— Nous ferons résistance, — nous ne le lâcherons pas.

— C'est bien parlé, s'écria Georges. Et si le *barine* (1) fait comme ses pareils, s'il met le feu à ses bâtisses, pour faire perdre le goût au tzar d'acquérir son bien, que ferez-vous?

— On ne peut pas savoir, fit l'un.

— Oui, en ce cas, que ferons-nous? demanda un autre.

— Il faudra l'éteindre, s'écria un troisième.

— Voyons, frère Georges, reprit un vieillard, toi qui es un malin, qu'avons-nous à faire?

— Écoutez, mes enfants, dit Georges en entraînant la foule vers le village; il n'y a pas de danger que Stépan Stépanotsch mette le feu à sa maison. Il ne voudra pas se ruiner de ses propres mains. Si donc il n'allume que quelque hangar, le mal ne sera pas grand, et

(1) Le maître.

qu'on laisse ou qu'on ne laisse pas brûler, la chose revient au même. Que chacun donc fasse ce qu'il lui plaira, pour ma part je ne me mêle de rien. Mon sort est jeté, j'aime mieux être soldat que paysan, tant je tiens à être à Sa Majesté. Si chacun de vous en pense autant, vous ne serez pas longtemps sous la patte de Stépan Stépanotsch.

— Nous sommes tous de ton avis.

— C'est-à-dire que nous éteignons.

— Que nous n'éteignons pas, reprirent d'autres.

— Vous n'éteindrez pas, répliqua Georges en s'avisant, et, pour ne pas attirer de soupçons sur vous, rentrez.

Comme chacun s'acheminait vers sa demeure, Georges prit André à l'écart et lui parla à voix basse. On voyait qu'ils machinaient quelque chose. Ils rôdèrent longtemps et s'arrêtèrent devant la grange qui est la plus éloignée du village.

## IV

Gestokof était du petit nombre de ceux qui méritent leur nom. Le sien veut dire cruel. Il l'était par habitude autant que par goût, par principe autant que par caractère. Il était cruel, parce qu'il voyait de la dignité à être sévère, et qu'entre la sévérité et la cruauté, il n'y a qu'un pas qu'on franchit facilement quand tout vous y pousse et quand le poids que vous sentez peser sur vous même vous oblige à le rejeter sur d'autres, pour obéir à cette loi d'oppression qui est l'unique ressort de

la machine russe. Il ne s'inquiétait pas des plaintes qu'il excitait contre lui, et pensait qu'entre le mécontentement et la résistance, il y avait pour des serfs un espace infranchissable. Il ne croyait pas outrepasser ses droits en honorant de ses faveurs les paysannes les moins laides, et supposait n'avoir fait qu'un acte de gentilhomme en séduisant la fille du pope. L'imprécation de celui-ci l'avait surpris au point de ne pas laisser en lui place à la colère, et quant aux regrets, il n'en avait qu'un imperceptible reflet.

—Ne valait-il pas mieux, se disait-il, qu'elle fût la maîtresse d'un noble que la femme de quelque sale ecclésiastique? Elle ne prétendait pas m'épouser en cédant à mes vœux, elle n'obéissait qu'à l'amour qu'elle n'aurait pas connu avec un autre. Quel mal y a-t-il à détruire un être qui n'est pas vivant, et qui n'aurait pu, en venant au monde, que causer le malheur de sa mère et des embarras sans fin à

son père? Entre le déshonneur et ce que, sans raison, on nomme un crime, y avait-il à balancer? La mère est morte; mais n'est-ce pas par un effet indépendant de ma volonté? et qui peut répondre que le même sort ne l'eût pas atteinte avec un autre?

Il cherchait à se consoler ainsi en rentrant chez lui, mais la voix du curé résonnait encore à ses oreilles, et son imagination, irritée par ses débauches et les émotions de la journée, lui retraçait la stature osseuse du curé comme un squelette hideux qui criait vengeance. Il précipita ses pas, comme pour échapper aux ombres de la nuit qui s'étendaient sur la plaine. Rentré chez lui, il reprit courage, se reprocha d'avoir manqué d'énergie, et se promit de prendre sa revanche au plus tôt. Il comprit qu'il fallait éloigner le pope à tout prix, que sa présence ne serait jamais qu'une

source de troubles et de désordres, un reproche incessant de son crime dont la connaissance donnait au prêtre une supériorité irrésistible sur lui. Pour obtenir ce résultat sans délai, il résolut de se rendre lui-même auprès de l'archevêque, et ordonna aussitôt de faire les apprêts de son voyage pour le lendemain matin.

Dès la pointe du jour, sa voiture attelée l'attendait à la porte. Il y monta avec sa femme suivi de son valet, et se dirigea vers la grande route. Au moment où il en approchait, le domestique qui était placé sur le siége se retourna, et s'écria avec anxiété :

— Mon maître, le feu est à la grange!

Gestokof fit arrêter et marcha seul à pied vers le lieu de l'incendie. Une foule de paysans entouraient le bâtiment, et contemplaient dans la plus parfaite inactivité les progrès du feu. Gestokof leur cria de mettre la main pour éteindre.

Il se fit bien un mouvement dans le groupe, mais personne ne s'avança : les uns souriaient malicieusement, et les autres se frottaient la tête avec une expression qui, cette fois, n'avait pas sa bêtise accoutumée. Un juron du maître, suivi d'une injonction impérative, les fit cependant sortir de leur inactivité; ils procédèrent à l'œuvre, mais avec une nonchalance indifférente. Ils regardèrent ce que faisait Georges qui, cédant d'abord à l'influence magique des paroles du seigneur, avait fait quelques pas vers le feu, mais se voyant le point de mire des autres, il prit une autre direction.

André seul était resté immobile à sa place ; sa pâleur indiquait qu'il s'attendait à un événement quelconque, et ses yeux erraient incertains, lorsque le cri du maître : — Et toi, que fais-tu là? lui fit retourner légèrement la tête; mais ses yeux ne firent qu'effleurer Gestokof, et se reportèrent aussitôt vers le sol.

Encouragé par son premier succès, et voulant le clore dignement, Gestokof fit quelques pas vers André, et lui dit :

— C'est à toi que je parle.

André regarda de nouveau son maître, le bonnet sur la tête ; son air exprimait un sourire demi-fauve et demi-ironique qui ne se rencontre que dans le serf peu habitué à la désobéissance.

— Vas-tu éteindre le feu ? lui cria Gestokof en lui assénant un violent coup de poing qui devait être décisif. Il le fut en effet, mais dans le sens opposé à celui qu'en attendait Gestokof.

D'une main, André fit voler son bonnet en l'air, — présage et expression du débordement de sa rage trop longtemps comprimée, un juron partit à son tour de ses lèvres, mais il venait du cœur, il était rauque et féroce. De son autre main, il prit son maître au milieu du corps, et le souleva en l'air.

— Dans le feu, cria Georges qui suivait de l'œil toute cette scène.

— Dans le feu, répétèrent tous les assistants reculant de quelques pas; ils laissèrent ainsi libre le foyer de l'incendie qui, secondé par le vent, avait embrasé tout le hangar dont le chaume et le bois projetaient des étincelles et des débris.

André ne fit qu'étendre le bras : Gestokof était allé tomber comme un sac au milieu des flammes. Il fit un effort pour se relever, mais les paysans le saisirent par les pieds et le repoussèrent dans la fournaise.

— C'est ton chemin, s'écrièrent-ils tous d'une voix qui ébranla l'air et, le poussant sur les flammes, parut les raviver, car aussitôt elles redoublèrent de violence et engloutirent leur nouvelle proie.

— Grâce au ciel, nous en voilà débarrassés! cria-t-on de toutes parts.

— Ce n'est pas tout, dit Georges, il faut que la femelle aille rejoindre son mâle. Ils grilleront mieux en compagnie.

Aussitôt toute cette foule se dirigea d'un pas lourd et précipité vers la calèche qui stationnait toujours à la même place.

Cependant le valet de Gestokof était descendu de son siége et, appréhendant plutôt que voyant ce qui se passait, il invita sa maîtresse à quitter la voiture. Celle-ci, pâle et tremblante, attendait le retour de son mari dont l'absence se prolongeait. Le domestique avait dételé un des chevaux, soit pour aller demander main-forte au château, soit pour se sauver, en cas de besoin. Lorsqu'il vit la foule, sans le seigneur, accourir vers la calèche, hurlant et menaçant, il comprit qu'il n'y avait plus de temps à perdre; prenant sa maîtresse dans ses bras, il la plaça sur le cheval, monta derrière elle et partit au galop. Les paysans,

voyant échapper leur proie, crièrent plus fort; mais Georges leur dit :

— A cheval, et en route !

On lui obéit avec élan, et le valet n'était pas encore hors de vue, avec son fardeau, qu'une dizaine de paysans, armés les uns de fourches, les autres de haches, couraient à bride abattue à la poursuite de madame Gestokof et de son valet. Mais le cheval du maître gagnait de plus en plus de l'avance sur les chevaux maigres et petits des paysans. L'empressement de ceux-ci se ralentit à mesure que leur nombre diminua, et, à quelques verstes de là, il n'y avait plus que Georges, Jacques et André qui continuassent leur poursuite.

Ils restèrent en vue de leur proie pendant une vingtaine de verstes, mais elle disparut bientôt et ils se virent forcés de revenir sur leurs pas. En attendant, le valet, se supposant toujours poursuivi, continua sa route de la même allure jusqu'à la ville. Le cheval s'abat-

tit à leur arrivée, et le domestique, se tenant à peine sur ses jambes, porta dans ses bras sa maîtresse qui était restée évanouie tout le long de la route. Brisée et contusionnée, elle fut déposée pour morte dans un hôtel, et y fit, en effet, une maladie grave qui dura plusieurs mois.

## V

La victoire une fois remportée, on se pressa d'en jouir, sans songer à l'utiliser. L'excitation qui suivit naturellement ce coup de main, agitait les passions et faisait taire le raisonnement.

Soit que les paysans n'eussent pas le sentiment du crime qu'ils venaient de commettre, soit que les cruautés de Gestokof leur fissent regarder ce meurtre comme un acte de justice, aucun d'eux ne s'inquiéta de l'avenir.

Ils se répandirent en foule dans le domaine

de leurs maîtres; sous l'empire de la première exaspération, ils commirent quelques dégâts dans le jardin et quelques excès dans le château, dont ils prirent possession, sans que les valets songeassent à le leur disputer.

Ils s'installèrent dans les appartements, et il était plaisant de les voir examiner avec une stupide curiosité tous les objets, les toucher et les remettre à leur place, sans songer à les emporter, soit qu'ils n'en connussent pas l'usage, soit qu'ils respectassent la propriété d'autrui. Ils s'étendirent sur les meubles, soulevèrent les housses, palpèrent les étoffes, et étaient ravis autant qu'étonnés de traiter ainsi toutes ces choses dont ils n'osaient jadis s'approcher, et qui ajoutaient au prestige que leur maître exerçait sur eux.

Mais toutes ces singeries de maîtres, par lesquelles se révèle d'abord le sentiment d'une indépendance à peine conquise, ne défrayèrent pas longtemps l'enjouement des conquérants.

Ils passèrent à des réjouissances plus conformes à leurs goûts. Ils descendirent dans la cave et se mirent à déguster les vins; mais, à part quelques bouteilles d'eau-de-vie, ils ne trouvèrent rien qui flattât leur palais, et dédaignèrent les vins de France qui constituaient la majeure partie des approvisionnements de Gestokof.

Ce fut alors seulement que l'idée de compléter leurs vengeances leur vint à l'esprit; les valets s'étant tous dispersés, n'excitaient pas les animosités par leur présence. L'intendant fut le premier désigné aux représailles.

Georges s'installa sur un tonneau pour procéder au jugement des complices du maître; deux autres paysans vinrent l'assister dans cette fonction. On amena devant eux le postillon qui se promenait insouciant, et ne songeait pas à fuir. Il se présenta d'un air mutin et railleur.

— As-tu eu connaissance des déréglements de ton maître? lui demanda Georges.

— La conduite de mon maître ne me regardait pas plus qu'elle ne vous regarde.

Une tape fut la punition de cette réponse.

— Tu as fais le métier de mouchard, s'écria un des juges.

— J'ai fait tout ce qui m'a été ordonné.

— Nous allons t'apprendre à trahir les tiens.

Les juges se concertaient sur la peine qu'on infligerait au postillon, lorsque entra le pope.

Le bailli, craignant pour ses jours, était allé réclamer sa protection, et le vénérable prêtre, après lui avoir dit qu'il le défendrait des paysans comme il avait défendu ceux-ci de leur maître, l'enferma chez lui et se rendit au château.

Il représenta aux révoltés que ce qu'ils venaient de faire était un crime impie; que si Dieu ne les en avait pas préservés, il fallait au moins respecter la propriété du maître. Il les invita à

mettre un terme à leurs excès et à se retirer paisiblement chez eux.

Sa parole eut de l'effet sur les révoltés.

— Ecoutons le père, dirent les plus sages, il nous veut du bien et en sait plus long que nous, son conseil doit être prudent.

On vida le château, le pope le fit fermer et emporta les clefs chez lui.

---

Le lendemain, des chariots de poste amenèrent une compagnie de soldats qui cerna le village. Tous les paysans furent convoqués dans la cour du *staroста*, et là un tribunal militaire fut installé. L'interrogatoire ne dura que quelques minutes. Des coups de bâton forcèrent Georges à se départir de son système de justification, qui consistait à accuser Gestokof d'avoir fait mettre le feu à sa grange. Il s'avoua l'auteur de l'incendie, de complicité avec André.

Georges, André, Jacques et deux autres paysans furent condamnés à être fusillés. On leur banda les yeux, et cinq minutes après, les cinq cadavres gisaient dans un coin de la cour. Presque tous les autres furent fustigés et une grande partie expédiée en Sibérie.

Le pope fut appelé devant le consistoire, qui le disculpa et le plaça dans une autre paroisse.

Madame Gestokof ne se remit de sa maladie qu'au bout de quelques mois et se garda de revenir habiter Sérapino.

# LE SAÏSCHNIK.

# LE SAÏSCHNIK [1].

Bronine, à son retour de l'étranger, aimait à flaner à Saint-Pétersbourg. C'est une habitude qu'il avait apportée de Paris, cette capitale des flaneurs. Il laissait les quais de la Néva et la *Perspective* aux hautes classes sur lesquelles il n'y a guère d'observations neuves à faire, et s'enfonçait dans des rues moins brillantes mais plus animées, telles que celle des *Pois* ou de l'*Assomption*.

Un soir d'été, que la chaleur venait de tomber

(1) Marchand de pains en plein vent.

et qu'il promettait de faire clair et beau pendant une grande partie de la nuit, Bronine s'était porté sur les quais de la FONTANKA. Des barques et des bateaux chétifs et grossiers, qui rappelaient les temps primitifs des Slaves, se pressaient dans la petite rivière qu'enfermaient de magnifiques, mais tristes, rives de granit. L'ostentation de Catherine avait fait là une cage dorée à la misère. L'air rébarbatif de paysans en haillons prouvait qu'ils arrivaient du gouvernement de Saint-Pétersbourg, le plus malheureux de tous : leurs maîtres avides, au lieu de les laisser profiter de la proximité de la capitale, n'en retirent des avantages que pour eux-mêmes, et les exténuent de travail. Ils étaient occupés à décharger leurs cargaisons d'œufs, de chanvre, et de briques, ou à dévorer des ognons crus et une espèce de gruau appelé *talokno*, fait avec de l'avoine broyée et qu'ils mangeaient dans des plats en bois avec des cuillers de même matière. Le son de ces

ustensiles était aussi triste que l'aspect de ces figures. Quelques marchands, gras et criards, surveillaient le débarquement des marchandises qui leur étaient destinées, et des *garadovoï* (sous-officiers de police), échauffés par la chaleur et le vin, guettaient l'occasion de s'emparer de quelque chose, en pressurant les nouveaux arrivants. Des deux côtés de la rivière, des maisons fraîchement badigeonnées, par ordre supérieur, de blanc, de jaune et de vert pâle, toutes de la même hauteur, contrastaient avec la hideuse saleté de leur intérieur.

Bronine pressa le pas pour s'arracher à ce spectacle qui attristait son cœur généreux et patriotique. Arrivé au pont de Sémenovsky, il tourna pour le traverser; là le mouvement était plus considérable : des *droshki* se succédaient les uns aux autres et les piétons se pressaient sur les trottoirs.

Un *isvostschik* (1), conduisant un bour-

(1) Cocher de louage.

geois, arrêta soudainement son cheval, au milieu du pont, et se dressant sur son siége, cria à son passager :

— Monsieur, pourquoi me frappez-vous?

Celui à qui s'adressaient ces paroles appliqua, pour toute réponse, deux violents coups de poing sur le dos du cocher, qui, au lieu de s'indigner davantage, se calma subitement, supposant apparemment à l'homme qui le maltraitait, quelque droit d'en agir de la sorte. Il frappa son cheval, comme pour lui rendre l'affront qu'il venait d'essuyer, et continua sa route.

— *Verfluchter Taugenichts* (1), cria une voix en allemand, à l'agresseur, si jamais tu me tombes sous la main, je te ferai passer l'envie de frapper !

Bronine se retourna pour savoir qui parlait ainsi, et ne voyant qu'un marchand de pains

(1) Sacré vaurien.

en station au milieu du pont, il lui demanda :

— Que se passe-t-il donc?

— Je vais vous le dire, répondit celui-ci. C'est quelque Allemand nouvellement débarqué qui, ayant entendu dire dans son pays qu'on battait chez nous les hommes, a voulu essayer quel effet cela faisait. Il y aura pris goût assurément; ces niais de cochers ne savent seulement pas qui a, et qui n'a pas le droit de les battre.

— Mais qui donc ici, tout à l'heure, l'a si énergiquement interpellé en allemand?

— C'est moi, monsieur, répondit le saïschnik.

Bronine le regarda fixement. C'était bien un simple marchand de pains, comme on en voit stationner aux coins des rues ou circuler dans la ville, un paysan dans une pelisse de mouton sale, avec une barbe mal entretenue et un immense plateau en sautoir, sur lequel on voyait

des *saïki* (1), des œufs, des saucissons, du sel.

Bronine ne savait pas comment concilier ce qu'il voyait avec ce qu'il venait d'entendre, et, dédaignant cet indigne usage de tout Russe qui porte un habit à l'Européen, de tutoyer l'homme du peuple, il dit au marchand, non sans rougir un peu de sa politesse :

— Vous parlez donc l'allemand?

— Et l'anglais aussi, pour vous servir.

— Mais comment cela se fait-il?

— Ah! vous n'êtes pas le seul que cela surprend.

— Où avez-vous donc appris ces deux langues?

— L'anglais à Boston, l'allemand dans le comptoir et la compagnie d'un négociant allemand que j'ai accompagné en Amérique.

Bronine, qui n'était pas allé en Amérique, n'osait pas parler anglais à cet homme, de

(1) Pains russes.

peur de ne pas le savoir aussi bien que lui.

— Pourquoi donc faites-vous ce métier? lui demanda-t-il.

— Parce qu'il me convient apparemment.

— Vous auriez pu cependant en trouver de plus lucratif.

— Lequel donc, s'il vous plaît?

— Mais ne serait-ce que celui de.... Bronine allait dire de laquais, il se contint, de peur de blesser son mystérieux interlocuteur, et dit : d'homme de confiance.

— De confiance, est-ce qu'il y en a ici? Est-ce que tout homme aux gages d'un particulier, n'est pas traité comme un laquais? J'aime la liberté avant tout et je pense que le dernier colporteur est plus libre que le premier fonctionnaire public, soit dit sans vous blesser.

*Saïki gariatschi* (pains chauds)! cria-t-il, comme pour attirer les chalands.

— Vos pains ont eu le temps de se refroidir, observa Bronine.

— C'est vrai, je n'y pensais plus. Voyez pourtant ce que c'est que le commerce, il n'y en a pas qui ne soit mensonger.

Une fausse honte empêcha Bronine de continuer la conversation avec un homme aussi salement mis, au milieu de la rue et aux yeux des passants. Il le quitta et rentra chez lui.

---

Le désir d'étudier de plus près cette individualité si exceptionnelle, ramena bientôt Bronine auprès du saïschnik qui, comprenant sa curiosité, fut loin de s'en formaliser. Bronine l'aborda en saluant, et le marchand de pain, sensible à cette prévenance, peu usitée en Russie, lui rendit son salut avec un plaisir évident. La résignation avec laquelle cet étrange personnage paraissait supporter sa position, prévenait Bronine en sa faveur.

— Comment va le commerce? lui demanda-t-il.

— Il n'irait pas que je ne m'en plaindrais pas. Quand on est arrivé où j'en suis, on a divorcé à tout jamais avec l'ambition. J'ai toujours là de quoi satisfaire la faim et je n'en demande pas davantage.

— Vous ne devez guère vous amuser?

— Excusez-moi; j'ai mes distractions tout comme un autre, et avec un peu d'esprit d'observation j'en ai plus que d'autres. Je vois sur le pont venir et passer le monde, les uns dans un sens et les autres dans l'autre : cela me fait penser à ceux qui naissent et à ceux qui meurent. C'est absolument la même chose, avec cette différence qu'on met un peu plus de temps à la seconde opération qu'à la première. Puis, n'ai-je pas là deux immenses casernes, deux régiments entiers à mon service que je vois défiler, aller à l'exercice ou à la garde et en revenir? Cela amuse les autres et cela me

distrait, comme de juste. La place de parade de Sémenovsky attire aussi d'autres troupes. Je vois passer le grand-duc et l'empereur, je les vois donner parfois la chasse aux officiers qui sont en contravention pour leur tenue.

L'autre jour, S. A. a bien voulu s'offrir en spectacle à moi, sans que j'aie eu à payer pour l'entrée. Je l'aperçus de loin poursuivre un officier qui, à ce qu'il paraît, était en chapeau, lorsqu'il devait être en shako. L'officier avait de l'avance, mais le grand-duc Michel le serrait de près, et à la mine inquiète du premier, je voyais qu'il ne s'agissait pas pour lui d'une partie de plaisir. Ses chevaux étaient agiles, mais celui du grand-duc était un trotteur de race. Arrivé au tournant de la rue, l'officier sauta à bas et disparut sous la porte cochère que vous voyez là. Son cocher continua sa route seul, et plus vite encore. S. A. s'était bien doutée du tour, car elle regarda fixement la maison où s'était réfugié son gibier, mais elle eut

trop de honte pour y entrer. Je tremblai tout de même pour le jeune homme, car vous le savez, on s'intéresse malgré soi au faible. L'orage passa. Après avoir vu que le droschki était vide et manœuvrait de manière à déconcerter sa poursuite, le grand-duc rebroussa chemin et repassa au pas par où il était venu. Mais l'officier ne sortit que lorsqu'il eut disparu, et courut à toutes jambes dans la direction du chemin de fer qui l'aura apparemment ramené à sa garnison. J'avais envie de battre des mains, car, je vous demande, peut-on ainsi traquer des honnêtes gens, parce qu'ils ont le chapeau sur la tête d'une manière plutôt que d'une autre, ou bien parce qu'ils ont un chapeau à la place d'un shako?

Voyant que son récit avait du succès, le *saïschnik* y joignit cet autre :

— Vous avez vu, n'est-ce pas, l'autre jour, cet infâme Allemand, battre son *isvostschik*.

Puisse-t-il tomber sur quelqu'un qui sache faire usage de ses poings ! Il arrive à tous moments à ces pauvres cochers des accidents plus drôles les uns que les autres.

Un jour d'hiver, un isvostschik eut le malheur de renverser un paysan, qui se releva sain et sauf et courut après le traîneau, criant d'arrêter. Un soldat, qui passait par là, mit la main sur le cheval et l'arrêta. Survient un *boutoschnik* (1). Il veut emmener le cocher, mais le paysan s'attendrit et demande qu'on le relâche. La couronne ne perd jamais rien, et le boutoschnik, qui ne peut pas s'en aller les mains vides, prétend s'emparer du paysan pour lui désapprendre à faire du tumulte. Celui-ci, alors, implore à son tour le cocher : — Père, lui dit-il, aie pitié, sauve-moi ! L'isvostschik tire une pièce de deux roubles et rétablit ainsi l'ordre public et la bonne intelligence.

(1) Garde de police.

— Comment êtes-vous donc arrivé là où vous êtes? demanda Bronine au saïschnik. Vous avez dû passer par bien des malheurs?

— J'y suis venu plus vite et plus simplement que vous ne le croyez, peut-être. Il est si facile de descendre l'échelle de la fortune, et pourtant je crois, qu'avec un peu de finesse et beaucoup d'égoïsme, il doit être facile aussi de la remonter, mais bah!

Mon père était assez aisé, il avait de sa première femme un fils qui avait quinze ans lorsque je suis venu au monde. Notre père mourut bientôt. Ma mère ne se comporta pas en marâtre envers mon frère, bien au contraire, ce fut moi qu'elle délaissa. Comme toute notre fortune venait du père, et que la fortune exerçait sur ma mère beaucoup d'empire, elle eut pour son beau-fils plus que des égards, elle eut une soumission aveugle. J'ai grandi seul et sans affection : mon frère ne cessa de me traiter en enfant, et l'amour de

ma mère, car j'aime à croire qu'elle en avait pour moi, ressemblait à de l'indifférence. On dit généralement que les parents aiment leurs enfants plus que ceux-ci ne les aiment, parce qu'ils s'attachent à leur avenir comme à leur œuvre ; mais je crois au contraire que les enfants ont tout à attendre de leurs père et mère, et que ceux qui donnent aiment moins que ceux qui reçoivent. Si j'eusse réussi, ma mère m'eût aimé sans doute, par amour-propre, mais elle n'a rien fait pour faciliter mes succès. La perte de son mari avait peut-être laissé un vide dans son cœur que je ne pouvais remplir, un chagrin dont j'ai souvent subi les conséquences.

Mon frère s'était imaginé que je devais tourner mal, parce qu'il m'arrivait de casser et de gâcher les objets qu'on me donnait; parce que je ne revélais en moi aucun indice d'amour d'ordre ou d'économie. A force de répéter à moi et à ma mère que je n'étais bon

à rien, il a fini par le lui faire croire et par me traiter avec dédain. Ce fut donc sous l'influence de ces relations peu encourageantes que s'est développé mon caractère, et je vous laisse à décider en quoi il a réagi sur mon sort. On m'envoya à une école où j'appris assez bien les choses qui ne devaient être que de peu d'utilité à ma profession, ce qui ne changea pas l'opinion de mes parents sur mon compte : à leurs yeux l'esprit de conduite valait mieux que le savoir et, à défaut de preuves positives du premier, ils se plaisaient à me croire de mauvais penchants.

La propriété de mon père consistait en une maison aux *Sables*. Lorsque j'eus l'âge voulu pour posséder, mon frère fit accroire à ma mère que si l'on me donnait ce qui me revenait, il n'en resterait bientôt rien, grâce à mes goûts de dissipation et de désordre. Afin donc de ne pas laisser sortir notre bien de la famille, Pierre, c'est le nom de mon frère, pensa qu'il

valait mieux qu'il achetât ma part, comme si l'argent comptant n'était pas une chose qui se dépensait plus vite qu'un fonds. Ma mère lui fit bien cette objection, mais il répondit que pour prévenir ma ruine, il garderait mes capitaux tant qu'il ne serait pas rassuré sur mes dispositions, et m'en payerait les intérêts jusqu'à une certaine époque. On évalua mes droits à peu près arbitrairement, et cette somme ainsi établie détermina mes revenus. Je ne m'élevai contre aucune de ces dispositions : l'expérience de mon frère m'imposait silence ; pouvais-je d'ailleurs supposer qu'il me voulût du mal, et n'avais-je pas ma mère pour veiller sur moi, pour protéger mes intérêts? Je me souciai peu de posséder une moitié de maison, alors que nous paraissions ne pas devoir vivre en bonne intelligence avec Pierre ; et quoique le côté vénal de ces arrangements ne m'eût pas échappé, je me prêtais volontiers à être utile à mon frère que j'aimais malgré lui et malgré ses torts.

N'ayant plus d'intérêt commun avec mes parents, je n'eus presque plus de rapport avec eux. Ils ne me donnaient pas de quoi mener une vie insouciante; l'oisiveté et l'ambition stérile ne firent qu'aigrir davantage mon caractère.

Lorsque l'époque de me payer fut venue, mon frère engagea notre maison et en retira l'argent nécessaire pour s'acquitter. Comme vous voyez, c'était une affaire magnifique pour lui et qui fut doublement mauvaise pour moi.

Une fois en possession de mon petit capital, je brûlai d'impatience d'en tirer un bon parti, afin de me justifier de l'incapacité dont on me soupçonnait. J'entrai dans le commerce. Vous êtes bien heureux de n'avoir jamais connu ce tripot, où l'on ne sait pas soi-même distinguer le gain légitime du vol, où l'esprit est sans cesse tendu à surfaire, à duper les autres, où il n'est pas permis d'avoir du cœur, où les for-

tunes se perdent plus facilement qu'elles ne se conservent, où tout l'art se réduit à passer à Jacques ce qu'on tient de Pierre, en retenant pour soi le plus qu'on peut et en rançonnant l'un comme l'autre ; où la spéculation ne consiste qu'à exploiter la détresse de ses semblables. Pour y réussir il faut du bonheur et de la mauvaise foi, mais il faut aussi de la persévérance à l'œuvre. Je me savais incapable d'une action malhonnête, mais je croyais à mon étoile ; je n'avais pas de patience, et je manquais d'expérience. C'est plus qu'il ne faut pour échouer. Je me gardai pourtant d'agir par moi-même, et m'adressai à un marchand russe qui m'avait fasciné par ses obsessions de charlatan : Il opéra sur une grande échelle. Il prit de l'argent aux uns, des marchandises aux autres et ne restitua rien à personne. Il se déclara en faillite après un an à peine, et ne se retira des affaires que pour y rentrer avec des fonds plus considérables. Telle est la moralité

du commerce chez nous, et celle de la justice n'étant pas plus grande, tout mon avoir fut englouti dans cette banqueroute.

Mon frère eut plus de plaisir que de peine à ma ruine. Ses prédictions venaient de s'accomplir et son amour-propre était plus flatté d'avoir deviné juste que son amour fraternel n'était blessé de me voir dans la misère. Généreux *quand même*, il me fit dire que mon couvert était toujours mis à sa table. Ma mère n'avait guère de quoi venir à mon secours, et me refusa des consolations, cette obole du pauvre. Elle aussi, disait que je ne portais que le fruit de mes propres fautes. Le pain de mon frère me paraissait amer, car c'était celui de l'aumône, et les conseils de ma mère étaient aussi aigres que tardifs. — Travaille, me dis-je à moi-même, cache ta honte, puisque enfin la confiance et le malheur sont une honte chez nous, fuis! Je fus assez heureux pour trouver un négociant allemand qui

allait en Amérique, il consentit à me prendre avec lui. Il compatit à mon sort et j'eus en lui un ami véritable, presque un parent. Il m'initia dans les secrets d'un commerce plus moral et plus intelligent que le nôtre, pour les formes au moins, si ce n'est pour le fond; et si j'avais conservé mon capital, j'aurais peut-être fait fortune dans le Nouveau-Monde : mais, là aussi on ne fait rien de rien. La crise financière de 1837 emporta la maison, dont j'espérai déjà devenir l'associé, grâce à quelques économies que j'étais parvenu à faire et à la confiance que j'avais su acquérir. Le malheur de mon patron me dégoûta du commerce et me fit même considérer la vie comme une amère plaisanterie. Je pensais, comme tous les fous, qu'il valait mieux vivre gaiement quelques jours, que de végéter péniblement des années. Je me lançai donc dans le gouffre des plaisirs, me révoltant enfin contre ce sort implacable qui faisait de moi un Caïn, un *paria*; —

je me réveillai de cet assoupissement, pauvre et abattu! Je me rappelai alors ma patrie, à laquelle je croyais avoir quelque droit de demander au moins mon pain de tous les jours, et je revins ici, sans ressources et même sans espoir.

Je ne vous dirai pas tout ce que j'ai souffert pendant les deux années qui suivirent mon retour. On se fait aisément une idée des souffrances physiques, mais les souffrances morales qui les accompagnent sont bien plus atroces. Le malheur agissait sur moi d'une manière destructive, au moral comme au physique, comme un élément en furie, l'eau ou le feu qu'on voit et entend gronder, s'étendre, envahir l'un après l'autre les réduits où vous avez cru vous abriter. Je voyais mon énergie me fuir, faire place à la lassitude; j'étais énervé; mes idées, mes principes faiblissaient visiblement. J'avais été pieux, je commençai à douter de Dieu, puis à le renier. Des idées

impies se pressaient malgré moi dans mon cerveau malade, j'avais beau les repousser, elles y entraient de force. On eût dit qu'un ange bon, d'un côté, chassait les idées que de l'autre me suggérait satan. En m'arrachant à ces assoupissements, je me disais que Dieu était trop grand pour m'en vouloir de ces inspirations involontaires et maladives.

Comme un jour d'inondation, l'homme se réfugie sur un arbre ou sur une sommité élevée, ainsi je m'étais fait de mon honneur un dernier rempart contre le malheur. Je m'étais dit qu'avant de faire une action noire, mauvaise, je me jetterai à l'eau ou mettrai d'une autre manière fin à mes jours. Cette résolution me rendit un peu de courage et je luttai; mais les circonstances ne venaient pas à mon aide.

Vous l'avouerai-je? Dans ces moments noirs, le vol ne s'offrait plus à moi comme une chose impossible, mon œil se reposait involontaire-

ment sur des objets de prix, non que je voulusse me les approprier; cette idée, grâce au ciel, resta loin de moi, mais je considérai le vol comme une tentation dont il fallait me garder.

On dit que la vie n'est un enfer ni un paradis pour personne, mais une alternation de moments pénibles et de moments agréables. Quant à moi, je puis dire tout haut que je n'ai jamais connu le bonheur. Le chagrin brûle, vicie le sang, confond les idées, empoisonne le cœur. Que la vertu doit être aisée pour les hommes heureux, et qu'on est injuste de punir ceux que le dénûment pousse au crime! Mais il y a un terme aux souffrances, et lorsqu'il ne vient pas du dehors, il vient du malheureux lui-même qui se fait à l'infortune et devient insensible aux tourments. J'en étais venu à mépriser le sort, à le défier; à la vue des plaies qu'il me faisait, je le provoquai à me porter des coups plus rudes encore. Il se lassa enfin,

une voix intérieure me dit : « Marche, ne blasphème pas et travaille ! » Je repassai encore une fois dans mon esprit les moyens qu'emploient les autres pour vivre ; il me fallait deux choses : l'indépendance, car le malheur n'avait pas courbé mon humeur, et le morceau de pain. Je pensais qu'en offrant aux hommes ce que je voulais leur demander, le pain, j'atteindrai plus sûrement mon but. Ma détresse avait banni mon orgueil, j'eus le courage de m'adresser à un boulanger pour lui demander du travail. Il me confia des pains à revendre, et au bout d'un an, j'eus de quoi continuer ce commerce à mes frais. Il me va et je le garde, car je sais qu'on peut être plus malheureux que je ne le suis.

Il faut convenir, continua Maxime, voyant que Bronine gardait le silence, que le monde est bien mal fait. Abandonner au hasard, au hasard de la naissance le soin de décider du bien-être des hommes, de leur richesse ou de

leur misère, c'est impie. Les riches laissent bien aux pauvres le droit de travailler, mais c'est afin de ne rien faire eux-mêmes. Ah ! si j'étais le maître...

— Qu'auriez-vous fait ? demanda Bronine avec curiosité.

— J'aurais partagé les biens entre tous.

— Mais il n'y en aurait pas assez.

— Soyez sans inquiétude ; il y a plus qu'il ne faut pour faire vivre honorablement tout le monde, et puis est-ce qu'on n'augmenterait pas les richesses, s'il n'y avait pas d'accapareurs ?

— Vous auriez donc donné à tous une part égale ?

— Non, cela ne serait pas juste.

— Prenez garde, l'esprit, l'aptitude au travail tiennent du hasard, sont des dons de la nature dont il s'agirait de redresser les torts.

— C'est peut-être vrai, mais ce serait trop uniforme si tout le monde avait la même

chose, et puis on n'aurait pas le cœur au travail si, en faisant plus ou mieux que les autres, l'on n'était pas mieux rétribué.

— En ce cas, qui seraient les distributeurs de la justice?

— Le peuple.

— Il n'aurait plus le temps de faire autre chose.

— Oh! que si. En tout cas, il ne faut pas d'héritage, il faut qu'à la mort d'un homme les biens reviennent à la communauté. Remarquez bien, du reste, que nous ne pouvons nous rendre compte de ce qui se passerait, alors que tout serait autrement organisé.

— Les hommes seraient donc parfaits?

— Non, mais les institutions.

— En ce cas, elles seraient mauvaises par excès de bien; mais je crois qu'un être imparfait ne peut rien faire d'accompli.

— Du moins, vous ne contesterez pas qu'on ne puisse faire mieux que ce qui existe.

suggéré ces idées?

m'a dit, que lui et les

-bien du régime qu'ils

y ait des asiles ouverts

se trouvent pas à l'aise

on ne saurait cloîtrer

un peuple, la loi ou le

ls y prétendre.

ns la liberté qui règne

st pas exempte de ty-

## II

Bronine s'intéressait à Maxime : son esprit peu ordinaire, son caractère original, son malheureux sort enfin, tout l'attachait à lui.

Un jour, qu'il s'approchait du pont, il vit, à l'autre bout, son ami occupé à faire lire un jeune homme dans un livre crasseux. A sa vue, le saïschnik cacha le livre dans son plateau, et dit à l'inconnu :

— Va, va, mon enfant, va à ton travail.

— Quel est donc ce jeune homme que vous

renvoyez? demanda Bronine à Maxime, lorsqu'il fut près de lui.

Le marchand se troubla à cette question et, ne trouva pas de réponse.

— C'est quelqu'un qui vous est proche, reprit Bronine. Votre manière affable d'être avec lui me dit que vous n'êtes pas sans amis, et je m'en réjouis pour vous.

— C'est vrai, monsieur, répondit Maxime, cet enfant est, comme qui dirait, ma consolation, mon soutien, mon espoir : car il me rappelle une bonne action, et j'aime à payer le mal par le bien, c'est une si douce vengeance; on se sent alors supérieur à ses ennemis.

— Vous ne faites donc pas le bien sans intérêt.

— Je ne suis pas de cette force, je l'avoue.

Puisque vous savez déjà à peu près tout ce qui me concerne, je ne veux pas vous faire un secret du dernier incident de ma vie. Je

vous ai raconté ce qui pouvait servir à mon désavantage, il est juste que je vous fasse part de ce qui peut parler en ma faveur. Vous trouveriez peut-être des gens qui se chargeraient du premier soin, le second me revient donc de droit.

Je voyais souvent passer sur ce pont une femme qui paraissait ne pas être heureuse. Ses vêtements décelaient la misère, et son air l'abattement. Elle demeurait là, derrière les casernes, et son chemin la menait souvent ici. Elle s'habillait à *l'allemande* (*) et paraissait être la femme de quelque employé; mais quelque soin qu'elle mît à sa toilette, sa robe fanée, son châle troué et son chapeau hors de saison défiaient sa propreté. J'avais une envie irrésistible de lui parler, soit qu'une voix inconnue me dit qu'un grave intérêt me rattachait à elle,

(1) Mot générique pour le costume européen en opposition au costume russe.

soit que les malheureux éprouvent les uns pour les autres une attraction involontaire. Mes yeux se reposaient sur ses yeux et cherchaient à y lire, mais c'est là un livre bien vague et bien problématique. Un jour enfin elle s'approcha de moi comme machinalement, et me marchanda des œufs. Je les lui cédai au prix coûtant, et, grâce à ce stratagème, je la vis revenir souvent. Comme ce trafic n'était pas lucratif, je cherchai à me rattraper sur des chalands qui sont mieux dans leurs affaires ou qui ne sont pas si *regardants*. La connaissance une fois liée, je parvins bientôt à savoir tout ce qui la concernait. Cette femme avait été la veuve d'un employé, lorsque le hasard lui fit connaître, devinez qui? — Mon frère! Il faut vous dire qu'il ne s'est jamais marié, par avarice; il ne voulait pas d'une femme qui apportât moins ou autant qu'il avait lui-même, et celles qui avaient plus n'y mordaient pas; ce qui ne l'empêchait pas de dépenser pour les femmes

des autres plus qu'il n'eût dépensé pour la sienne; de la part d'un spéculateur habile, le calcul n'était pas juste. Sa liaison avec la personne dont je vous parle ne dura que quelques mois ; il lui fit défendre sa porte dès qu'il eut appris qu'elle était enceinte. Prières, plaintes, menaces, furent sans effet; il ne répondit à aucune de ses lettres et reçut la nouvelle même qu'il était devenu père, avec indifférence, j'aime mieux dire avec incrédulité. Il se dit absent et se crut dispensé de rien envoyer à la pauvre mère. Cette digne femme pourvut seule aux besoins de son enfant avec le dévouement dont une mère seule est capable ; elle ne voulut jamais se séparer de son fils, encore moins le mettre à la maison des enfants trouvés. Tout ce qu'elle possédait fut sacrifié à cette tâche. Sa détresse était à son comble quand que je fis sa connaissance, et elle m'avoua que la faim seule l'avait poussée à m'offrir de mes denrées un prix qu'elle pensait ne pas être acceptable. Je

l'interrogeai ; aucune idée de suicide ne germait en elle, mais elle avait bien besoin du secours d'autrui. Elle ne poussait pourtant pas sa vertu à soupirer après l'auteur de son malheur, à prier Dieu pour lui ; elle exprimait ouvertement le mépris et la haine que cet homme méritait. Je dois vous dire qu'elle n'a jamais voulu me confier le nom de son amant et il fallait être au courant, comme je l'étais, de tout ce qui concerne mon beau-frère, pour deviner que c'était lui. J'imitais sa discrétion et me gardai de me nommer ou de dire que je connaissais le père de son fils. Elle ne craignait pas le travail, elle en demandait avec instance : il y avait donc moyen de l'assister. Je connaissais un sous-officier du régiment de Moscou qui venait souvent jaser avec moi et qui me voulait du bien. Il la plaça chez la femme de son capitaine qui l'employa à des travaux d'aiguille. On pourvut ainsi à ses premiers besoins et cette relation lui fit bientôt

trouver d'autres placements pour son travail ; mais le malheur avait brisé son existence et aucun changement ne pouvait effacer la dévastation qu'il avait produite en elle. Elle mourut, et son fils resta sans appui, car il n'avait plus que moi. Mais du jour où je me dis que je ne l'abandonnerai pas, mon commerce alla une fois mieux, et il m'arrivait, ce qui ne m'était jamais arrivé jusque-là, de rentrer chez moi le plateau vide. Le ciel s'en mêlait-il? Comme je n'avais pas les moyens de donner des maîtres à mon pupille, je les remplaçai par moi-même. Dans mon isolement, je m'étais étudié, je pouvais mettre le doigt sur mes défauts et je savais à peu près mes bonnes qualités. Je m'appliquai donc à prévenir en lui les uns, à lui inculquer les autres. Sachant que les premières directions décidaient de nos dispositions et de notre avenir, je combattis chacun de ses mauvais mouvements, j'encourageai, je provoquai les bons penchants, et je crois en

avoir fait un garçon qui, s'il continue dans la même voie, deviendra un homme de bien. Quant à son instruction, elle se borne, pour le moment, à savoir lire et écrire. Plus tard on verra, mais en attendant, j'ai commencé à lui faire apprendre un métier pour lui assurer de quoi vivre. On dit que Dieu a soin des orphelins et que les bâtards sont ses enfants adoptifs.

— Courage donc ! s'écria Bronine en enlaçant le *saïschnik* d'un bras et en pressant son épaule sur sa poitrine. Voudrez-vous me permettre de vous assister dans votre bonne œuvre?

— A vous dire franchement, j'aime autant la garder pour moi seul.

— Comment, vous ne voudrez pas que je fasse quelque chose pour vous ! Vous vous plaignez du monde, et vous avez raison sans doute, mais si vous le repoussez alors qu'il vient à vous, vous serez toujours pauvre.

— Je n'ai rien, c'est vrai, mais j'ai mon tra-

vail, c'est un capital, et mon garçon aura le sien. Les riches ont tort d'être si fiers de leur richesse : elle les trahit souvent, le travail est plus fidèle.

— Vous ne pouvez pas au moins me refuser de vous acheter du pain.

— Non certes, combien en voulez-vous?

— Le plateau entier.

— Non pas, s'il vous plaît. Que voulez-vous faire de tous ces pains? Les jeter à l'eau pour m'en laisser le prix, c'est une aumône déguisée.

— Je les donnerai aux pauvres.

— Les pauvres sont plus riches que d'autres. Laissons cela. Quand mon jeune homme aura besoin d'un coup d'épaule, je vous le demanderai.

— Eh bien j'y compte, et vous m'obligerez chaque fois que, surmontant votre orgueil, vous me mettrez à même de vous rendre un service.

## III

Bronine n'était pas de l'avis de ceux qui pensent qu'un homme n'a jamais que ce qu'il mérite, que sa position dans le monde n'est que l'expression de la valeur à laquelle il s'estime lui-même. Il ne croyait pas que, quelque défectueuse que soit la société, le talent et le travail s'y frayent toujours leur route. Il savait au contraire, qu'on pouvait tomber aussi bas que monter haut dans l'échelle de la société, sans qu'il y ait de la faute dans l'un, du mérite

dans l'autre cas, de la part de celui qui subit ces coups du sort aveugle et capricieux.

La franchise qui perçait dans tous les discours de Maxime ne lui permettait pas de concevoir des doutes sur la vérité de ses récits, des soupçons sur son passé; mais afin d'avoir la conscience nette à ce sujet, et voulant tenter quelque chose en sa faveur, il résolut de voir son frère et de chercher à le mieux disposer pour Maxime. Il apprit de celui-ci que Pierre habitait toujours sa maison aux *Sables* et y était connu sous le nom de Lysenko, qui était celui de leur famille.

Un jour donc qu'il n'avait rien de mieux à faire que de satisfaire sa fantaisie, Bronine se rendit à l'adresse qu'on venait de lui indiquer. Par son état d'entrepreneur de bâtisses, Lysenko était sujet à recevoir des visites de tout genre. Il était en affaires, et l'on pria Bronine d'attendre dans le salon.

Cette pièce était meublée avec une certaine

ostentation ; son principal ornement consistait en images saintes, enchâssées dans l'argent, le vermeil, et ornées de perles et de pierres précieuses : elles étaient enfermées dans une immense armoire, sous verre, qui remplissait tout l'angle en face de la porte. Une lampe, suspendue à une chaîne plaquée, brûlait en permanence devant ces reliques. De petits cierges jaunes et quelques livres saints reposaient à côté. Une atmosphère lourde exhalait l'odeur particulière aux habitations des marchands russes. Un sopha, quelques fauteuils en crin et une lourde table chargée de plusieurs services de thé en porcelaine peinte et dorée d'assez mauvais goût complétaient l'ameublement.

Pendant que Bronine examinait tous ces objets qui témoignaient de l'aisance et de la piété feinte ou réelle, le son de deux voix partant de la chambre d'à côté arrivait jusqu'à lui.

— Je puis vous assurer, disait l'une d'elles,

qu'il m'est impossible de vous rien donner de plus, pour le moment; prenez patience.

— Le commerce n'attend jamais, répondit l'autre; le temps, c'est l'argent.

— Je vous tiendrai compte de l'intérêt.

— Il me faut le principal de la dette.

— Mais quand il y a impossibilité?

— On vend ce qu'on a, monsieur, on ne se met pas comme vous le faites, on revêt le *kaftan* (1), mais on solde ses créanciers et l'on sauve son honneur.

— Un fripier ne donnerait pas de tous mes habits de quoi vous en faire honneur.

— C'eût été toujours un à-compte; et puis on travaille, on se fait manœuvre, s'il le faut. Il s'agit bien d'être élégant, quand on n'a pas le sou.

— Ce n'est pas moi qui fuis le travail, c'est le travail qui ne rapporte pas assez. L'appa-

(1) Robe de paysan.

rence de l'aisance ne peut que faciliter mes succès et me mettre plus tôt à même de vous solder. Veuillez donc considérer que je n'ai pas touché un sou de l'argent que je vous dois; j'ai perdu sur les constructions que vous avez faites.

— A qui la faute, monsieur?

— J'ai eu tort sans doute, je ne le désavoue pas; l'inexpérience et le malheur méritent cependant quelque indulgence.

— L'ignorance n'est jamais une excuse; pourquoi vous mêlez-vous des choses que vous n'entendez pas?

— Mais pourquoi vous-même, qui avez conduit cette affaire, ne m'avez-vous pas mieux conseillé?

— Je ne suis pas là pour donner des conseils, je ne fais qu'exécuter les ordres que je reçois.

— En ce cas, il aurait fallu au moins vous faire donner des garanties suffisantes.

— Vous me reprochez de ne pas l'avoir fait! Si c'est un tort, ce n'est qu'un tort de trop de confiance.

— Je vous promets que je ne vous en ferai pas supporter les conséquences.

— Ce sont des mots, il me faut des faits.

— Avouez cependant que vous auriez pu perdre davantage avec un autre, je vous ai déjà payé la moitié.

— Qui ne paye pas le tout est aussi bien en faillite que celui qui ne paye pas à temps. Vous êtes bien heureux de ne pas être dans le commerce.

— Mais enfin le tort que je vous cause est donc bien grand, vous sentez-vous gêné?

— Non certes, monsieur, je suis au-dessus de ces pertes, mais je vous dis que, si avant huit jours je ne suis pas payé, je déclarerai partout que vous êtes un filou.

Un soufflet fut la réponse à ces mots; une porte s'ouvrit et se ferma aussitôt. Bronine n'en-

tendit plus rien si ce n'est le bruit de quelques chaises qu'on remuait.

Quelques instants après, la porte du salon s'ouvrit: un homme entra, petit, sec, âgé. Il portait une redingote qui fermait jusqu'au cou à l'aide de crochets, des bottes hautes et pelissées. Sa barbe, échancrée au milieu, formait deux mèches longues et roussâtres. Faisant siffler à chaque mot des S qui sont des abréviations du mot *Soudare*, monsieur, il s'excusa d'avoir fait attendre son hôte. C'était Lyssenko. Il avait des traits fins, peu accentués, et qui accusaient une grande habitude de dissimulation. Son front chauve déconcertait l'œil de l'observateur et l'obligeait à se reporter sur ses lèvres qui étaient minces et mobiles. Ses yeux gris exprimaient des sensations récentes de colère concentrée.

Bronine lui apprit qu'ayant des affaires de commerce, auxquelles il ne pouvait donner le

temps nécessaire, il désirait trouver un homme de confiance pour le remplacer, qu'on lui avait parlé de son beau-frère et qu'il était venu prendre des renseignements sur son compte.

— Je ne puis, répondit Lyssenko, ni recommander, ni déconseiller. Je ne suis pas bien avec mon parent.

— Ce ne peut être une raison pour en dire du mal.

— Au contraire, mais je ne puis prendre sur moi d'en dire du bien. C'est un homme qui a toujours fait des sottises.

— Il a, n'est-ce pas, plusieurs années de moins que vous?

— Oui, et certes ce ne sont pas mes conseils qui lui ont manqué, je lui ai toujours recommandé le bien et il s'est plu à n'agir qu'à sa tête. D'abord je vous demande pourquoi il a vendu son patrimoine?

— N'est-ce pas vous qui le lui avez acheté?

— Pour empêcher les autres de le faire. En-

suite, il s'est associé avec un filou qui l'a volé.

— C'est un malheur ; une moitié du genre humain trompe l'autre.

— Ces malheurs-là n'arrivent pas à des gens capables. Puis il est allé voyager. Je vous demande comme c'était nécessaire, et de là il est revenu avec des idées de l'autre monde.

— N'est-il pas allé en Amérique ?

—Oui, figurez-vous cela ! Et à quoi lui a servi son baragouin d'anglais? Il est trop fier pour se mettre chez les autres, et vous savez qu'on ne donne rien pour rien. C'est un homme qui n'aime personne, ni Dieu, ni la patrie, ni les parents. Qu'y a-t-il d'étonnant après cela qu'il ne soit aimé de personne et qu'il n'ait réussi en rien de ce qu'il a entrepris?

— Mais les autres, qu'ont-ils fait pour qu'il les aime?

— Je n'avais rien à faire. C'était lui qui avait besoin de moi, c'était à lui à me rechercher.

— Vous me permettrez de vous faire obser-

ver qu'entre frères, votre principe n'est pas désintéressé.

— L'intérêt est la base de ce monde. Maxime a cru se faire un monde à lui. Il s'y plaît, qu'il y reste. C'est bien assez de résignation de ma part que de souffrir qu'il déshonore mon nom avec le métier qu'il fait.

— Son métier n'a rien de déshonorant à mon avis : il ne tient, du reste, qu'à vous de le faire sortir de sa position. D'après ce que j'ai entendu dire, je crois qu'il lutte avec courage. En un mot, vous n'avez pas de mauvaise action à lui reprocher ?

— Non, monsieur, je puis même dire qu'il n'est pas méchant au fond.

— Et sa vie n'a certes pas été de nature à adoucir son caractère. Comment alors pouvez-vous le laisser dans l'état où il se trouve?

— Il m'est pénible, croyez-le bien, très-pénible de le savoir dans la détresse ; mais Maxime est aussi fier que paresseux. Or, vous le savez,

le bonheur ne vient jamais à ceux qui se croisent les bras.

— Il travaille cependant, lors même que son travail n'est pas lucratif; mais il n'est pas seul, je crois avoir entendu dire qu'il a un enfant à élever.

— Vous m'apprenez quelque chose que j'ignorais. Eh bien, je vous le demande, peut-on avoir des enfants quand on n'a pas de quoi manger soi-même?

— Il y a tant de riches qui délaissent leurs enfants.

— Oh! ceux-là sont des misérables d'une autre nature.

— Vous n'avez pas d'enfants?

— Je ne me suis jamais marié, ma fortune ne me le permet pas.

— Mais on peut quelquefois avoir des enfants sans s'être marié.

— Ma vie a toujours été rangée.

— Sans le savoir, peut-être pourriez-vous

avoir de par le monde quelqu'un qui vous doit le jour.

Lyssenko commençait à se troubler, et Bronine s'en apercevant, reprit :

— Recueillez donc vos souvenirs : ne vous rappelez-vous pas la veuve d'un employé que vous auriez rendue mère ?

Lyssenko devint pâle et s'agita convulsivement.

—Une femme seule, abandonnée de celui qui aurait dû la soutenir, continua Bronine, a bien de la peine à suffire aux besoins de son enfant.

— Certainement, certainement, balbutia Lyssenko qui s'attendait à quelque coup de grâce.

— On voit des mères mendier pour soutenir leur enfant, reprit Bronine; et si tout le monde leur disait : « Pourquoi avez-vous des enfants si vous n'avez de quoi les nourrir, » que deviendraient-elles ? Le fleuve ne serait pas assez profond pour contenir toutes ces victimes.

Heureusement, tout le monde n'a pas parlé de la sorte à la veuve de l'employé, et votre frère a recueilli votre fils.

A ces mots, Lyssenko sauta de sa chaise, comme si tout son être avait été violemment soulevé. La honte, le remords et le plaisir se livrèrent en lui un combat terrible : ses traits se bouleversèrent. Bronine craignait déjà de lui avoir porté un coup trop fort, lorsque enfin le plaisir de se savoir père prit le dessus dans Lyssenko.

— Dites-vous bien vrai, monsieur ? demanda-t-il enfin, confus de voir le secret le plus intime de sa vie dévoilé par un homme d'une classe supérieure à la sienne.

— Il ne tient qu'à vous de vous en convaincre, répondit Bronine sèchement.

Une larme parut s'arracher de l'œil du vieux marchand.

Evidemment une révolution s'était faite en lui. Tremblant de tous ses membres, il alla

chercher son chapeau, et en rentrant dans le salon, il dit à Bronine :

— Si vous le permettez, je vais de ce pas trouver mon frère, et, si ce que vous dites est vrai, embrasser mon fils.

---

Un quart d'heure après, Lyssenko, pâle et défait, mais animé du doux espoir de retrouver son fils, se torturait auprès de Maxime, le dos appuyé contre le parapet du pont.

— Rends-moi mon fils, lui disait-il.

— Je ne sais pas de qui tu veux parler, tu n'as pas de fils.

— Le fils de Marthe.

— Celui-là m'appartient, je l'ai nourri, élevé : sa mère, en mourant, me l'a remis entre les mains. Tu as tué la mère : veux-tu tuer l'enfant?

— Maxime, que t'ai-je donc fait pour être si cruel ?

Un rire ironique sortit de la poitrine de Maxime. Il était dans son jour de fête et se drapait dans sa fourrure sale, comme Diogène dans ses haillons. Son orgueil était flatté de voir l'auteur de tous ses maux humilié, suppliant; et pourtant il lui coûtait de rester sourd à ses prières : il avait besoin de rappeler le souvenir de toutes ses souffrances pour ne pas s'attendrir. Son œil s'anima, il allait parler; mais les récriminations lui parurent indignes de lui. Il fit un geste dédaigneux et s'écria :

— Tu dois savoir, tout aussi bien que moi, ce que tu as fait.

— Ne t'ai-je pas payé ta part intégralement?

—Il s'agit bien de cela, reprit Maxime avec un sourire de mépris.

— Tiens, voici ton fils, qu'il décide lui-même de son sort et de ta demande. S'il vient à toi et te reconnaît, tu peux l'emmener.

Le jeune homme vint droit à Maxime. Lyssenko le contemplait avec orgueil : il était beau, gai, plein de vie et de santé. Le sentiment de la paternité se réveillait dans le marchand, qui n'avait jusque-là aimé que l'or. Pour la première fois de sa vie, peut-être, il éprouva un doux sentiment sous sa mamelle gauche. Il se regardait dans son fils comme dans une glace, et analysait une à une tous les traits de son visage ; il les comparait aux siens et ne doutait pas de la ressemblance. Il observait chacun de ses mouvements et s'y croyait reproduit encore une fois.—C'est bien comme cela, se disait-il, que je marche, que je me pose ; c'est bien mon regard, ma tête, mon front ; assurément la voix est aussi la même. Son fils paraissait ne prendre aucun souci de sa présence.

—Frère, dit Lyssenko en entraînant Maxime à part, est-il gai ?

— Il n'a guère de raisons pour l'être.

— Il est donc rêveur, pensif, tout comme moi?

— Oh, il n'est ni avare ni intéressé, peut-être par la bonne raison qu'il n'a rien. Aussi, pour plus de sûreté, feras-tu bien de le laisser comme il est.

— Oh, je veux qu'il soit riche, qu'il ne manque de rien. Je travaillerai doublement, maintenant que j'ai pour qui thésauriser.

— Comme te voilà chaud!...

— Dis-lui au moins que je suis son oncle, je voudrais l'embrasser.

Lyssenko était sur les charbons : son cœur l'appelait dans les bras de son fils, et la honte le retenait. Voyant arriver Bronine, il courut à lui et le pria d'intervenir.

— Voilà ton père, dit Bronine en amenant Lyssenko auprès de son fils. Des considérations graves l'ont empêché jusqu'ici de se faire connaître à toi. Il est le frère de Maxime, qui l'a si bien remplacé auprès de toi.

Le jeune homme ouvrit de grands yeux et rougit. Son père l'embrassa avec effusion.

— C'est donc vous qui dérangez mon ménage ? demanda Maxime à Bronine.

— Tu as assez fait la mauvaise tête, lui répondit celui-ci. Il est temps d'oublier les torts d'autrui.

— Viens, viens avec moi, disait Lyssenko à son fils.

— Et mon oncle ? je n'irai pas sans mon oncle.

— Voyons, frère, s'écria Lyssenko en lui tendant la main, réconcilions-nous, et que cela soit pour toujours.

— Je ne sais pas garder de rancune, fit Maxime en jetant son bonnet à terre.

— La voix de la nature est la plus forte de toutes, répliqua Bronine. Puissiez-vous ne l'avoir jamais méconnue !

— Mais vous qui êtes l'auteur de notre ré-

conciliation, lui dit Lyssenko, venez avec nous contempler notre bonheur.

— Des affaires urgentes, d'autres réconciliations, répondit Bronine, m'appellent ailleurs ; mais quand il vous arrivera de vous quereller, pensez que je suis avec vous et retenez-vous.

LE COCHER

# DE LA GRANDE DAME.

LE

# COCHER DE LA GRANDE DAME.

De Lobine à Soukhaloff.

Saint-Pétersbourg, 12 février 1841.

J'accepte ta proposition de grand cœur : parlons de mariage, puisque tu le veux absolument. Le plaisir de correspondre avec toi sauve l'aridité du sujet, et d'ailleurs tu dis vrai : l'expérience de nos pères ne nous sert à rien; obligés d'entrer dans les voies qu'ils ont parcourues, nous sommes amenés à retomber dans les fautes qu'ils ont commises. Les rois subissent cette loi, tout comme les derniers entre les

hommes; s'il en était autrement, nous serions trop sages : car quelle n'est pas la masse des sottises qui se sont accumulées jusqu'à nous!

Sache donc, mon ami, que je ne me marierai jamais, c'est pour moi un article de foi, et l'hyménée n'a pas d'antagoniste plus prononcé que ton humble serviteur. On ne me fera jamais entrer dans la tête, que les avantages de cette digne institution, pour me servir d'un mot vulgaire, compensent ses désavantages. Je ne suis plus assez jeune pour devenir amoureux, et mon esprit repousse tout mariage de raison. En général, le mariage est une folie que l'amour excuse, mais que la réflexion doit réprouver.

Une femme, dont la fidélité ne donne prise à aucun soupçon, dont l'amour est à l'épreuve de tout, finit par lasser, par ennuyer. Une femme coquette est un foyer de tourments; une femme simple est monotone ; une femme

jalouse est un monstre plus ou moins affreux, et une femme indifférente rend indifférent.

Je ne crois à la fidélité que de la femme qui ne trouve pas l'occasion d'être infidèle; c'est triste, mais n'est-ce pas vrai? Or, si je suis trompé, que ferai-je? Du scandale? c'est ridicule; un voyage? c'est peu édifiant; rien du tout? c'est peu de chose. Je ne voudrais pas devenir un personnage de mélodrame et je ne pousse pas le stoïcisme au point d'être cynique.

S'il faut absolument qu'il y ait des dupes, j'aime mieux tromper les autres que me laisser tromper moi-même.

La femme qui me conviendrait est encore à créer.

J'aurais toujours l'air de m'être vendu en prenant une femme riche; j'aime trop l'aisance pour prendre une femme pauvre, et je ne suis pas assez partisan de la médiocrité pour me contenter d'une fortune égale à la mienne. Puis, ne faudrait-il pas que ma femme fût belle, spi-

rituelle, de bonne maison, qu'elle eût d'excellents principes : où trouver toutes ces qualités réunies?

Quand il m'arrive de rencontrer une personne aimable, avenante, je ne m'informe pas de sa fortune, je sais d'avance qu'elle n'en a pas. Si, au contraire, une femme est arrogante, fière, insipide, il y a cent à parier contre un qu'elle est riche. Tu connais la chanson de l'Ukraine :

« La riche aux grosses lèvres est vaniteuse, la pauvre est bonne comme la cerise du jardin. La riche est impure et fière, la pauvre est toujours soumise. »

M'adresserai-je à la belle ou à la laide? La laideur ne garantit pas de l'infidélité, car il y a des goûts pour toutes les difformités et chaque vilaine trouve son vilain.

La belle a rarement du cœur; gâtée, adulée, elle se croit dispensée de chercher à plaire; et la laideur est une infirmité dont on ne se guérit jamais.

Prendrai-je la sotte ou la femme d'esprit? Je crois que j'aimerais encore mieux la première : car quel rôle échoit, je te le demande, au mari qui est inférieur à sa femme? Privé de son unique ascendant, il ne peut être qu'une risée et un jouet entre ses mains.

Enfin, n'y aurait-il que l'embarras du choix entre la blonde et la brune, je ne saurais jamais me prononcer. J'adore l'une lorsque je suis avec l'autre, et jamais la brune ne me paraît plus piquante que lorsque je me trouve avec la blonde qui pourtant est bien diaphane, bien sentimentale!

Celle qui me conviendrait ne voudra pas de moi, car avec les qualités que j'exige elle pourrait trouver mieux, et celle qui voudrait trop de moi ne m'irait guère. Pour ne pas m'exposer à un refus, je ne me rangerai jamais dans les rangs des prétendants, et il n'y a pas de probabilité qu'on vienne me demander. Je n'ai pas de tante ni de grand'maman qui ait à cœur mon

avenir; et en eussé-je, je les aurais priées de chercher à se créer des affaires personnelles. Comme tu vois, je ne risque pas beaucoup de me trouver sous les bannières de l'hyménée.

L'amour! mais l'amour, mon ami, ne dure pas, et qui plus est, il n'est jamais partagé. Il vit d'obstacles, au milieu des dangers, il meurt sous les rideaux d'un lit nuptial; quant à cette galette de ménage, l'amour en mariage, l'amour de commande, c'est une médecine, et je n'ai pas envie de devenir malade pour avoir le plaisir de me traiter. Je suis libre, insouciant: qu'irai-je faire dans cette galère de l'hyménée? pour quel crime, me condamnerai-je à traîner ce boulet, comment irai-je de gaieté de cœur m'enchaîner au bras d'une femme? Je n'ai pas d'affection, c'est vrai; mais, en revanche, je n'ai pas autour de moi les criailleries domestiques, les pleurs des enfants. Le mariage n'est pas une assurance à vie contre la solitude: la femme meurt, les enfants grandissent et vous

délaissent, et à la fin de ses jours on se retrouve seul comme au début.

De Toukholoff à Lobine.

Penza, le 11 mars 1861.

Ce que tu m'écris, mon cher Lobine, comme tout ce qui sort de ta tête, ne manque pas d'esprit, mais pèche par le cœur; et pourtant tu en as, tu en as même trop, plus que n'en demande le monde, plus qu'il n'en sait apprécier, et c'est ce qui cause ton humeur et obscurcit ta vue. L'exagération et l'égoïsme dominent dans ta lettre. Mais tu ne songes donc pas à une chose? Si tout le monde pensait comme toi, le monde finirait; il n'y aurait plus ni maris, ni femmes, ni enfants!

Je ne sais pas encore ce qu'il en est du mariage, et c'est à mes yeux une raison de plus pour en essayer, mais je sais ce qu'il en est du célibat, et je ne balance pas à dire que c'est là une triste chose.

Je n'ai jamais compris le plaisir qu'il y avait à tromper les maris. La femme d'un autre n'a pour moi aucun attrait, et je ne suis pas assez communiste pour vivre sur le bien commun. Si donc on ne me fait pas plus de tort que je n'en ai fait à d'autres, je puis dormir tranquille.

Il y a dans le mariage un sacrifice mutuel, un lien éternel qui me séduit par son indissolubilité : j'y vois une poésie pure, indélébile. La fidélité n'est monotone que pour des goûts dépravés,— pardonne-moi cette expression ;— l'accomplissement du devoir ne lasse jamais, et le mariage a une variété infinie de jouissances plus attrayantes les unes que les autres. La jalousie n'est une amertume que lorsqu'elle n'est pas le sel de l'existence, et je ne crois pas qu'il puisse y avoir trop d'amour. Il faut être sur ses gardes, mais se forger des chimères et se croire prédestiné, c'est de la pusillanimité. On n'est jamais trompé que par sa propre faute; un mari assidu auprès de sa femme a tant de pri-

viléges sur ses rivaux, qu'il faudrait qu'il fût bien malheureux ou bien inhabile pour ne pas l'emporter sur eux.

Le plus beau moment de la vie est celui où l'on devient père, et si l'amour passe, le sentiment paternel ne passe jamais. La femme la plus disposée à se déranger reste vertueuse en devenant mère.

La fortune est pour moi le dernier des soucis, et si je tiens à ce qu'une femme ne soit pas sans dot, ce n'est pas pour ce que vaut celle-ci, mais uniquement pour le respect, la dignité morale qui s'attache à la propriété.

Entre la laide et la belle, il y a un milieu dont tu ne tiens pas compte. De même, entre la femme supérieure et la femme nulle, existe celle qui a l'esprit de son sexe, l'esprit du cœur. Une femme qui ne peut suivre son mari dans ses préoccupations, les concevoir, les partager, n'est pas digne d'être sa compagne.

Crois-moi, mon ami, il n'y a pas d'âge pour

l'amour; le cœur et l'esprit ne vieillissent jamais, et celui même qui est assez malheureux pour ne pas aimer, doit se faire une raison et se marier!

IX.

De Lobine à Soukhaloff.

Saint-Pétersbourg, 3 avril 1841.

Tu as raison; s'il n'y avait que moi pour faire durer le monde, il finirait, et je crois que le mal ne serait pas grand, dût-il être irréparable. Je ne donnerais pas du monde une obole, et si je suis égoïste, c'est afin de ne pas rester en dette envers les autres. Le monde! je ne sais pas pour le plaisir de qui il a été créé, mais assurément ce n'est pas pour le nôtre. Faites-vous une politesse à un homme? il croit que vous avez besoin de lui, et se gonfle à en crever, mais ne crève pas. Lui marchez-vous sur le pied, au moral ou au physique? il ne dit mot, mais il vous assassine. On rit de votre malheur,

et on fait tout pour détruire votre bonheur. On ne vous accueille que selon les avantages qu'on peut retirer de vous. L'amour, dont tu rêves sans cesse, dépérit de plus en plus sous notre ciel ; il s'en vend plus qu'il ne s'en donne. Je ne veux pas parler politique, mais à coup sûr ce n'est pas là qu'il faut chercher de l'esprit. Et remarque-le bien, je ne parle que de ce qui me tombe sous la plume, car si je voulais creuser un peu, quel gouffre affreux de vices et de corruption s'ouvrirait à mes yeux !

Mais tranquillise-toi ; la mauvaise herbe ne périt jamais, dit un proverbe allemand, et la fin du mariage ne serait pas la fin du monde. Au contraire, les enfants fourmilleraient sous le régime du célibat. Ce sont de très-gentils êtres, sans doute, mais quel dommage qu'ils grandissent !

Revenons à ce qui te préoccupe, Dieu sait pourquoi. Quant à moi, je ne suis pas dégoûté du célibat, et je tâcherai de l'être le plus tard

possible. C'est la liberté qu'on peut sacrifier quand on veut, tandis qu'il n'en est pas de même de son adversaire, le mariage. Les Juifs, qui ont l'esprit du calcul, ont aussi des idées d'or. L'un d'eux dit, — je ne sais si personne ne l'a dit avant lui, mais il est probable que oui, — il dit que s'il peut arriver à un garçon de regretter une fois par jour de ne pas s'être marié, l'homme marié peut regretter sa liberté toutes les heures.

Je n'ai pas ton imagination pour voir de la poésie dans le mariage, je n'y vois qu'une prose désolante; tandis que le célibat promet tous les jours des jouissances nouvelles, et il tient souvent ce qu'il promet.

Je t'accorde la joie d'être père : mais si les enfants tournent mal, s'ils meurent, quel tourment !

Plût au ciel qu'il n'y eût que de notre faute quand les femmes nous trompent; mais le plus souvent la faute est toute à elles ou à la na-

ture. Nous nous marions ordinairement quand nous ne sommes plus bons qu'à être jetés aux chiens, et il n'y a que les vieux pour dire qu'un homme est toujours assez jeune pour une femme. L'amant a sur le mari des avantages indubitables : la *défense,* qui perd toutes les filles d'Ève, la nouveauté et tous ceux qui sont particuliers à tel ou tel autre galant. On ne tient pas toujours compte des belles qualités du mari, et l'on oublie difficilement ses défauts que l'on connaît trop à fond.

Pour la femme, le mariage est une nécessité, un abri, une joie ; elle se trouve promue tout d'un trait au *tschinn* du mari. Quant à l'homme, le mariage n'est pour lui qu'un moyen d'exercer sa tyrannie ; posséder une femme en propre flatte son ambition, c'est une esclave qu'on fait souffrir. Scrute-toi bien, et tu verras qu'il y a quelque chose en toi de cette rage de domination.

J'ai entendu dire que les femmes sont très-

bonnes ou très-mauvaises, qu'il n'y a pas de milieu dans le mariage, que c'est un paradis sur la terre ou un enfer anticipé. Je ne crois pas au paradis, mais je crois à l'enfer. Consulte les statistiques des mariages heureux, étudie l'histoire galante et scandaleuse, et démens-moi si tu l'oses !

### De Soukhaloff à Sobine.

Penza, 18 avril 1841.

Il m'en coûte de voir qu'un abîme nous sépare sur un point aussi essentiel; mais es-tu bien de bonne foi dans tout ce que tu dis? Et puisque tu me supposes les goûts d'un despote, permets-moi à mon tour de te dire tes défauts: tu es assez grand pour entendre des vérités.

Ton antipathie pour le mariage me paraît tenir à ta misanthropie, et celle-ci me semble provenir de ta vanité. Personne ne te conteste le droit d'être orgueilleux. Tu appartiens à une

de nos plus illustres familles; tes facultés sont loin d'être ordinaires, et le lot qui échoit chez nous à la naissance et à la capacité t'autorise à t'indigner des succès peu légitimes des autres. Ta fierté te donne une certaine méfiance de toi-même. Par crainte de ne pas réussir, tu n'entreprends rien et te drapes dans le dédain et le sarcasme, que tu manies admirablement. Si tu voulais te mettre sur les rangs, tu l'emporterais, j'en suis sûr, sur bien des concurrents; mais tu n'aimes pas les succès faciles, et tu es trop insouciant pour te donner de la peine.

En outre, tu veux paraître plus blasé que tu ne l'es au fond; en cela tu payes tribut à notre siècle; et, quoique indomptable et altier, tu subis, sans le savoir peut-être, le joug le plus insupportable, le joug de la mode dans les sentiments.

Comme tu es un composé de contradictions, tu te fais modeste par fierté et crois ne pas pouvoir faire le bonheur d'un autre, tout en

pensant qu'il n'y a personne qui puisse assurer le tien. Parce que tu n'as pas une fortune brillante, tu crains les refus; et, craignant les refus, tu prends en antipathie le mariage et verses ta bile sur tous ceux qui ne partagent pas ta manière de voir. Ai-je tort ou raison?

Crois-moi, fais-toi violence, secoue ton humeur caustique. Il y a en toi l'étoffe du meilleur mari qui soit au monde; et parce que tu connais en toi une sphère de sentiments que tu ne peux satisfaire, tu hais le mariage et la vie calme du foyer domestique, pour laquelle tu es si bien fait. Nos ennemis les plus dangereux sont nos proches.

Du même au même.

Penza, le 4 mai 1841.

Tu ne devines donc pas? Je n'insiste tant sur mon opinion que parce que je suis amoureux moi-même et que je vais sacrifier au dieu de l'hyménée. Je ne sais que faire de cette in-

dépendance que tu estimes si haut. J'ai trouvé la femme la plus adorable du monde, ce qui te dit que je suis dûment et réellement épris : car n'est-ce pas là le langage d'un amoureux? D'ailleurs, je ne l'ai jamais été et il faut bien qu'on le soit au moins une fois.

Condamné à vivre dans mes terres, je ne puis faire autrement que de me marier ; et le plus tôt sera le mieux, ne fût-ce que pour éviter l'écueil contre lequel ont échoué tant de nos confrères, amenés à se marier à des beautés rustiques. Les liaisons illégitimes portent toujours leur mauvais fruit ; et quiconque n'est pas marié de trente à quarante ans, ne le sera jamais ou le sera mal.

Mais je me disculpe, je crois, tandis que je devrais triompher : c'est que ton sarcasme me poursuit en idée. Sache donc, mon ami, que le gouvernement de Penza possède un trésor et que c'est moi qui vais en devenir le propriétaire. Dispense-moi des phrases qui

abondent sous ma plume et que tu prendrais pour des fleurs de rhétorique, lors même qu'elles seraient écloses sous le soleil brûlant de la passion.

Ma province est peu de chose sans doute, et celle qui en fait l'ornement, Olga Blistalsky, aurait pu être moins jolie sans cesser d'être la première beauté du pays; mais je crois qu'on fait bien de ne pas chercher loin et que, si on le pouvait, le mieux serait de se marier dans sa famille : il y aurait moins de surprises désagréables. Une fille à peine âgée de dix-huit ans! j'aurais pu faire son éducation, si elle n'était toute faite déjà, et admirablement faite. Elle cause comme un démon d'esprit. Tu connais sa famille de nom ; c'est une des plus haut placées, ce qui me rassure complétement ; car on a beau médire de la noblesse, il est telles choses qu'elle évite sans peine et qui demandent de la part des autres classes un effort de vertu.

De Lobine à Soukhaloff.

Saint-Pétersbourg, 4 mai 1841.

Que ne parlais-tu plus tôt? Je rougis de t'avoir dit tout ce qui m'est passé par la plume, mais j'étais à une lieue de supposer qu'il y allait pour toi d'une affaire sérieuse. Du moment que ta résolution est prise, je m'incline et l'approuve. Ta connaissance du monde me rassure contre les erreurs que la bonté de ton cœur pourrait commettre : ton choix doit être excellent.

Tu peux avoir raison et moi tort sur une foule de points. L'exemple d'autrui est une autorité à laquelle on ne se soustrait pas impunément, et le plus sage, peut-être, c'est de faire comme les autres. Tout le monde ne peut pas dire comme moi : « Je suis venu tout seul au monde, je mourrai tout seul. »

Courage, mon ami, et bonne chance! Je te souhaite tout ce qu'on peut souhaiter en pa-

reille circonstance. On a souvent dit qu'une femme voulait être menée à l'aide de la bride et de l'éperon, et je te connais pour un excellent cavalier. Mais que vais-je te parler le langage froid du célibataire, tandis que tu nages dans les régions éthérées de la passion? Tous mes vœux se résument donc en un seul : sois heureux ! Si mes affaires ne me retenaient pas ici, j'aurais couru près de toi. Tu voudras bien, n'est-ce pas, me garder en idée une place à tes côtés?

## II

Il y a deux espèces d'éducation, l'une qui consiste à comprimer, à tuer les passions; l'autre à les diriger : les moines sont peut-être plus habiles dans le premier genre que les gouvernements absolus. Ceux-ci ne tuent que les passions qui leur sont dangereuses, et qui par là même sont souvent les plus nobles. S'il y a des passions mauvaises, il y en a de bonnes qui activent le progrès du monde, et sans lesquelles rien de grand ne se ferait ici-bas. Apprendre à commander aux passions, à les

rendre intelligentes, doit être le but de toute sage éducation.

Mademoiselle Blistalsky avait été élevée auprès de ses parents, qui lui avaient appris à se faire obéir des autres, et non pas à obéir elle-même. Elle avait toujours une objection à faire à leurs remontrances, et eux-mêmes trouvaient tant d'esprit à ses reparties, qu'au lieu de se fâcher ils craignaient de contrarier ses volontés. Elle pensaient qu'elle serait toujours adulée, puisqu'elle était jolie, et qu'on avait toujours assez d'esprit de conduite quand on avait de la fortune. Cassait-elle ses joujoux par dépit ou pour se distraire, déchirait-elle ses robes ou ses fichus parce qu'ils ne lui plaisaient plus? on trouvait tout naturel de lui en acheter d'autres. Commandait-elle d'un ton hautain aux serfs? on ne la reprenait jamais, si ce n'est devant les étrangers, ce qui ne comptait pas. On ne songea à lui donner que quelques connaissances

d'agrément; et ses succès dans ce genre d'étude ne firent qu'augmenter sa liberté. Elle touchait trop bien du piano pour ne pas avoir le droit d'énoncer hautement ses opinions sur toutes choses, et elle chantait trop bien pour ne pas être maîtresse de ses lectures. Dans celles-ci, elle avait puisé plus de poison que de contre-poison, parce que, somme toute, les livres immoraux sont plus nombreux que les livres moraux, et que ne fussent-ils pas écrits avec plus de talent, ils plaident une cause toujours facile à gagner auprès des imaginations vives et impressionnables.

Sa fantaisie, vivement excitée par ses lectures, lui avait donné un air rêveur qui transportait ses parents de ravissement; ils y voyaient l'indice de goûts tranquilles et d'une vie rangée. Fuyant les distractions si peu variées de la campagne, elle se retranchait dans le monde que se créait son imagination, et où

tout n'était pas aussi pur qu'il eût été à désirer.

Le matérialisme qui envahit la littérature de nos jours contient les germes d'une funeste immoralité; il ravale l'âme à la mesure des intérêts mondains, la remplit du désir des sensualités et des jouissances charnelles, et porte la licence et l'anarchie dans l'esprit. L'âme jeune qui a passé par cette fournaise en sort avide d'émotions fortes qu'elle tend à satisfaire à tout prix, fût-ce même en dépit des devoirs les plus simples.

Olga avait le plus joli minois qui se puisse voir. Reproduit en porcelaine ou en gouache, il eût figuré sur une étagère ou dans une galerie de portraits, aussi avantageusement que l'original figurait dans un salon. A sa vue, les amis de l'art se disaient que la beauté est impérissable, que notre siècle n'a rien à envier aux siècles précédents, sous ce rapport, et que si

l'antiquité eût connu le moyen de transmettre jusqu'à nous les traits de ses jolies femmes, la comparaison n'aurait pas fait pâlir les nôtres, car il y a telle expression de douceur ou de suave rêverie, d'enjouement enfantin ou de folle gaieté qui n'appartiennent qu'aux femmes de notre époque. Ses yeux promettaient un monde de jouissances, mais ne laissaient saisir aucune de ses pensées ; une couche pâle, signe d'une vie rêveuse et sédentaire, luttait sur ses joues avec le vermeil, qui était leur couleur naturelle. Son pied était trop petit pour supporter son corps souple et léger, quoique enclin à prendre de l'embonpoint, trop petit pour marcher et surtout pour se poser sur les sentiers pierreux de la campagne.

Son père avait trop à faire à soigner son jardin et son haras, devenus célèbres à plusieurs centaines de verstes à la ronde, pour s'occuper de sa fille. Il se contentait de voir,

chaque matin, si elle avait le teint aussi frais qu'à l'ordinaire, et si le soir aucun nuage n'était venu ternir ce front sur lequel il déposait son baiser habituel.

Sa mère avait été, dans son temps, une des femmes les plus élégantes des deux capitales de la Russie. Sa réputation n'était pas pure de taches, mais c'étaient des taches qui ne faisaient que ressortir davantage sa beauté et ses charmes. Elle avait encore, comme de juste, conservé le désir et la prétention de plaire, et l'on se demandait en la voyant à côté de sa fille, à qui, du bouton à peine éclos ou de la rose épanouie, l'on devait donner la palme. C'étaient les mêmes traits, le même port, la même distinction ; mais l'une vivait de souvenirs, et l'autre d'espérances; l'une éblouissait, l'autre attirait et enivrait. On ne voyait aucune rivalité entre elles. La mère tenait les uns en respect par le faste et la grandezza, les autres par la stricte observa-

tion de ses devoirs auxquels elle n'avait failli que dans sa jeunesse. Elle ne tenait plus à plaire que par sa fille et était fière des succès qu'elle lui voyait obtenir.

Au fond, la famille Blistalsky était des plus respectables. La morgue y était inconnue, elle mettait chacun à son aise, n'avait de préférence pour personne, sans excepter Olga qui avait pour tous les mêmes sourires, les mêmes prévenances, les mêmes agaceries. — Ses prétendants se disaient qu'il fallait se presser pour ne pas être supplanté ; mais les uns pensaient qu'il y avait périls en la demeure, et un mystère quelconque derrière toutes ces façons avenantes ; les autres attendaient.

Soukhaloff seul affronta les dangers avec courage. Une fois décidé à se marier, il pensa qu'il valait mieux prendre une femme jeune et jolie. Il lui suffit d'adresser au père quelques compliments sur ses fleurs et sur ses chevaux pour être pris en amitié par lui, et de féliciter

## III

Huit mois s'étaient écoulés depuis le mariage de Soukhaloff. Rien n'était venu troubler son bonheur, personne ne songeait à le lui disputer. Sa sécurité d'esprit l'avait amené à se départir peu à peu des soins qu'il s'était imposés pour plaire à sa femme.

N'entendant plus répéter autour de lui combien elle était belle, son amour n'eut plus de stimulant, il la délaissa et donna plus de temps à la gestion de ses propriétés.

Il venait de sortir de grand matin pour sur-

veiller les travaux des champs et avait fait dire qu'il ne rentrerait que pour dîner.

Olga se leva tard, déjeuna seule et, trouvant les heures longues, demanda de la distraction aux fleurs de son jardin, puis à la tapisserie, puis enfin à la lecture, rien ne lui souriait. Elle fit alors atteler sa voiture, un phaéton qu'on avait fait venir de Moscou exprès pour elle ; il s'ouvrait seul et n'avait pas de place pour un domestique, témoin plus souvent indiscret que serviteur utile. Elle y monta rieuse et enjouée, et dit au cocher de la conduire où bon lui semblerait. Elle se blottit dans un coin, son ombrelle à la main, et regarda autour d'elle. Le phaéton s'enfonça dans la forêt. Olga voulut demander où son cocher la menait, mais se retint, aimant mieux se ménager une surprise. Une forêt de sapins, rarement entremêlés de bouleaux et de chênes, n'était pas de nature à captiver longtemps son attention. Ses yeux se portèrent sur son cocher.

C'était un jeune homme qu'elle avait choisi elle-même parmi ses paysans, sur l'invitation de son mari. Elle l'avait distingué pour la propreté de sa mise et pour son adresse. Justifiant ce choix, Dmitri avait depuis contenté ses maîtres par la promptitude avec laquelle il s'était fait à son métier, et par l'habileté qu'il y déployait. Cette attention à plaire lui avait valu la préférence sur ses confrères : il était devenu le cocher favori de Madame. Quelques mois avaient suffi pour effacer en lui les façons d'un paysan. Il parlait avec une politesse rare, ses manières ne manquaient pas d'élégance, son œil était vif, franc, brillant de vigueur. Sa physionomie nationale se mariait bien avec son costume. Sa chemise écarlate était coquettement nouée en haut par un ruban de couleur, son *armiak* en étoffe grise d'été était soutenu par une ceinture brillante qui dessinait sa taille ; il portait crânement son petit chapeau en castor orné de quel-

ques plumes de paon. Il était vraiment beau ainsi.

Après une demi-heure de course, madame Soukhaloff demanda à son cocher :

— Dmitri, sais-tu chanter?

Dmitri se retourna comme pour chercher dans les yeux de sa maîtresse de l'encouragement, souleva son chapeau, le plaça sur l'oreille, serra les rênes de ses chevaux, et partit d'une voix pleine et sonore :

« Beauté qu'on ne peut se rassasier de voir,
« aime-moi, gaieté de mes jours, prends-moi
« en amour!

« Je pencherai vers toi ma tête, ma tête ora-
« geuse. Je te donnerai ma liberté, qui n'a ja-
« mais été entre les mains d'une autre.

« Le sang fougueux bouillonne comme un
« torrent, brûle comme le feu; aime-moi, beauté
« qu'on ne peut se rassasier de voir, aime-moi! »

Son chant devint, comme tous les chants russes, empreint de froide mélancolie et de gaieté, vague et doux. Le sens s'en dérobait à l'esprit, mais berçait le cœur dans un mystère vaporeux. Les arbres se succédaient aux yeux d'Olga et entrechoquaient leurs cimes au bruit du vent, auquel se mêlait la voix de Dmitri. La solitude et l'obscurité de la forêt augmentaient le charme des impressions.

A mesure que Dmitri ralentissait son chant, il excitait le pas de ses chevaux, et bientôt on n'entendit que le bruit moelleux de la voiture entraînée rapidement par les coursiers.

— Doucement, pas si vite ! criait Olga.

Mais Dmitri, emporté par l'ivresse de son chant et la fougue de ses chevaux, ne s'arrêta que devant un *tabor* (1) de bohémiens qui lui barrèrent la route.

Une bohémienne, belle comme la liberté

(1) Camp mobile.

qui l'avait fait naître et qui l'avait nourrie, s'approcha du phaéton d'Olga et chanta :

« Bohémienne jeune, je ne suis pas bohé-
« mienne simple ; je sais dire l'aventure.....
« Donnez votre main, je dirai toute la vérité. »

Gaie et insouciante, Olga lui tendit sa main après l'avoir dépouillée du gant.

Ayant considéré avec attention les lignes intérieures, la bohémienne continua :

« Vous serez heureuse, car vous connaîtrez le plus doux des sentiments : vous aimerez, mais votre sentier d'amour sera hérissé de ronces et de cailloux. Vous surmonterez les obstacles, car vous avez un grand cœur ; mais la vengeance, comme un vautour, plane sur vous. Gare, gare à vous ! »

Le *tabor* avait eu le temps de se ranger et d'ouvrir la route au phaéton. Olga tira une pièce de monnaie et la plaça dans la main de la bohémienne.

« Oh ! ne craignez rien, lui dit celle-ci, votre équipage est léger, facile à se rompre, mais la main qui le mène est une main habile. Du courage, du courage ! »

Le phaéton continua sa route, et Olga tomba dans la rêverie. Les paroles de la bohémienne l'agitaient d'autant plus qu'elle ne pouvait en saisir le sens. Elle resta plongée dans ses idées jusqu'à ce que la calèche fût entrée dans un village.

Dmitri arrêta les chevaux et demanda à les faire respirer un moment.

—Pourquoi m'as-tu menée ici? lui dit Olga.

— Je croyais que vous ne connaissiez pas ce village.

— Mais tu avais une idée?

— Aucune, Madame.

Une femme qu'on appelait l'idiote, comme on en trouve dans bien des villages russes, un de ces êtres énigmatiques, sans famille et sou-

vent sans asile, repoussants de laideur, affreux de difformité, qui saluent les arrivants, accompagnent les passants, et qu'on prend en pitié malgré soi, accourut à la vue du phaéton. Elle cria au cocher :

— Oncle, oncle, je te reconnais. Il y a bien longtemps que tu n'es venu ici. Le grand-père est aussi parti, il est allé dans les champs lointains.

— Qui est donc ce grand-père? demanda Olga.

— Oh! n'y faites pas attention, madame, répondit le cocher, c'est une folle, elle ne sait ce qu'elle dit et ne m'a jamais vu.

L'idiote s'assit sur la route, et ramassant la poussière autour d'elle, comme une chose précieuse, s'en fit un siége.

— Où loges-tu? lui demanda Olga.

— Sous le ciel.

— Et que fais-tu?

La folle la regarda d'un air hébété, comme si

elle ne comprenait pas qu'il fallût faire quelque chose dans ce monde.

— Oncle, dit-elle à Dmitri, eh l'oncle! ta roue n'est pas solide.

— Tu veux dire que tu n'as rien mangé, répondit Dmitri.

— Donne-lui donc quelque chose, s'écria madame Soukhaloff, puis se rappelant avec un soupir, que le pauvre homme ne pouvait rien avoir à lui, elle tira un rouble de sa bourse.

— Ne lui donnez pas tout cela, s'écria Dmitri, elle ne saurait qu'en faire. Si vous voulez le permettre, j'irai plutôt porter cet argent à un maître de maison qui aura soin d'elle pendant quelque temps.

Il entra dans la cabane voisine et en ressortit avec du pain qu'il tendit à l'idiote. Celle-ci l'enveloppa dans le pan de sa robe.

— Tu ne donnes donc rien à ta femme? dit-elle à Dmitri. Elle est jolie, ta femme, mais toi tu es bien aussi. — Puis, elle parla long-

temps encore, mais de manière à ne pas être comprise même de ceux qui avaient l'habitude de l'entendre.

—Quelle belle dame ! se disaient les paysans qui s'étaient approchés du phaéton.

— Quel beau cocher ! pensaient quelques femmes qui montraient leurs têtes aux lucarnes de leurs maisons.

Olga ordonna de retourner.

---

L'ennui d'une vie de retraite, d'un tête-à-tête de huit mois, avait fait sentir son poids à Soukhaloff : comment serait-il resté sans effet sur l'imagination d'une femme, avide de nouveauté ?

Olga n'avait pas aimé, car elle ne s'était mariée que par convenance et pour avoir la liberté dont elle ne jouissait guère.

Aimer un cocher, quel oubli, quelle faute! — Ainsi pensait Olga, mais aussitôt les traits de Dmitri revenaient à son esprit, sa voix suave et douce résonnait à son oreille! — Il est jeune, disait-elle, il n'a jamais aimé, il bénira, il aimera doublement celle qui l'aura élevé.

S'efforçait-elle de chasser son image, — l'ennui l'assiégeait, puis le soleil brillait de tout son éclat, la nature répétait des chants d'amour. Olga redemandait son phaéton et recommençait ses promenades qui étaient autant de tête-à-tête avec Dmitri, dont le charme pour elle naissait du contraste de la timide simplicité de cet homme, avec la banalité prétentieuse du monde. — Si au moins, se disait-elle, il avait la pensée de porter ses yeux sur moi, mais son imagination ne rêve pas mon amour.

— Dmitri, voudrais-tu te marier? lui demanda un jour Olga.

— Si vous l'ordonnez, Madame, j'obéirai.

— Tiens, voici cette clef; tu viendras ce soir dans le pavillon du jardin, tu feras en sorte de n'être vu de personne. Celle que je te destine s'y trouvera, mais elle ne veut pas être connue, avant que j'aie tout approuvé; tu seras diseret.

A minuit, Olga se glissa en bas de son lit, revêtit la robe qu'elle s'était préparée, couvrit sa tête d'un mouchoir et descendit dans le jardin.

Dmitri l'attendait déjà dans le pavillon. Les persiennes fermées ne lui permettaient de rien voir.

— Ma maîtresse, lui dit Olga, en déguisant sa voix, te veut du bien et désire que je sois ta femme, tu m'aimeras donc pour la récompenser de ses bonnes intentions.

Un moment après, on venait frapper à la porte. C'était Soukhaloff lui-même. Le pavillon

avait deux sorties. Olga s'échappa par la porte opposée, disant à Dmitri d'ouvrir celle à laquelle frappait son mari.

Soukhaloff entra et ouvrit les persiennes.

— Avec qui étais-tu ici ? demanda-t-il à Dmitri.

Le cocher se troubla et ne répondit pas, mais son maître insistant avec force :

— Je ne sais, répondit-il, vous êtes venu trop tôt, je n'ai pas encore pu apprendre moi-même qui était cette femme.

Il raconta tout ce qu'il savait.

Cependant, Olga était rentrée chez elle, elle réveilla sa suivante, et mettant de l'or devant elle, elle lui dit :

— Ton bonheur est assuré, si tu veux m'obéir aveuglément. Tu épouseras Dmitri, tu diras à ton maître que je te l'avais ordonné déjà hier, et qu'aujourd'hui tu t'étais rendue au pavillon, qu'au bruit de sa voix tu t'es enfuie.

La femme de chambre jura de tout faire ainsi que sa maîtresse lui ordonnait.

Lorsque Soukhaloff vint demander à sa femme l'explication de toute cette aventure, Olga satisfit à ses questions d'un air calme et rieur. Elle ajouta que la curiosité seule l'avait poussée à accompagner sa femme de chambre.

## IV

De Soukhaloff à Lobine.

Gouvernement de Penza, 8 avril 1842.

Par où commencerai-je, et comment te parler du coup qui vient de me frapper? Honte, malheur, opprobre, tout est venu fondre sur moi à la fois. Ma tête menace de se rompre, mes jambes s'affaissent, mes mains se crispent et tremblent tour à tour.

Que j'ai eu tort de ne pas suivre tes conseils et de n'écouter que mes propres inspirations!

J'étais allé à Moscou; des affaires pressantes

m'y appelaient. Ne voulant pas y rester longtemps, j'avais consenti à laisser ma femme seule ici, mais c'est elle, c'est bien elle, l'infâme, qui me l'avait demandé.

Je revins ivre d'amour, aveugle dans ma confiance, car jamais un soupçon ne s'était glissé dans mon cœur. Brûlant d'impatience de me retrouver auprès d'elle, je descends à quelques pas de la maison, je m'y introduis comme un amant qui croit réjouir sa maîtresse par son retour; j'arrête tous ceux qui voulaient prévenir Olga de mon arrivée. Olga! elle ne mérite plus ce nom; car c'était celui de la femme qui devait embellir mon existence, cette existence qui ne sera plus désormais qu'un fardeau. J'entre — ma plume s'arrête involontairement... Mais mon secret ne sera-t-il pas bientôt connu de tous? ne vais-je pas devenir la risée du pays entier?

Ah! si du moins elle eût choisi un rival digne de moi, que j'aurais pu châtier, ou de qui j'au-

rais pu recevoir la mort! mais quel affront! un esclave, un cocher!... Ne me demande pas le reste. Je ne l'ai pas tué; je n'ai même pas honoré d'un regard de mépris l'indigne qui m'a trompé.

Mon bonheur s'est englouti en un clin d'œil; j'étais venu plein d'affection, je suis sorti sans cœur, sans idée.

Voici le troisième jour que je suis renfermé chez moi. Ma femme a au moins eu la pudeur de ne pas demander à me voir. Ne pouvant s'excuser, elle n'a pas voulu implorer mon pardon. Elle n'avait rien, rien à invoquer pour l'obtenir!

J'ai longtemps pensé aux moyens de punir mon insensé rival. Il me répugne de me venger sur un serf. Je puis le faire mourir sous le bâton, lui faire expier son crime dans les plus grands supplices, et c'est parce

que je puis tout cela, que je n'en fais rien. S'il n'avait connu que le bonheur d'un moment, il l'eût payé par une mort soudaine; mais l'offense qui a duré veut un châtiment durable.

Voici enfin ce que j'ai résolu. Dmitri partira pour la Sibérie. Il y sera ce qu'il a été, paysan, colon; la peine, comme tu vois, est au-dessous de la faute. Rien ici ne doit révéler son bonheur ou rappeler ma honte. Olga rentrera chez ses parents, et moi, mon ami, je chercherai dans les voyages la distraction, sinon l'oubli.

Que j'étais simple! je me suis laissé tromper comme un enfant, car j'avais assisté au début de cette infâme intrigue. Je les avais d'abord surpris dans un pavillon, mais l'astuce féminine m'a fait croire qu'il s'agissait d'une autre. J'ai cru, parce qu'il faisait sombre, parce que la servante était dans le complot, parce qu'enfin

j'ignore le mensonge et ne puis me figurer le vice sous les traits de la beauté.

Sous différents prétextes, elle a remis le mariage de sa servante et s'est substituée à ses droits; grâce aux ombres des nuits et à ces subterfuges, Dmitri a été de bonne foi. Il n'a manqué, pour compléter le roman, qu'une chose, c'est que la femme de chambre soit venue, par jalousie, me dévoiler ce tissu de fourberie; mais un serment la liait, et elle ne songeait pas à disputer à sa maîtresse l'homme qu'elle n'aimait pas. Ce n'est que lorsque, partant pour Moscou, j'eus renvoyé de Penza le cocher, que ma femme a jeté toute retenue et s'est découverte à son amant.

Je n'ai pas songé à punir la femme de chambre. Pour être même plus sûr de son silence, je la comblerai de présents, je la doterai richement, et si elle parle, son ingratitude parlera plus haut qu'elle.

Du même au même.

Château de Blistalsky, 5 mai 1842.

C'est fait: Dmitri est parti, et parti pour la Sibérie, mais ma femme a disparu! Je suis venu ici, supposant qu'elle avait prévenu mes désirs en se rendant chez ses parents, mais je ne l'y ai pas trouvée.

Il m'en a coûté de leur apprendre tout ce qui s'est passé. Leur peine me fait mal: car ils sentent que la honte et le déshonneur rejaillissent sur eux. Est-ce la suite de l'éducation qu'elle a reçue, ou bien l'effet seul de son imagination excentrique? Par quel sortilége ce manant a-t-il pu l'attacher à lui? Je me perds en suppositions. Tomber si bas; pourquoi? salir un nom si loyalement offert, quelle lâcheté!

Je reçois à l'instant une lettre qui m'apprend qu'Olga s'est rendue à Penza, et qu'elle a voulu suivre Dmitri en Sibérie. Les autorités n'ont

pas cru devoir s'y opposer. Une telle abnégation confond l'esprit ; le dévouement pour un rustre poussé aussi loin tient du prodige et désole le cœur. J'ai demandé à son ancienne confidente, à sa femme de chambre, si elle en eût fait autant pour son mari, si elle eût suivi Dmitri en exil ? Elle n'a pas balancé à me dire que non : elle eût sans doute préféré un gentilhomme.

Ma femme aura voulu se sacrifier pour la victime de ma jalousie, et porter les chaînes de ce martyr de l'amour, d'un amour qu'elle a provoqué. Ai-je mal fait d'user de cette rigueur ? mais que pouvais-je ?

Elle ne m'a pas écrit un mot ; elle ne m'a pas demandé d'alléger le sort de son amant.

Cette fierté m'étonne. C'est à peine si j'ai eu le temps d'étudier son cœur. Je puis dire que je ne connais guère ma femme. Mais quelle dignité peut-il y avoir dans cet abaissement ? quel

sentiment peut-on concevoir pour un homme de cette espèce? Ne faut-il pas admettre que les goûts sont souvent en rapport inverse avec la position dans laquelle on est né; que s'il y a des personnes qui veulent s'élever à tout prix, il en est d'autres qui sont entraînées dans la chute par le penchant qu'elles ont pour ce qui est commun et vil?

Les Blistalsky envoient de l'argent à Olga, sans lui écrire un mot; je vais leur restituer sa fortune; c'est la moindre consolation qu'elle puisse avoir, car je crois que le repentir ne tardera pas à s'emparer d'elle. Que je souffre! mais grâce au ciel, ce n'est plus par amour, et j'espère me guérir avec le temps et oublier toute cette scandaleuse aventure.

De Lobine à Soukhaloff.

Saint-Pétersbourg, 18 mai 1842.

Pauvre ami! je ne dirai pas que je te plains, ce serait trop trivial et trop cruel.

S'il n'y a eu de la part de ta femme qu'une passion brutale, il faut convenir qu'elle porte le coup de grâce à cette pudeur si vantée de son sexe, et qu'elle mérite le mépris.

Mais, si à ton tour, tu es devenu un de ces maris lourdauds, dont l'air des champs a dilaté l'abdomen et resserré le cerveau, si tu ressembles à ces braves gentillâtres qui crient deux fois trop fort et mangent trois fois plus qu'il ne faut, qui fument, crachent, boivent, qui cassent des bâtons sur le dos de leurs serfs, et ne parlent que récoltes et engrais, il faut convenir qu'un cocher jeune et adroit est pour eux un rival dangereux auprès de ces frêles beautés qui affichent de la philanthropie pour les serfs, de la sympathie pour ceux que le sort maltraite.

J'aime à croire qu'il n'en est rien, que tous les torts sont du côté de ta femme, que tu es toujours un cavalier élégant, un homme civilisé, dans l'acception de ce mot, et que tu

n'as aucun des ridicules de nos châtelains.

Mais alors, pourquoi faire usage de ce droit qui nous est donné je ne sais comment, je ne sais pourquoi, d'envoyer nos serfs en Sibérie? Si, comme tu le crois, cette peine n'en est pas une au fond, autant valait-il ne pas y avoir recours; mais les idées affreuses qui s'y rattachent ne pouvaient qu'exalter davantage l'imagination de ta femme, que révolter son sentiment d'indépendance. En lui enlevant son amant par la force, tu la mets dans la tentation de résister, et en infligeant à Dmitri une peine de ce genre, tu le rends encore plus intéressant aux yeux d'Olga.

Elle a suivi son amant, et je suis prêt à la mépriser moins. Il se trouve que du même coup tu atteins deux victimes, tu te venges de la femme et de son complice, tu te débarrasses à tout jamais de l'une comme de l'autre; mais tu sors de la catégorie obscure des maris trom-

pés : prends garde de tomber sous la plume de quelque romancier affamé.

Ta femme jouira de sa fortune, la mettra aux pieds de son amant, se chargera de son éducation ; ta vengeance sera détruite, et tu ne passeras pas moins aux yeux de tous pour un mari implacable. Je ne te donnerai aucun avis, par la bonne raison que je n'en trouve pas, et qu'il me paraît impossible que tu n'apportes aucun changement au sort de tes exilés.

*De Soukhaloff à Lobine.*

*9 septembre 1842.*

Ce que c'est que l'opinion publique ! elle aussi se révolte contre ma résolution, et prend en pitié celle qui m'a trompé. On m'appelle tyran, et tous ceux qui crient ainsi auraient plus mal agi à ma place. Si j'eusse fait le généreux, si j'eusse laissé ma femme sous le poids de sa faute, on m'aurait tourné en ridicule.

Je me suis décidé à déplacer Dmitri, et à

l'envoyer à Kronstadt, dans les compagnies des prisonniers d'État. Au moins Mlle Blistelsky pourra habiter Pétersbourg et cacher sa honte dans le tumulte d'une grande ville, car elle est bien décidée à ne pas quitter son amant, et après tout, c'est peut-être ce qu'elle a de plus sage à faire. Le monde oublie une faute alors qu'on y persévère; il s'incline devant la femme qui fait preuve de caractère, et tout en la repoussant, il la respecte.

Vois-tu madame traverser deux fois la Russie dans un chariot escorté de Cosaques, et, suivant au pas, le bienheureux cocher marchant à pied, enchaîné à des criminels! Aux relais, m'a-t-on dit, elle l'entoure de ses prévenances, elle ranime ses membres engourdis! Ce tableau revient souvent à mon esprit.

Qu'avais-je à faire? le divorce ne nous est pas permis, et encore une fois, je ne pouvais souffrir la présence de Dmitri dans mes terres. Le vendre eût été difficile et peu utile; le faire

soldat revenait presque à la même chose, or, je l'avoue, je ne suis pas assez chrétien pour chercher une autre femme à celui qui m'a ravi la mienne.

Je ne veux plus entendre parler de toute cette sale histoire ; je veux oublier et Olga et Dmitri... Je pars ces jours-ci pour l'étranger ; je prends la voie de terre, et ainsi je ne pourrai aller t'embrasser à Saint-Pétersbourg.

# LE BRIGAND VENGEUR.

# LE BRIGAND VENGEUR.

L'Oka charriait des glaces. Un coupé élégant, rayé de brun et de bleu, aux panneaux ornés d'armoiries équivoques, les roues couvertes de boue et de neige, s'arrêta au village qui se trouve sur la route de Kalouga à Orel.

Un jeune homme, coiffé d'un bonnet fantastique de voyage, mit sa tête à la portière et cria : « *Porom,* le bac ! » Un rugissement du vent qui se brisait contre les glaces, lui répondit seul.

— Quel est donc ce village? demanda le voyageur à un paysan qui passait.

Le paysan ôta son bonnet et nomma le village.

— A qui est-il?

— A l'État, *Votre Noblesse* (1).

— Qu'on me fasse venir le *golova* (2)!

Quelques instants après, le *golova* accourut, la tête découverte, les cheveux épars au vent. Il se courba respectueusement devant la portière du coupé.

— C'est toi qui es le *golova?* lui dit le propriétaire de la voiture : qu'on m'avance tout de suite le bac, je suis pressé.

— Votre *Haute Noblesse* (3), répondit le *golova* en se courbant de nouveau, le bac ne peut pas tenir sur la rivière, la bourrasque

(1) Titre qu'on donne en Russie à tout noble d'un rang inférieur à celui de major.

(2) *Tête*, chef de paysans de la couronne et paysan lui-même.

(3) Titre donné aux fonctionnaires civils et militaires, à partir du rang de major jusqu'à celui de général.

est trop forte, les glaçons se dressent les uns sur les autres, on ne peut avancer; toute communication est interrompue depuis huit heures.

— Le bac ! je veux le bac, entends-tu?

— *Votre Excellence,* certes j'ai bien compris, reprit le *golova,* donnant ainsi au voyageur un grade de plus à mesure que celui-ci élevait la voix, j'ai bien compris, mais j'ose faire observer à Votre Excellence.....

— Je ne veux pas d'observations. Je voyage pour des affaires qui pressent, il me faut le bac tout de suite, sinon, tu sauras ce qu'il en coûte de faire attendre un homme comme moi.

— Tout à l'heure on a essayé de mettre une embarcation à l'eau, deux hommes ont péri et il a fallu y renoncer, répliqua le *golova* tout tremblant.

Le voyageur, en entendant ces mots, poussa avec humeur la portière devant lui et mit pied à terre.

Tous les assistants se découvrirent à sa vue.

— Il y a, Votre Excellence, continua le *golova*, dans la maison que voici, un fermier de vins qui attend depuis six heures.

— Qu'est-ce qu'un fermier de vins! Qu'y a-t-il de commun entre lui et moi?

Le *golova*, plus confus que jamais, s'inclina jusqu'à terre.

— Quel est ici l'*okroujnoï* (1)?

Le *golova* le nomma.

— Où reste-t-il?

— Dans le premier village, de l'autre côté de la rivière.

— Qu'on lui expédie un exprès, je vais préparer une lettre pour lui.

Après avoir dit ces mots, notre personnage entra dans la maison qu'on lui avait indiquée comme servant d'asile aux voyageurs. Il se fit apporter de l'encre et du papier.

(1) Employé du ministère des domaines, préposé à l'administration d'un cercle de paysans de la couronne.

— Si vous écriviez en français? lui dit son compagnon de voyage, un ami qui l'avait suivi depuis Moscou.

— Il pourrait ne pas savoir le français.

— C'est ma foi vrai ; mais qu'allez-vous lui dire?

— Vous allez voir, répondit-il. Il prit la plume et écrivit en parlant haut :

« Bienveillant monsieur Pierre Mikhaïlovitch...

— Vous n'avez, n'est-ce pas, rien à redire à ce début de rigueur?

« Voyageant pour des intérêts de haute importance, je me vois dans l'impossibilité de continuer ma route, faute de tout moyen de communication. Je compte sur votre aimable serviabilité pour obvier à ce fâcheux contretemps.

« *Signé*, KRIKOUNOFF. »

— Prenez garde, s'écria son ami, vous avez

l'air de dire que vous voyagez par nécessité d'État : or, vous savez bien qu'il n'en est rien.

— Je ne le dis nullement, qu'il présume ce qu'il voudra, cela ne me regarde pas.

— Vous signez Krikounoff tout court ; *l'okroujnoï* n'est pas censé savoir qui vous êtes.

— Pardieu ! s'il le savait, il ne se dérangerait pas.

M. Krikounoff cacheta la lettre et alla la porter au *golova* qui, pour faire preuve de bonne volonté, fit mettre à l'eau une nacelle avec deux hommes; mais à peine eut-elle pris le large, que les glaces la rejetèrent sur la rive.

Calmé par ce résultat, M. Krikounoff se résolut à attendre au lendemain. Il rentra dans la maison et y lia cavalièrement connaissance avec le fermier de vins qui lui apprit que de graves intérêts l'appelaient aussi à Orel, qu'il avait offert huit cents roubles (assignats) pour se faire transporter de l'autre côté de la

rivière, et qu'il fallait une impossibilité évidente pour que les paysans eussent refusé.

On passa la soirée à jouer aux cartes. M. Krikounoff perdit, ce qui lui fit maudire doublement ce contre-temps.

Le lendemain, dès la pointe du jour, le vent s'étant calmé et le mouvement des glaçons étant devenu moins dangereux, le *golova,* empressé de plaire à l'inconnu qui, à en juger par son verbe haut, devait être quelque grand personnage, expédia la lettre à l'*okroujnoï,* et bientôt, sur les ordres de celui-ci, vingt paysans se mirent à manœuvrer le bac où l'on transporta la voiture de M. Krikounoff ainsi que celle du fermier des vins.

On allait démarrer, et M. Krikounoff donnait déjà ses ordres d'une voix impérative, lorsqu'un homme en guenilles, la barbe forte et grisonnante, vint prendre passage sur le bac. Personne d'abord ne fit attention à lui, mais

lorsque M. Krikounoff pour animer les paysans, leur lança quelques jurons de sa façon, l'inconnu y répondit par un rire sardonique qui troubla notre gentilhomme.

— Qui es-tu? lui demanda celui-ci.

— Ne faites pas attention, je vais à mes affaires.

— Mais quelles sont tes affaires?

— Vous me connaissez donc pour me tutoyer de la sorte? En effet, je crois vous remettre à mon tour : vous êtes Nikita Alexéiévitsch Krikounoff.

— Tu es donc du voisinage de mes terres, pour me connaître? lui dit Krikounoff; puis, de peur de voir son incognito trahi par cet homme, il s'empressa de le quitter.

Les efforts réunis des paysans furent couronnés de succès : au bout d'une demi-heure, M. Krikounoff put mettre pied à terre sur la rive opposée. Il donna dix roubles pour reconnaître ce service, le fermier des vins en

donna cent cinquante. Mais la générosité étant en Russie en rapport inverse avec l'importance des personnes, les paysans se considérèrent comme trop heureux d'avoir contenté le haut dignitaire et le prièrent de témoigner en leur faveur auprès de leur chef, son ami, l'*okroujnoï*.

---

De nouvelles contrariétés et de nouveaux triomphes attendaient M. Krikounoff de l'autre côté de la rivière. A peine débarqué, il voulut partir pour éviter de se faire connaître de l'*okroujnoï*, mais le malheur voulut que tous les chevaux fussent dehors. Obligé d'être poli malgré lui, il ne put se dispenser d'aller au moins remercier celui qu'il avait mystifié par sa prétendue importance; il se fit accompagner de son ami chez l'*okroujnoï*. Dès qu'on lui eut annoncé la visite de M. Krikounoff, celui-ci se mit en devoir de revêtir son uniforme;

mais notre jeune homme, confus de causer tant d'embarras, ne lui en laissa pas le temps et, se précipitant dans la chambre, il le pria de ne pas se gêner pour lui.

L'*okroujnoï* se confondit en excuses et M. Krikounoff en remercîments. Voulant mettre le comble à sa complaisance, le premier prétendit aller presser les moyens de départ. Il était curieux au fond d'apprendre exactement à qui il avait affaire. Il courut chez le chef du relais, et quel ne fut pas son étonnement lorsqu'au lieu d'une feuille de route pour affaires d'État, il n'y trouva qu'un simple bon pour trois chevaux, et lorsqu'il vit que les titres de celui qui lui avait occasionné tant d'embarras, se renfermaient dans cette seule ligne :

*Conseiller titulaire* (1) au service extraordinaire du ministre des domaines.

L'*okroujnoï* était un homme qui savait vi-

(1) Grade civil équivalent à celui de capitaine dans la ligne ou de lieutenant de la garde.

vre. Il ne se formalisa pas du tour que venait de lui jouer son camarade de service ; mais changeant aussitôt de ton, il se plaça sur le pied d'une intime égalité, se payant ainsi du service qu'il venait de rendre ; il rentra chez lui avec une contenance assurée, tendit à Krikounoff son document, et lui dit d'un ton railleur :

— Voici votre feuille de route. Quel est donc l'objet de votre voyage ?

— A vous dire vrai, répondit Krikounoff, enchanté que l'affaire ne prît pas une tournure plus sérieuse, je vais faire une apparition inattendue sur mes terres, surprendre mes paysans et les obliger à solder les arriérés qu'ils ne se pressent guère de payer.

Au fait, l'*okroujnoï* n'avait dérangé que de pauvres paysans, ce qui, à son avis aussi, ne valait pas la peine qu'on en parlât. Il était enchanté d'obtenir quelques renseignements frais sur le ministère auquel ils appartenaient tous

deux et d'apprendre les nouvelles de la capitale. Il retint M. Krikounoff à dîner, et celui-ci n'était pas assez pressé pour refuser une invitation qui lui donnait l'occasion de regagner la bonne opinion de l'*okroujnoï*.

Le soir, d'après les dispositions de l'*okroujnoï*, six magnifiques chevaux attendaient les ordres de M. Krikounoff. Son ami, en montant avec lui en voiture, lui dit :

— Je ne reviens pas de ma surprise, il faut avouer que vous avez eu de la chance.

— Savoir-faire, mon ami, rien que du savoir-faire! Que cet exemple vous serve. On n'obtient rien chez nous avec de la politesse, on est écrasé si l'on se fait humble.

— Mais comment auriez-vous fait, si l'*okroïjnoï* eût été moins crédule?

— Et le pouvait-il? sait-il comment je suis avec le ministre? connaît-il mes relations, mon influence? Ma manière de me poser, de ré-

clamer ses services devait à elle seule lui faire augurer avantageusement de mes liaisons. Or, si je suis lancé dans le monde, si j'ai quelque parent bras droit d'un ministre, il agissait prudemment en venant au-devant de mes désirs. Ma tactique m'a toujours réussi. Un jour, à Saint-Pétersbourg, je ne pouvais traverser la rue sans me crotter. Je vois un officier de police qui surveillait le balayage. Je l'appelle du geste et de la voix, vous savez de cette voix qui ne laisse pas d'hésitation à l'obéissance. Il accourt, je lui reproche vertement la maladresse avec laquelle je voyais pousser les boues du côté des piétons, et aussitôt on me tend une planche à l'aide de laquelle je traverse à sec. La morale de ce fait ne vous échappe pas : « Sans doute, il est fort, puisqu'il aboie contre les forts. » Vous savez qu'un général, en pareille occasion, étendit son manteau par terre, devant les pas d'un auguste personnage.

Une autre fois, et ceci vous paraîtra bien.

plus fort, j'ai eu la fantaisie de railler des soldats, ces automates, fantaisie qui aurait pu me coûter cher. Je revenais du spectacle, en voiture, il se faisait sombre, je rencontre dans la rue un peloton d'un régiment de la garde qui se rendait à son poste. Je le salue d'un bonjour, à l'instar de celui du grand-duc Michel. La patrouille ne fit qu'un cri : « Nous vous souhaitons une bonne santé, » mais au moment d'ajouter le titre, les soldats regardèrent ma voiture et se turent en voyant une livrée civile. L'officier n'était pas revenu de sa surprise, que j'étais déjà hors de vue.

## II

M. Krikounoff venait de réaliser ses *obroks* (1). Avec les arriérés et d'autres rentrées, la somme se montait à une trentaine de mille roubles. Il s'apprêtait à repartir pour Saint-Pétersbourg et repassait dans son esprit les différents usages qu'il ferait de cet argent, lorsqu'on lui annonça la visite de M. Zwanoff, capitaine en retraite. Il venait, disait-il, acheter une partie des forêts de M. Krikounoff,

(1) Redevances de serfs.

qui reçut cette offre avec plaisir, y voyant le moyen de toucher de nouveaux fonds.

— Cette propriété, lui dit Zwanoff, vous était commune avec votre oncle, n'est-ce pas?

— Oui, répondit Krikounoff en se troublant un peu, car il n'aimait guère qu'on lui parlât de son oncle et cherchait de toutes les manières à le faire oublier.

— Je l'ai beaucoup connu, monsieur votre oncle.

— Vraiment? Il est bien malheureux, ses idées l'ont perdu.

—Mais vous avez, n'est-ce pas, tout fait pour alléger son sort?

— J'ai religieusement déposé à la Banque la moitié de nos revenus. Si jamais il revient, il les touchera.

— Il n'est guère probable qu'il revienne, mais il vous était facile de lui faire parvenir tout ce que vous vouliez.

— Le gouvernement défendait aux parents

des exilés du *quatorze* (1), de leur envoyer plus de trois mille roubles par an.

— J'ai entendu dire qu'il y en avait parmi eux, qui jouissaient de la plénitude de leurs revenus.

— C'est apparemment l'effet de quelque grâce particulière, à laquelle mon oncle n'a pas participé.

—Voulez-vous que je vous trouve les moyens de lui faire passer de l'argent?

— Je vous remercie, mais je n'ai rien à lui envoyer pour le moment.

— La vie est si chère en Sibérie pour quiconque est accoutumé au luxe de Saint-Pétersbourg: vous devriez bien tenter un effort et lui faire tenir quelque chose.

— Je verrai par la suite ce que je puis faire, mais revenons à l'objet de votre visite.

— Restons plutôt dans notre conversation actuelle :

(1) 14 décembre 1825, révolte militaire à Saint-Pétersbourg.

il doit vous être doux de parler de votre oncle.

— Le souvenir de mon oncle est une plaie dans mon cœur, et il vaut mieux n'y toucher que le moins possible.

— C'est surtout une plaie alors qu'on n'a pas rempli ses obligations; vous avez, Monsieur, pendant quinze ans joui de ses biens, vous les avez même dissipés et vous ne lui avez presque rien envoyé. Vous êtes trop gentilhomme pour ne pas réparer cet oubli, alors qu'on vous en offre l'occasion, et j'espère que vous ne me laisserez pas sortir les mains vides. Je sais que vous avez de l'argent, et vous allez me le remettre, Il sera religieusement restitué à votre oncle, plus religieusement que vous n'avez déposé ses revenus à la Banque, car je sais que vous n'en avez rien fait.

A ces mots, Krikounoff regarda plus attentivement son interlocuteur; ses traits ne lui parurent pas inconnus; mais il avait beau

rappeler ses souvenirs, il ne savait où il avait vu son hôte.

— Comment pouvez-vous me parler de la sorte? lui dit-il. Sais-je seulement qui vous êtes? Je ne vous connais pas. Vous dites venir m'acheter des terres, et c'est vous qui me demandez de l'argent. Que vous importe mon oncle?

— Je l'ai vu en Sibérie.

— Vous a-t-il donné une lettre, un pouvoir?

— Vous savez que ce n'est guère possible: les condamnés sont trop bien surveillés. Mais que craignez-vous? que je vous vole? Il vaut mieux se laisser voler que de voler un parent.

— C'en est trop enfin! *Tschelovek* (1)!

— Ne criez pas, il ne viendra personne à votre secours.

Krikounoff ouvrit la fenêtre et recula d'é-

(1) Homme, mot dont les seigneurs se servent en Russie pour appeler leurs domestiques.

pouvante en voyant en bas des figures sinistres et étrangères. Il reconnut enfin les traits de son visiteur : c'était l'homme qu'il avait vu sur le bac.

— La maison est cernée ! s'écria-t-il.

— Comme vous le dites.

— Je suis donc dans les mains de brigands?

— C'est comme il vous plaira de le penser.

— Mais alors, pourquoi tous ces mystères, tous ces prétextes? Dites que vous êtes venu pour me piller et non pas pour plaider la cause de mon oncle.

— Je ne demande jamais rien à qui ne doit rien; vous avez volé : partageons.

— J'ai la loi pour moi, un homme mort civilement ne peut posséder. J'ai hérité de mon oncle.

— Et vous voudriez le faire mourir de faim? Vous invoquerez la loi, quand je serai parti. Si la loi est pour vous, le droit est pour votre on-

cle, et je suis son vengeur. Apportez votre argent.

Krikounoff regarda de nouveau son interlocuteur : ses formes herculéennes le firent trembler, en même temps que l'idée de devoir se séparer de son argent lui faisait venir les larmes aux yeux.

Le soi-disant Zwanoff tira un pistolet de sa poche et le mania d'un air de froide résolution ; un frisson courut dans les veines de Krikounoff.

— Veut-on s'exécuter? demanda le brigand.

— Je vais vous donner tout ce que j'ai, s'écria Krikounoff.

Un moment après, il reparut avec trois mille roubles.

— Je vous les laisse pour votre voyage, lui dit Zwanoff. Remettez-moi ce qui reste dans votre caisse, je m'en contenterai.

— Je vous jure que je n'ai plus rien.

— Ne jurez pas, et ne me forcez pas d'aller

visiter votre secrétaire. Il me faut trente mille roubles bien comptés, ne perdons pas de temps, car j'ai pas mal d'affaires dans le même genre à expédier.

Il fit un geste qui fit pressentir ses intentions. Krikounoff, vert plutôt que pâle, se traîna dans sa chambre et en rapporta les trente mille roubles.

— A part la commission et un intérêt raisonnable, lui dit Zwanoff, votre oncle touchera cet argent; mais soyez exact à l'avenir, et ne le laissez manquer de rien, sinon, vous aurez ma visite ou celle de mes confrères.

Il s'inclina et partit, Krikounoff voulut le suivre, mais le brigand retira la clef de la porte qu'il ferma en dehors.

Resté seul, Krikounoff vit par la fenêtre s'en aller les hommes qui cernaient sa maison et monter dans des chariots qui les emportèrent. Ce ne fut que quelques moments après, qu'il apprit de ses gens que la bande les avait dis-

persés. Il fit atteler sa voiture et alla faire sa déposition au chef-lieu du gouvernement.

Toutes les recherches furent vaines et la surveillance la plus minutieuse resta sans résultat. Ses propres investigations n'eurent pas plus de succès, personne ne connaissait le vagabond ou le brigand.

Quelques mois après, Krikounoff reçut une lettre de son oncle qui le remerciait de s'être souvenu de lui.

## III

M. Stragine est très-gêné dans ses affaires, parce qu'il a plusieurs milliers de paysans qui lui mangent dans les années de disette plus que ne lui rapportent les années d'abondance ; parce que l'entretien de ses biens absorbe tous ses revenus, grâce à la hiérarchie qu'il a introduite dans leur administration et où se reflètent le faste asiatique et le pédantisme allemand qui dominent dans le gouvernement russe, dont M. Stragine est lui-même un des ressorts les plus importants. Ses baillis et ses intendants, ses

secrétaires et ses scribes le pillent sans miséricorde. Mais il a la consolation d'entretenir dans ses domaines des chancelleries et des comptoirs qui lui envoient de temps en temps des comptes rendus cachetés à ses armes avec cette inscription pompeuse : *Comptoir* ou *chancellerie des biens de S. E. M. Stragine*. Jamais il ne trouve sous leur enveloppe le moindre assignat, au contraire il est souvent invité à combler de sa propre caisse le déficit; mais il sait au moins que quiconque visite sa propriété, en rapporte une idée prodigieuse, et la vanité est le premier des besoins de M. Stragine.

Son domaine est vraiment princier : tout y est faste et ostentation. Des canards, des oies rares et exotiques se baignent dans ses étangs, des cygnes noirs se promènent dans ses canaux bordés par le gazon le plus frais et le plus artistement coupé du monde. Son château renferme des curiosités sans nombre et sans prix, depuis une écritoire de Napoléon qu'un de ses parents,

ambassadeur à Paris, lui a léguée en souvenir, depuis le portrait d'un des amants obscurs, mais beaux de Catherine II, jusqu'aux vases de Saxe, de Sèvres et d'Étrurie et jusqu'aux malachites de M. Demidoff et aux bronzes de M. Bozio.

Les valets de sa maison habitent des rues entières, des rues pavées, qui portent les noms de ses différents parents et forment tout un bourg; au milieu il y a une place sur laquelle s'élève le buste en bronze de son oncle, un édifice en bois, au frontispice duquel est inscrit : *police*, et un autre sur lequel on lit: *hospice*.

A quelques pas de là, il y a un minaret gothique en bois qui sert de théâtre. Au-dessus de plus d'une porte, des enseignes arrêtent la vue du passant: ici, c'est un dépôt de musique, là un débit de bière, plus loin un coiffeur barbier. Mais le théâtre est vide, car les quelques acteurs et actrices serfs que le père de Stragine

avait enrôlés dans sa troupe sont morts ; il n'y a de musique au dépôt que l'instrument peint sur la porte ; il n'y a de bière que celle qui mousse sur l'enseigne ; — qu'importe ? les apparences sont tout en Russie et les fantasmagories y sont du goût des tzars comme des boyards.

M. Stragine a essayé plus d'une fois de vendre cette magnifique propriété, mais il ne s'est trouvé personne d'assez riche pour se ruiner en l'achetant. L'unique compensation et la seule jouissance qu'il en retire, consiste à s'y rendre une fois par an, à endosser son uniforme chamarré de cordons, de plaques, de petites et de grandes croix, pour paraître à l'église où le pope lui souhaite la bienvenue en demandant à Dieu de longues années pour le fondateur et le protecteur du temple. M. Stragine s'incline à droite et à gauche, tous ses serfs courbent la tête et le buste pour lui rendre son salut.

Saint-Pétersbourg est la résidence habituelle

de M. Stragine qui, par suite de sa gêne, a condamné l'État à se servir de lui à perpétuité; mais les différents emplois qu'il y occupe ne lui rapportent pas de quoi faire face à ses dépenses. Aussi est-il prévaricateur aussi habile qu'il est adroit fonctionnaire. Il faut qu'il ait opéré sur une échelle bien grande pour avoir attiré l'attention de l'empereur sur ses dilapidations, ce qui n'a eu d'autre conséquence que de faire intervenir en sa faveur le ministre, à qui il a suffi de rappeler au tzar toute l'utilité des services de M. Stragine.

La nature de son emploi se prête à merveille à ses extorsions, en le mettant en contact perpétuel avec les industriels et les commerçants les plus riches du pays. C'est par ses mains que passent toutes les récompenses et les encouragements donnés aux fabricants, c'est lui seul qui en décide en dernier ressort; et il est juste qu'il vende ses grâces, du moment que ceux qui les reçoivent sont assez riches pour les

payer. Il fait rarement tort au mérite réel, mais il lui demande cette preuve de plus, à savoir de payer les faveurs qu'il obtient. Selon lui, la capacité a besoin de deux garanties ; la richesse et l'art d'en faire usage ; or, comme il est rare que celui qui excelle dans l'industrie n'ait pas des capitaux considérables, il est juste qu'il admette au partage de ses bénéfices celui qui sanctionne et relève son talent.

Ce canal ordinaire n'est cependant pas assez abondant pour maintenir à flot la barque de la fortune de M. Stragine. Quelque prodigue qu'il soit de médailles à porter au cou ou à mettre en étalage, de brevets d'invention et de perfectionnement, il trouve qu'on n'invente pas assez pour le faire vivre des bénéfices qu'il en retire, et il se voit souvent obligé de faire des emprunts forcés et à fonds perdu. Il y met la meilleure grâce du monde, et une candeur si parfaite, qu'elle ressemble à la rouerie la plus adroite. S'agit-il de faire face à quelque dé-

pense qui ne souffre pas de remise, M. Stragine va trouver quelqu'un de ses vieux amis dans le négoce ou l'industrie. La visite d'un dignitaire aussi haut placé est toujours un grand honneur pour un homme de la classe marchande, et M. Stragine ne manque jamais de belles et aimables choses à dire à ceux qu'il rançonne. Il amène adroitement la conversation sur le siècle de Catherine, ravive les souvenirs du vieux marchand, le rajeunit et le dispose ainsi à la générosité ; puis, le voyant suffisamment préparé, il avoue qu'il vient lui demander un service, une somme de peu d'importance, une misère de cinq ou de dix mille roubles.

— Mais, Semen Aléxeiévitsch, répond le marchand, il y a entre nous un reste de compte, comme qui dirait trente ou cinquante mille roubles, — selon les circonstances.

— Eh bien, tu y joindras ce que tu vas me donner ; nous compterons le tout ensemble.

Comment refuser l'honneur d'avoir pour débiteur celui de qui dépend le sort de l'industrie et des industriels? Aussi Son Excellence sort-elle rarement les mains vides, et lorsqu'elle a fait plusieurs visites de cette espèce, elle se trouve à la fin du jour à la tête d'une recette superbe, mais qui s'engloutit aussitôt. M. Stragine est père de famille, et ses enfants naturels n'ont pas moins de droits à ses prodigalités que ses enfants légitimes. S'il ne leur donne pas son nom, n'est-il pas juste qu'il leur donne au moins son argent? et puis, ce qui vient si facilement, ne doit-il pas s'en aller de même? Il n'y a pas d'ordre chez lui plus qu'il n'y en a dans l'empire russe, et le désordre est à lui seul une chose très-coûteuse.

Comme tout fonctionnaire supérieur russe, M. Stragine cumule les emplois, et joint à son poste principal une place au sénat; mais c'est un juge intègre, qui ne s'est jamais laissé acheter par la partie qui avait tort, et qui n'accepte de

celui qui gagne, quelque légère marque de reconnaissance que dans les moments critiques. Il lui est même arrivé plus d'une fois de secourir de sa poche des plaideurs indigents qui avaient le droit pour eux, de les soutenir de tout son crédit, et de ne parler à personne de ces marques de générosité. Car M. Stragine est un vieillard vénérable dans bien des acceptions de ce mot, et ses défauts ne tiennent qu'à l'atmosphère viciée du service public en Russie, qu'à la corruption de l'air social. Ainsi l'usage où il est de ne pas payer ses dettes lui est commun avec bien des seigneurs ruinés.

Rien n'est plus tristement curieux que de voir son antichambre assiégée tous les jours par ses créanciers et ses fournisseurs : sa caisse est imprenable, et ses réponses sont toujours les mêmes, ou ne varient que sur le même ton : — Son Excellence n'a pas d'argent, ou bien Son Excellence attend des rentrées dans huit jours. Inutile de dire que dans huit jours il n'y

a pas plus d'argent qu'il n'y a eu de rentrées. Arrive-t-il à un créancier de murmurer ou de se plaindre hautement, oh! alors on lui fait descendre l'escalier, ou bien même on l'envoie à la police avec un mot où il est dit qu'il a manqué d'égards envers Son Excellence. La police russe est trop politique pour ne pas donner suite à une telle plainte, pour ne pas punir, d'une manière plus ou moins corporelle, l'insolent créancier qui ne sait pas attendre, après avoir fait crédit. Mais le moyen de ne pas faire crédit à Son Excellence, qui prend d'abord, sauf à dire ensuite que c'est à crédit; à Son Excellence qui peut faire perdre à un commerçant sa clientelle et ruiner sa réputation! Il est vrai que c'est bien de l'honneur pour ces faquins, et que Son Excellence est bien bonne de se compter parmi leurs débiteurs, car combien n'en est-il pas d'autres qui se pourvoient gratis de tout ce qui leur convient dans le cercle de leur admi-

nistration; mais au moins avec ceux-ci les marchands ne perdent pas leur temps à réclamer, et n'ont pas plus de déceptions que d'espoir.

## IV

M. Stragine venait de faire dans l'intérieur une razzia administrative dont les résultats étaient des plus satisfaisants. Il venait de vendre cent fois leur valeur intrinsèque des médailles d'or et d'argent, de placer plusieurs brevets, de semer des promesses et de récolter des paquets d'assignats.

Heureux et content, il était rentré dans son château où, après avoir passé ses serfs en revue, il se proposait de donner quelques jours au repos.

Le soir même de son arrivée, on vint lui dire qu'un officier de la cavalerie de la garde, en tournée de remonte, demandait à passer la nuit dans le château.

Enchanté de ne pas rester seul, M. Stragine le fit prier d'accepter à souper. Il trouva en lui un homme civilisé, parlant le français, un de ces officiers enfin, comme on en voit peu en province, où il n'y a que des régiments de ligne.

Tous ceux qui ont vu la cavalerie de la garde, ont admiré ses chevaux, sans savoir par quel moyen on les obtenait, sans se douter qu'ils sont achetés aux frais des officiers eux-mêmes. Tous les ans, le corps des officiers de chaque régiment choisit dans son sein un remonteur; le gouvernement lui fournit une moitié du prix des chevaux qu'il est chargé d'amener; c'est lui-même qui pourvoit à l'autre moitié. On investit ordinairement de cette mission les officiers les plus riches; mais comme la même

personne ne peut être contrainte à l'accepter plus d'une fois, il est rare que quelqu'un y échappe. Comme les connaisseurs de chevaux se tirent d'affaire à moins de frais que ceux qui ne le sont pas, il est des officiers qui se consacrent par vocation à la remonte, et s'en font une profession exclusive. Ils transigent avec ceux sur qui le choix est tombé, et se chargent de leurs obligations moyennant une somme débattue de part et d'autre.

L'officier qui venait de s'arrêter chez M. Stragine disait être de ce nombre. Forcément éloigné de Pétersbourg pendant la plus grande partie du temps, il était dispensé de connaître la société de cette ville et ne put à ce sujet soutenir la conversation avec M. Stragine qui lui passa même quelque rudesse dans les manières, en raison de ses fréquentations des foires et de ses rapports avec les maquignons et les maîtres des haras. En revanche, il connaissait à fond la province que M. Stragine ne

visitait qu'à de rares intervalles. Il put lui donner des renseignements sur ses voisins, sur le gouverneur et les fonctionnaires.

Le souper fut animé, cordial même. On se séparait en se donnant la main, lorsque l'officier dit à Son Excellence qu'il avait sur lui des sommes considérables appartenant au gouvernement, et pria M. Stragine de les mettre sous clef pour lui épargner toute inquiétude.

Pendant la nuit, l'officier se lève et va réveiller Stragine; il lui dit que, forcé de partir sur-le-champ, il venait lui redemander son argent, et s'excusa d'être obligé de déranger Son Excellence à une pareille heure.

M. Stragine allume une bougie, revêt une robe de chambre, ouvre son bureau et en tire le paquet d'assignats que lui avait confié l'officier.

— Ce n'est pas tout, lui dit celui-ci.

— Qu'y a-t-il donc?

— Il me faut encore de l'argent.

— C'est tout ce que vous m'avez remis.

— Vous en avez d'autre.

— Où donc?

— Là, dans ce tiroir.

— Mais c'est mon argent à moi.

— Il faut me le donner.

Stragine épouvanté ferme son bureau et recule en fixant des yeux étonnés sur son hôte qui reste impassible.

— Je n'ai assurément pas bien compris, lui dit-il.

— Pardon, vous avez parfaitement saisi : c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, il me faut votre argent.

Stragine agita la sonnette. Un homme en uniforme de soldat du régiment auquel l'officier disait appartenir entre, et demande quels sont les ordres de ces messieurs.

Effrayé, le vieillard tombe dans un fauteuil. L'officier fait signe à son complice de sortir, puis prenant Stragine par la main, il le rassure,

il lui dit qu'il ne lui sera fait aucun mal, pourvu qu'il s'exécute de bonne grâce.

— Un officier aux gardes ! s'écrie Stragine, en levant ses mains : mais vous n'êtes donc pas ce que vous dites ?

— Qu'importe qui je suis ! Je n'ai pas comme vous le moyen de pressurer les marchands ; mais tenez, je vous vends cette charge de pistolet, une balle, de la poudre, la bourre et une capsule. Combien m'en donnez-vous ?

En disant ces mots, le brigand tendit le canon de son pistolet devant la bouche de Stragine qui tressaillit de tous ses membres et, se couvrant les yeux de ses mains, s'écria :

— Que voulez-vous de moi ?

— Trois cent mille roubles.

— C'est plus que je ne possède.

— Cherchez bien.

— De quoi voulez-vous que je vive, si je vous donne tout ?

— Vous avez plusieurs cordes à votre arc, un fonctionnaire russe n'a pas que ses appointements. Mais le jour paraît, et il faut que je sois loin du château avant qu'il ne fasse clair. Ainsi donc, si vous ne voulez pas que je me paye moi-même, payez.

Stragine s'appuya d'une main défaillante sur son bureau, l'ouvrit de l'autre, et remit à l'officier un paquet de billets.

— J'accepte de confiance, vous ne me volez pas, n'est-ce pas? c'est bien trois cent mille roubles?

— Hélas! s'écria le vieillard qui faisait peur à voir : le sang s'était retiré de son visage; blême, hagard, il fit pitié au brigand lui-même,

— Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil? reprit celui-ci. Rasez vos maisonnettes qui ne sont riches qu'en dehors, car les serfs qui les habitent n'ont pas tous le moyen de vous voler; abattez ces bicoques qui font rire

de vous, chacun sait ce qu'elles coûtent et ce qu'elles rapportent; vendez les matériaux. Si ce n'est pas vous, vos enfants les laisseront tomber en ruine. Renvoyez à la charrue les fainéants qui obstruent les avenues de votre château; d'oisifs et débauchés, ils pourront devenir des hommes utiles. Congédiez ces scribes, ces employés qui vous rongent et qui n'ont rien à faire si ce n'est de vous piller. Ayez l'œil à la culture de vos champs, et vous verrez qu'au bout de quelques années, l'argent que vous me donnez aujourd'hui vous sera rentré avec bénéfice.

Le brigand sortit, et Stragine fit retentir la chambre de ses cris de désespoir. Demi-mort, il se traîna dans son lit. Une fièvre s'empara de lui, mais ne l'emporta pas.

Un jour que le convalescent se tenait à sa fenêtre ouverte, et qu'il pensait aux moyens de mettre en exécution les conseils du brigand, et

dont, après tout, il ne pouvait s'empêcher de reconnaître la sagesse, un paquet vint par la fenêtre tomber à ses pieds. Il contenait des lettres de change, des billets de banque et d'autres valeurs nominatives, que Stragine avait, dans sa terreur, donnés au brigand avec les assignats. Un mot d'écrit lui apprenait qu'on lui restituait ces papiers, et le remerciait pour le reste.

Stragine parla peu de cet événement; il craignit qu'on ne rît de lui plus qu'on ne le plaignît et se disait, comme le renard de la fable, que lui aussi avait des plumes au museau. Il ne fit non plus aucune plainte, pensant que celui qui l'avait pris au filet était trop fin pour se laisser prendre à celui des autres, mais il mit à profit les idées du brigand, se défit d'un luxe inutile, et prit des dispositions qui pouvaient servir à augmenter ses revenus. Irrité contre les valets qui l'avaient laissé voler sans le dé-

fendre, il en renvoya beaucoup aux travaux des champs, qu'il surveilla lui-même. Quelques années après cet événement, récapitulant les effets de ses innovations, il se disait : « La leçon a été bonne, persévérons ! »

## V

Au mois de septembre 1840, une grande agitation régnait dans le petit village de*** du gouvernement de Smolensk. Le brigand, du nom faux ou réel de Trischka, qui remplissait tout le pays du bruit de ses exploits, venait d'en prendre possession avec sa bande.

Il s'était installé dans la cabane la plus propre et assis sur un banc, il attendait qu'on vînt lui présenter les personnes qui, instruites par ses affidés de son arrivée, étaient venues lui parler. Il déposa sur la seule table qui garnis-

sait cette chaumière son bonnet et ses deux pistolets et ordonna à un homme qui l'accompagnait d'introduire un à un ceux qui avaient affaire à lui.

Un jeune paysan entra le premier et fit plusieurs signes de croix devant l'image sainte qui se trouvait dans l'angle de la chaumière. C'est un usage consacré : le vrai Russe salue toujours les saints de la maison avant de saluer le maître ou les hôtes.

— Qui es-tu? demanda le chef des brigands qui était aussi laconique dans ses demandes qu'il aimait qu'on fût bref avec lui dans les réponses.

— Sidor Nikitoff, serf du château voisin.

— Que veux-tu?

— La liberté, je veux partager votre sort.

— Sais-tu ce qui m'attend?... Que t'ont fait tes maîtres?

— Rien précisément, mais je ne veux plus

être serf et si je m'enfuis ailleurs qu'auprès de vous, on me ramènerait.

— Je ne veux pas faire tort aux seigneurs.

— On m'a dit que vous protégiez les serfs.

— Je veux être juste avant tout ; quand tu auras à te plaindre, viens à moi, mais il ne suffit pas d'être serf pour que je t'accueille. Adieu.

D'un signe, Trischka congédia le paysan. On introduisit un homme moins jeune qui portait une redingote brune, trouée et descendant jusqu'aux genoux. Elle composait avec ses bottes tout son accoutrement. Ses yeux erraient sur tous les objets et ne se reposaient sur aucun.

Trischka, surpris, impatienté de cette agitation, lui dit de le regarder en face.

— Quelle est ta condition ? lui demanda-t-il.

— J'ai été sonneur de cloches.

— Et maintenant ?

— Je viens chercher de l'emploi auprès de vous.

— Quels sont tes droits?

— J'ai fait mes preuves, j'ai pillé la cathédrale de Twer.

— Mais qui te fait croire que j'ai besoin de voleurs?

— Votre renommée.

— Je vais te prouver le contraire. Holà! qu'on saisisse cet homme et qu'on le livre aux autorités, cria Trischka aux compagnons qui entrèrent à son appel; ils entraînèrent le voleur en le bâillonnant.

— A un autre! s'écria Trischka.

— Il y a quelqu'un qui désire vous parler en particulier.

— Qui est-ce?

— Une femme.

— Qu'elle entre!

Une femme voilée entra.

— Trischka, lui dit-elle, que veux-tu pour me venger?

— De qui, de quoi?

— J'ai été belle, ma beauté a passé comme une ombre; j'ai été gaie, le chagrin dévore mon âme ; je m'apprêtais à vivre heureuse, un infâme a brisé mes espérances.

— Je devine, vous avez été séduite et délaissée.

— J'ai été légalement mariée, mais mon mari m'a repoussée.

— Pour quelle faute?

— Il avait assez de moi.

— Tout cela regarde les popes, ce n'est pas mon affaire.

— Mais mon mari a ravi ma fortune.

— Et il l'a dépensée, je vous plains, c'est un scélérat accompli !

— Non, il l'a encore, mais il ne veut pas la rendre à mes parents.

— Pourquoi ne vous adressez-vous pas aux tribunaux?

— Ils n'y peuvent rien ; mon mari prétend que c'est pour moi et avec moi qu'il a tout dé-

pensé. Je crois que vous pouvez plus que les tribunaux.

— Vous voulez que je force votre mari à vous aimer, à vous reprendre?

— Oh, je le hais trop pour cela.

— En ce cas, que faut-il faire? votre dot, où est-elle?

— Elle est en argent et dans la maison de mon mari qui est absent.

— Je comprends, il s'agit d'une simple soustraction, cela regarde mes gens, je vais en charger le plus adroit. Ils sont tous probes, je les choisis exprès; d'ailleurs, si celui que je vais vous assigner vous faisait le moindre tort, il aurait à m'en répondre. Veuillez donc lui donner vos renseignements, votre confiance sera justifiée ; vous remettrez, si l'affaire réussit, ce qu'il vous plaira pour nous récompenser de la peine.

Trischka appela un de ses hommes et concerta avec lui la conduite à suivre, d'après les

indications de la dame qui partit pleine d'espoir et respectée de ceux à qui elle venait de proposer une belle affaire.

Un laquais succéda à la dame. Il se jeta à genoux, puis s'appuyant sur ses deux mains par terre, il cogna le plancher de son front. Ce salut est fort usité en Russie; un homme en détresse l'emploie pour toucher son supérieur (1), les hommes pieux s'en servent aussi dans leurs prières.

— *Batuschka* (2), cria le laquais, sauvez-moi.

— Que t'arrive-t-il? demanda Trischka.

— On veut me faire soldat.

— Pour quelle faute ?

— *Je suis coupable sans faute* (3), c'est parce que j'ai servi mon jeune maître avec fidélité que son père veut me faire soldat. Il a

(1) Delà le mot *Tschélobitnaïa* (dérivé de *Tschélo* et *bite*, frapper du front.)

(2) Diminutif de père.

(3) Proverbe qui dit que les innocents sont souvent punis.

tué son fils, et il veut me faire disparaître pour détruire tout souvenir de sa honte.

— Comment l'a-t-il tué ?

— Il l'avait envoyé au Caucase pour se défaire de lui.

— C'était donc un mauvais sujet, ton jeune seigneur ?

— C'était l'âme la plus vertueuse, il n'a jamais fait tort à une mouche, il pleurait quand on touchait un homme du doigt. Comment voulez-vous qu'il ait pu se battre ou se défendre ?

— D'où venait donc la colère ou la haine de son père pour lui ?

— C'est qu'il était comme on dit libéral, c'est-à-dire qu'il croyait avoir plus d'esprit que l'empereur et ses ministres ; c'est qu'il disait tout haut ce que les autres disaient tout bas. Et puis, le vieux avait une maîtresse, qui pour avoir les coudées franches, a tout mis en œuvre pour éloigner le jeune homme ; elle a persuadé

au père que son fils le compromettait et déshonorait son nom. Maintenant que c'est fait et que son fils ne reviendra plus, il en a bien des remords.

— En ce cas il est puni de sa cruauté.

— La punition n'est pas bien grande, il a seulement défendu dans sa maison qu'on parlât de son fils, et moi qui ne sais pas tenir ma langue, pour me punir, il veut me faire tenir un fusil. En tout cas ce ne sera pas celui de soldat, et si je puis lui envoyer une balle...

— Il serait revenu à feu mon maître une fortune entière de sa mère qu'aujourd'hui le vieux dévore avec sa maîtresse.

— Tu veux donc servir avec moi?

— Oui, si vous commencez par jouer quelque mauvais tour à mon maître. Il va passer à quelques verstes d'ici sur la grande route, se rendant en Russie-Blanche où il a une mission. Je serais d'avis de tomber sur lui.

— Porte-t-il une forte somme?

— Non, mais il pourrait donner un mot dont je me chargerais pour son intendant.

— Mais qui me répond de toi ?

— Vous me ferez accompagner.

Trischka marcha dans la chaumière, les bras derrière le dos, en proie à la réflexion. Il s'arrêta devant la fenêtre et s'écria :

— Soit, je veux tenter quelque chose. Tu vas te rendre avec quatre hommes à moi sur la grande route et tu leur montreras l'équipage de ton maître, dès qu'il sera en vue. Je ne tarderai pas à vous joindre.

---

Le laquais disait vrai. Son maître était le vrai type du *tchinnovnik* (*) russe, satrape persan doublé de mandarin chinois, avec tout l'orgueil de l'un et tous les ridicules mesquins de l'autre ; vain avec les petits, bas avec les

(1) Fonctionnaire public.

grands, despote avec ses enfants ; ne connaissant aucun obstacle à son ambition, il lui avait immolé son fils. C'était un produit parfait du sol et de l'atmosphère politiques de la Russie ; il fallait fouiller bien au fond de son cœur pour y trouver quelque étincelle de bonté : il ne faisait le bien que par ostentation et avait des principes d'honneur très-souples ; il n'eût peut-être pas supporté un affront sanglant, mais il endurait tous ceux qu'il pouvait reverser sur ses subordonnés, se disant qu'il avait ceux-là toujours sous la main, tandis qu'il n'était que rarement en contact avec ses supérieurs. Son égoïsme était tel, qu'indifférent à tous les maux de son pays, il ne songeait qu'à son propre bien-être et avait un système entier pour légitimer ses vues à ce sujet.

Ne voyant aucune de ses qualités dans son fils, il l'avait pris en haine comme un obstacle à son avancement ; il avait longtemps lutté contre ses penchants vers le bien, contre son amour

du vrai; mais cet enfant avait résisté avec d'autant plus d'énergie qu'il ne tenait pas aux jouissances de ce monde, ne devant pas vivre longtemps. Son père avait lui-même dirigé son éducation, mais elle avait dépassé son but en l'éloignant des principes qu'il considérait comme les premières conditions du succès. Il se renferma dans une méfiance complète et, chose étrange, il fut même jaloux du savoir de son fils; il se plut à le harceler, à le molester sans cesse, et lorsqu'enfin il eut aigri son humeur, sans le rendre plus souple, il le brisa! Voyant que son fils continuait à professer pour le gouvernement un profond mépris, il demanda et obtint l'autorisation de l'envoyer au Caucase comme *jounkre* (1). Là, au premier engagement avec l'ennemi, une balle l'enleva. Cette mort lui fit faire un retour sur lui-même; il comprit qu'il avait mis trop de précipitation

(1) Sous-officier noble.

à punir ce qu'il ne pouvait corriger et superstitieux qu'il était, il s'attendit à quelque châtiment de Dieu.

Moukhine, car c'était son nom, roulait dans une calèche découverte, le nez au vent, l'orgueil dans sa contenance.

Au moment où la voiture s'approchait d'une touffe de bois qui bordait la route, quatre hommes lui barrèrent le chemin; ils firent descendre le cocher du siége et se mirent à piller.

—Au secours, au secours! cria le vieux *tchinnovnick* de toute la force de ses poumons.

— Tu vas te taire, ou nous te fracassons le crâne, lui répondit un des brigands.

—Vous ne savez pas qui vous attaquez ainsi, reprit Moukhine, ma personne est sacrée et pour chaque cheveu que vous ferez tomber de ma tête, on vous arrachera des lambeaux de chair.

— Nous n'en voulons pas à tes cheveux ; as-tu de l'argent ? demanda un bandit.

— Voici ma bourse, laissez-moi continuer ma route.

— Vieil avare, s'écria le brigand qui reçut l'argent de Moukhine, il n'y a pas là seulement de quoi nous griser pendant deux jours.

Trischka parut en ce moment, et écartant ses complices, il s'approcha respectueusement du voyageur.

— Pardon, lui dit-il, mes gens ne vous rendent pas les honneurs qui vous sont dus, parce qu'ils ignorent votre rang. Si vous voulez donner vos ordres à votre laquais que voici, vous serez obéi.

Celui-ci expliqua à son maître entre les mains de qui il était tombé et comment il n'y avait pour lui qu'un moyen de recouvrer sa liberté, c'était de payer une rançon. Le fonctionnaire fut indécis un moment, mais espérant faire saisir les brigands et retrouver son argent,

il écrivit à son intendant l'ordre qu'on lui demandait. Les brigands attelèrent à sa voiture les chevaux qu'ils avaient amenés dans cette intention et laissèrent repartir le cocher tout seul, lui recommandant de garder le plus profond silence sur ce qui venait de se passer, sous peine de lier connaissance avec leurs carabines. Ils entraînèrent le voyageur avec eux.

Pendant que tout ceci se passait sur la grande route, une troupe de soldats, guidée par un *ispravnik*, avait découvert l'asile momentané de la bande de Trischka et avait attaqué le village où elle s'était établie.

Se conformant aux prescriptions de leur chef pour ces sortes d'événements, les brigands que Trischka avait laissés dans le village en barricadèrent l'entrée au moyen de chariots qu'ils lièrent par le timon, et s'en servant comme d'un abri, ils faisaient une résistance acharnée et avaient déjà tué plusieurs soldats, lorsque Trisch-

ka, entendant le bruit de la fusillade, pressa le pas des hommes qu'il ramenait avec lui et attaqua bientôt la troupe par derrière. Aux premiers coups de fusil qui les surprirent si inopinément, les soldats lâchèrent pied : l'*ispravnik* cherchait en vain à les rallier, Trischka vint le saisir au milieu du corps, et couvert par ses hommes, il l'entraîna au village, pendant que les assaillants fuyaient. Rentré dans la cabane qu'il avait occupée ci-devant, il ordonna de fustiger l'*ispravnik*, et cette exécution terminée, il lui fit remettre le voleur de la cathédrale, puis il évacua le village, emmenant avec lui Moukhine.

Huit jours après, le laquais de celui-ci revint porteur de la somme demandée, son maître fut élargi ; la bande changea de nouveau de domicile, afin de se soustraire aux poursuites que le libéré ne manquerait pas de provoquer.

# VI

Le gouverneur de Smolensk, M. S**, était dans le désespoir de ne pouvoir se saisir de Trischka qui désolait la province et remplissait toute la Russie du bruit de ses brigandages. Les gendarmes faisaient des excursions perpétuelles, mais évitaient soigneusement toute rencontre avec la bande formidable de Trischka. La garde intérieure venait de faire une nouvelle battue dans les lieux qu'on croyait habités par les brigands et était rentrée harassée de fatigue sans aucun résultat. M. S** se proposait de deman-

der l'appui des troupes plus solides et tremblait déjà pour son poste et pour son avenir. Ce jour-là, il venait de signer quelques condamnations, d'approuver quelques arrêts de la chambre criminelle, lui employé civil qui n'entendait rien au droit pénal. Aussi l'avait-il fait de confiance, sans avoir lu les documents au bas desquels il avait placé son nom. Il était resté pendant quelques heures dans sa chancellerie, et venait de quitter sa robe de chambre s'apprêtant à sortir, lorsqu'on vint lui dire qu'un moine, arrivant de Kiew, sollicitait l'honneur de lui être présenté. En homme pieux, M. S** fut enchanté de la visite, et dès que le moine fut entré, il alla à sa rencontre et demanda sa bénédiction, penchant la tête et tendant la main. Le moine, un homme robuste, dont les cheveux et la barbe commençaient à blanchir, fit le signe de la croix sur le front du gouverneur et l'acheva sur sa main. Celui-ci le pria de s'asseoir.

— Vous venez de bien loin? lui demanda-t-il.

— Du couvent de Kiewo-Petschersk.

— Toujours à pied?

— Toujours.

— Et où allez-vous?

— J'arrête ici mon pèlerinage, je venais saluer les saintes reliques de Smolensk.

— Que Dieu vous assiste! puis-je vous être utile à quelque chose? vous quêtez pour votre cloître?

— Grâce au ciel, il est assez riche, et je ne voyage que pour le salut de mon âme.

— Vous avez vu l'archevêque?

— Ma première visite a été pour lui, mais je ne l'ai pas trouvé, et la seconde vous était due.

— Je vous en remercie. Votre voyage a-t-il été heureux?

— Depuis que je suis entré dans la Grande-Russie tout s'est passé sans accident, mais tout

près de Kiew je suis tombé dans le repaire du brigand Karmeluk.

— Que dites-vous là? Il y a donc des brigands dans la Kiowie? demanda M. S**, enchanté de tirer quelques renseignements sur un fait pareil à celui qui le préoccupait tous les jours.

— Voici quelques années que Karmeluk dévaste la Volhynie, répondit le moine.

— Et on ne l'a pas saisi?

— Je vous demande pardon, il a été deux fois en Sibérie, et deux fois il s'en est échappé.

— C'est donc un scélérat de premier ordre. Et je n'en ai rien su, tout fonctionnaire public que je suis. Ce que c'est que notre pays, on n'y apprend quelque chose que par hasard, que par des voyageurs. Je bénis votre arrivée ici. Continuez de grâce: vous a-t-il fait du mal, ce brigand?

— Aucun. Il m'a seulement forcé d'officier, de faire communier sa bande, disant qu'elle

oubliait Dieu et que mon passage était une bonne fortune pour eux.

— Étrange idée ! Et vous l'avez fait?

—La religion l'ordonne, et je n'avais pas à balancer.

— Vous l'avez donc vu, ce brigand? comment est-il?

— Une face terrible, un véritable athlète, il casse le fer comme du verre. Il a échappé en brisant ses chaînes.

—Bah!... Est-ce un homme de basse extraction?

—Sa naissance est obscure, c'est un déserteur, je crois que c'est un ancien serf du comte Potocki ! Mais il n'a pas les vues d'un malfaiteur ordinaire : il se pique de redresser les torts, de poursuivre les méchants, il va même jusqu'à faire du bien aux malheureux.

—Tout comme Trischka, s'écria le gouverneur.

— De qui parlez-vous?

—D'un brigand qui dévaste cette province et que je ne parviens pas à faire saisir; mais continuez de grâce.

— C'est surtout aux seigneurs, aux *pans* polonais qu'en veut Karmeluk, et il cherche à ameuter contre eux les serfs.

— Sa bande est-elle nombreuse?

— Quarante hommes, environ, mais il a des affidés partout où il vient, les habitants l'accueillent comme un sauveur, le tiennent au courant des poursuites qu'on met sur ses traces, le cachent et le défendraient au besoin.

— Vous avez essayé, n'est-ce pas, de démontrer à ces misérables la criminalité de leurs œuvres, de les engager à entrer dans la voie du bien?

— J'ai bien fait des remontrances au chef, mais il m'a répondu sèchement: — Moine, fais ton devoir! Quant aux autres, ils croient que les *pans* étant les ennemis jurés de notre culte orthodoxe, il n'y a pas de péché à les exterminer.

— Mais comment se fait-il que le général-gouverneur de la Kiowie, qui est militaire lui-même, qui dispose de troupes nombreuses, ne parvienne pas à s'emparer d'un brigand aussi vulgaire?

— C'est qu'apparemment ce n'est pas aussi facile que cela en a l'air, et tout vulgaire qu'il est, Karmeluk, est un fin compère.

— Vous ne vous figurez pas le plaisir que vous me faites en me racontant tout cela, car s'il est vrai que le général ** ne parvient pas à comprimer le brigandage en Wolhynie, je suis bien plus excusable que lui; mais pour faire acte de bon patriote, je vais l'informer de tout ce que vous m'avez dit.

— Gardez-vous-en; il pourrait se blesser de ce que vous prétendez en savoir plus long que lui sur des affaires qui sont du ressort de son administration, et vous répondrait de veiller aux vôtres propres. D'ailleurs, je ne vous ai rien dit qui ne soit connu de tous dans ces

provinces, je n'ai pas enfreint le secret de la confession, car elle-même ne m'a rien appris de particulier ; mais quel est donc ce Trischka qui inquiète tant Votre Excellence?

— Un coquin fini et dont je n'ai pu encore découvrir le mystère. Les uns le disent serf du feld-maréchal Paskiewitch, les autres un colonel qui aurait échappé de la Sibérie, d'autres prétendent qu'il y a sous ce nom deux individus, que le colonel agit sous le nom de Trischka, car il fait des choses surprenantes, prend toutes les formes et porte aussi bien l'uniforme d'un officier de la garde que l'habit d'un homme du peuple; il a, dit-on, des habitudes du monde. Ensuite, il se peut qu'on mette sur son compte des faits commis par d'autres. Enfin je ne serai tranquille que lorsque je l'aurai expédié à Saint-Pétersbourg dans une cage de fer comme un autre Pougatscheff (1).

(1) Brigand célèbre du temps de Cathérine II.

— Le nom de Pougatscheff est un épouvantail pour le pays plus que son sort n'est un objet d'effroi pour ceux qui voudraient l'imiter, car si des hommes de cette espèce se proposaient encore une fois d'ameuter les serfs contre leurs seigneurs, que deviendra-t-il?

— Ici nous avons des troupes pour étouffer les soulèvements. ce n'est pas comme dans le pays où Pougatscheff a brigandé; car là, de Saratow à Moscou, il n'y a pas de soldats.

— Pourtant si Karmeluk se portait dans l'Ukraine, il trouverait bien des partisans. Le peuple est mécontent du gouvernement, et c'est un peuple guerrier, le sang des Cosaques, des hommes libres, coule dans leurs veines, ils n'ont pas plus oublié leur ancienne indépendance que le souvenir des iniquités récentes. En 1830, on a fait appel à leur valeur contre les Polonais qui sont encore en mauvaise odeur dans ce pays; plus de dix mille volontaires se sont levés à la voix du tzar, lors-

que la révolution de la Pologne se trouva comprimée sans leur secours, eh bien, au lieu de renvoyer ces braves et généreux jeunes gens dans leurs foyers, on les a enrégimentés. C'était peu loyal et le peuple murmure avec raison. J'ai vu des pères pleurer, des frères serrer le poing avec des imprécations; ils appelaient les seigneurs à leur aide, et si une étincelle tombait sur ce monceau de mécontentements, la flamme ne tarderait pas à s'élever.

Heureusement rien de pareil ne vous menace et je ne doute pas que vous ne vous rendiez bientôt maître du brigand qui vous inquiète.

— J'ai pris toutes les dispositions à ce sujet, j'ai demandé un renfort de troupes, et si je savais seulement où trouver ce malfaiteur, mais il est partout et nulle part, il se montre à peine à un endroit, qu'il en disparaît aussitôt; ses chariots le portent d'un district à un autre, il

entre même parfois dans les gouvernements voisins. Ah! si je le tenais.

— Il suffit pour cela de le prendre. Mais je vois que l'heure de la messe approche et je vais aller à la cathédrale.

— Voulez-vous revenir dîner chez moi?

— Votre Excellence est bien bonne, mais je crois que l'archevêque me fera l'honneur de m'appeler et la subordination exige l'obéissance à ses chefs.

Le moine fit ses salutations et partit. Il ne reparut plus chez son Excellence, qui apprit le lendemain par ses agents que Trischka était venu dans la ville en habits de moine et s'était présenté chez le gouverneur. Voulant voir en face son Excellence pour savoir à quel homme il avait affaire, et pour apprendre les moyens qu'on comptait mettre en usage pour se saisir de sa personne, le brigand n'avait pu résister à la tentation de faire parler de lui et de mystifier M. le gouverneur.

Bien longtemps après que le brigand disparut de la scène du monde, M. S** racontait sa visite et ne pouvait s'expliquer comment il ne lui était pas venu l'idée de le faire arrêter.

# VII

Il se passait des choses étranges à Saint-Pétersbourg; des courriers, en uniformes d'officiers, sillonnaient les rues dans toutes les directions sur des chariots, dont les roues faisaient sur le mauvais pavé un bruit capable de soulever le cœur de quiconque l'entendait. Quelle nouvelle apportaient-ils? La Pologne ou la Lithuanie avaient-elles retrouvé quelque reste de vie? les Cosaques en appelaient-ils à leur ancienne liberté? les provinces de la Baltique réclamaient-elles leur na-

tionalité et se soulevaient-elles pour leur religion opprimée? les serfs avaient-ils pris leurs haches pour conquérir la liberté, ou bien les colonies militaires secouaient-elles l'affreuse tyrannie qui pèse sur elles? Les Circassiens avaient-ils remporté quelque nouvelle victoire, ou bien la famine avait-elle enfin provoqué quelque révolte? Sous le règne sombre de Nicolas, aucune bonne nouvelle n'est venue surprendre la population apathique de la capitale.

Des employés de différentes chancelleries privées ou secrètes marchaient avec un air mystérieux, se rendant pour quelque enquête à la forteresse de Pierre et Paul. Procédaient-ils à un nouvel interrogatoire, à une nouvelle torture contre quelque Polonais qui ne voulait pas renoncer à sa nationalité, ou bien contre quelque Russe entaché de libéralisme?

M. Flamanoff, officier supérieur en dispo-

nibilité, avait demandé une audience particulière au comte Benkendorff, et admis devant lui, il déposa en ces termes :

« Je me promenais hier, au jardin d'été; un homme bien mis m'accosta, et me prenant la main, y fit des signes cabalistiques que je n'ai pas compris. — Vous êtes des nôtres, me dit-il, tout va bien, le colonel ***, échappé de la Sibérie, voit le nombre de ses partisans augmenter de jour en jour. Nous triompherons enfin, et le tzar tombera sous nos coups. Trouvez-vous à notre réunion de demain. »

M. Flamanoff donna le signalement de cet homme, mais il ne sut pas indiquer le lieu du rendez-vous. Il espérait par cette dénonciation obtenir de l'avancement, mais il fut disgracié pour ne pas avoir donné des renseignements complets, ou pour avoir suggéré des craintes dangereuses.

Quelques jours après, on se disait à l'oreille,

qu'en effet on avait saisi un colonel échappé de la Sibérie et qui s'était réfugié sur un navire anglais, en partance pour l'étranger.

A l'intérieur de l'empire on racontait que Trischka venait de disparaître ; qu'il était en effet un colonel condamné pour la révolte du *quatorze*, qui, sous le nom d'un valet de Paskiévitch, avait dévalisé les propriétaires des gouvernements de Smolensk et de Kalouga, et qu'après avoir réuni plusieurs centaines de mille roubles, il avait écrit à l'empereur, qu'il avait pris ce qu'on lui avait confisqué à des hommes qui ne savaient que faire de leur argent et avait fui en Amérique.

Quelques mois plus tard, on démentit cette nouvelle, et l'on assura qu'il n'y avait jamais eu de colonel en jeu, que le brigand de Smolensk n'avait été qu'un fuyard qui a été saisi, knouté et expédié en Sibérie.

Ces bruits contradictoires prouvent suffisamment le mal qui ressort de l'absence de

toute publicité et disent à eux seuls les abus qui peuvent se commettre en Russie. La centralisation d'un empire aussi colossal est un autre inconvénient qui fait perdre un temps infini et ne permet pas d'apporter dans les résolutions toute la maturité nécessaire, dans les mouvements tout l'accord désirable.

# LES COSAQUES.

# LES COSAQUES [1].

Le type du Cosaque s'efface de plus en plus, il devient cultivateur ou soldat. L'Ukraine n'a plus de Cosaques, les Zaporogues ont cessé d'exister, les Cosaques du Don ont perdu leur physionomie primitive. Nous sommes donc obligés de remonter à des temps antérieurs pour retrouver le cachet véritable du Cosaque. Son histoire entière est consignée dans des récits qui vivent encore parmi le peuple, et son ca-

(1) *Voyez* Kastomaroff, De la signification historique de la poésie populaire russe. Kharkow, 1843.

ractère se retrouve en entier dans les chants populaires qui n'ont subi que peu de modifications.

Il y a deux catégories distinctes de Cosaques, ceux de la Petite et ceux de la Grande Russie. Les Zaporogues sont le noyau des premiers, les Cosaques du Don sont les représentants des seconds.

Le nom de Cosaque veut dire homme libre; il n'a rien de commun avec celui de Khosars, peuple sauvage qui habitait le midi de la Russie, dans les premières périodes de son histoire, et dont quelques écrivains voudraient le faire provenir.

Fuyant le joug des Tatars, les Russes de la Kiowie avaient descendus le Dniéper et formé un établissement derrière les cataractes de ce fleuve : de là leur nom de Zaporogues, de *za* derrière, et *porogue* cataracte.

La forme de leur gouvernement fut démo-

cratique, comme primitivement celle de tous les Slaves. Ils étaient libres et régis par des égaux; leurs chefs étaient élus par des réunions générales ou spéciales et toujours tumultueuses; mais cette liberté sauvage était étrangère à toutordre, à toute sage organisation d'un état civilisé.

C'est du seizième siècle que date le développement des Cosaques Malorousses. Stephan Batori les établit dans l'Ukraine et reconnut leurs droits. Leur existence cessa avec l'indépendance de la Petite-Russie.

La guerre était la principale occupation, le passe-temps habituel et favori des Cosaques. Ils dévastaient la Tauride et les côtes de la mer Noire; les nacelles des Zaporogues portaient le carnage et la désolation jusqu'aux murs de Trébisonde et de Bender. La capitale de la Moldavie, Jassy, a été prise par les Cosaques de l'Ukraine. Sous les ordres de Nalivaïko ils ont

ravagé Mohilew de fond en comble. Les Turcs et les Tatars les craignaient autant que les Polonais. Les Tatars venaient ravir leurs femmes et leurs filles et les Cosaques leur rendaient leurs visites. Serboulat, Kozlov, Keffa ont été ravagés par eux. Les désordres qui régnaient dans le gouvernement de la Moldavie les y appelaient souvent ; la guerre avec les Polonais ne discontinua plus à dater de l'avénement de la maison Vasa et du moment que la diète polonaise fut assez peu clairvoyante pour songer à détruire la religion grecque ; les Cosaques allaient en Turquie pour délivrer les prisonniers chrétiens, en Crimée pour châtier les infidèles et pour chercher du butin.

Les steppes de l'Ukraine étaient un beau champ de combat ; les cavaliers cosaques l'emportaient sur les Turcs et faisaient peu de cas des Tatars. « Ils abattaient, disaient-ils, leurs flèches avec le fouet » et les provoquaient avec dédain. « Sur quoi comptes-tu ? criait le

Cosaque au Tatar, au moment de l'attaquer, est-ce sur ton bonnet doublé de vent, avec un trou en haut?»—Puis il le terrassait, lui jetait le nœud coulant et l'entraînait prisonnier. Les provocations à l'instar des Grecs et des Troyens étaient très-usitées : on s'insultait avant d'en venir aux mains, et les Polonais assiégés entendaient du haut de leurs remparts les injures les plus blessantes.

La ruse secondait la bravoure des Cosaques : c'est par des stratagèmes qu'ils prenaient les villes et le plus souvent par le secours de quelque traître qui leur découvrait les communications souterraines. Les fausses démonstrations, les attaques simulées, les embûches, l'exagération de leurs forces par le moyen de faux bruits répandus dans le camp ennemi formaient les expédients habituels des Cosaques.

La guerre se faisait de part et d'autre avec une grande barbarie, on ne s'accordait aucun quartier. Les prisonniers russes subissaient sur les

pontons turcs des souffrances que leurs chants nous ont transmises. Le fameux Dmitri Baïda a été pendu par un crochet qui lui a été enfoncé dans la côte. On s'arrachait mutuellement des *chemises ensanglantées*. Les Cosaques, de retour d'une excursion chez les Tatars, disent à leur hetman dans une chanson, « qu'ils ont pris chez le diable toute es-« pèce de richesses : trois peaux de chaque mou-« ton et une petite de l'infidèle lui-même. » Le pillage entretenait la guerre et enrichissait les Cosaques. Le fils demandant à sa mère de partir, lui promet de rapporter trois *jaupons* ou robes d'étoffe brodée d'argent, et dans le nombre l'un des vêtements du khan lui-même.

La foi jurée à l'ennemi, les traités d'armistice et de paix n'étaient pas respectés d'une part plus que d'une autre : l'histoire fournit plus d'un exemple de la violation la plus criante des conventions et des capitulations commise par les Cosaques aussi bien que par les Polonais.

La religion était le boulevard le plus formidable de l'indépendance des Cosaques Malorousses, le ressort le plus puissant de leur vaillance. Ils appelaient leur patrie le pays chrétien, le peuple russe, le saint. Les prisonniers ne souffraient tant de leur esclavage que parce qu'ils n'avaient avec qui causer de la foi chrétienne. Dans la *douma* de Samuel Kouschko, le Cosaque retenu depuis vingt-quatre ans chez les Polonais, ne veut pas dire du mal de Dieu. Baïda refuse la fille du sultan et la domination sur l'Ukraine, pour ne pas abjurer sa foi : « Ton offre est belle, lui dit-il, mais ta religion est infâme. »

Le Cosaque ne manquait jamais de faire ses prières à Dieu en se mettant en campagne, des signes de croix en l'honneur du Christ, en montant à cheval. Il attribue ses succès à ses prières, ses échecs à ses péchés. A la prière de Serpiaga (Podkova) la tempête se calme et les Turcs sont battus. A en croire la tradi-

tion, Kanovtschenko n'a péri que parce qu'il était allé ivre au combat.

La renommée, la gloire n'étaient pas sans écho dans le cœur du Cosaque. La plupart des chansons du *bandourist,* ont pour refrain : « Sa gloire retentira parmi les amis, les chevaliers et les braves garçons. » — « Quand même les Zaporogues ont péri, dit la chanson, leur gloire n'a pas péri. » — « Sa gloire, dit un autre chant, ne mourra ni ne tombera, la chevalerie des Cosaques la contera à tous. »

Aucun Cosaque n'osait rester sourd à l'appel aux armes. S'il le faisait, ses confrères le surnommaient de quelque nom déshonorant, comme celui de semeur de sarrasin. C'est un aigle auquel on ne peut attacher les ailes. Si la mère l'enfermait, il casserait les portes pendant qu'elle irait à l'église, s'il n'avait pas de cheval, il irait à pied, si sa mère le maudissait, il partirait lors même qu'il devrait périr sans sa bénédiction.

Anciennement, les Cosaques considéraient la fuite comme déshonorante, et aimaient mieux périr que de « fouler la gloire aux pieds. » En temps de guerre, la subordination était maintenue par des peines sévères. On mettait en prison celui qui se laissait voler son cheval. Le criminel était battu ou bien empalé, ou élevé sur trois piques. La trahison était punie de mort, et les Cosaques déposaient leurs anathèmes sur la tombe du traître.

Si les Cosaques allaient « cueillir la gloire de chevalier, se lever unanimement pour la défense de la foi chrétienne, » ils s'armaient aussi pour « défendre l'Ukraine, » ou s'assemblaient pour aviser aux moyens de l'unir. Toute l'Ukraine pleurait la mort d'un Cosaque, et célébrait des messes pour le repos des âmes des chefs, morts sur le champ de bataille.

En quittant son pays, le Cosaque le saluait de tous côtés, puis il ramassait une poignée de

terre et l'attachait à la croix que tout Russe porte à la poitrine; mais le chagrin dévorait son cœur, « il penchait sa tête vers le pommeau en noyer de sa selle, comme le hêtre se penche vers l'eau. » — « Son cœur se lamente comme une racine que l'eau a submergée, et ses yeux pleurent malgré lui. » A peine a-t-il franchi les limites de son pays, que sa peine devient plus poignante. Partout où il porte ses yeux, des objets étrangers lui disent des regrets, son cheval noir se plaint sous lui. Personne pour porter son salut à l'Ukraine, rien pour la lui faire admirer. Il prie le vent de souffler de son pays, le vent est sourd à sa prière; il charge une corneille noire d'y porter son salut, mais l'oiseau passe et pas de nouvelle de l'Ukraine. Le rossignol a sifflé. « Petit rossignol, lui dit-il, tu as la voix aiguë et fine. Siffle-moi que je suis dans un pays étranger. »

Un autre chant représente le Cosaque à l'étranger comme un faucon qui ne trouve

d'asyle ni dans la forêt ni dans le champ, ni sur la montagne. S'assied-il sur un sapin, le vent courbe l'arbre. « Ne te penche pas, sapin, j'ai déjà tant de mal à vivre ! » Va-t-il béqueter du sorbier, un aigle lui demande comment est-il ? « Oh ! frère, lui répond le faucon, il est amer comme le pays étranger. »

D'où vient cette peine si profonde, comment se fait-il que ce guerrier farouche qui couvre les champs de Liakhs morts, comme le vent ploie l'herbe et broie la paille, qui a fait pleurer tant de veuves sur leurs maris tués, qui a nourri tant de corbeaux et tant de loups *gris* de cadavres polonais, soit si sensible à l'idée de quitter son pays ? C'est que personne n'aime son foyer, sa mère, sa sœur, son amante, comme les aime le Cosaque de l'Ukraine.

« La prière de la mère arrache l'âme à l'a-
« bîme des flots, aide sur le champ de bataille,
« rachète l'âme des péchés et l'accompagne
« dans le règne céleste. » Sa femme est pour lui

sa colombe grise, sa chérie, sa bien-aimée. »

« Les Cosaques ont sifflé l'alarme dès minuit. Les yeux clairs de Maroussenko (1) ont pleuré.

— Ne pleure pas, Maroussenko, ne te chagrine pas, prie Dieu pour ton bien-aimé.

« La lune est au-dessus de la montagne, le soleil n'a pas paru encore, la mère éplorée accompagne son fils.

— Adieu, mon cher fils, sois diligent, dans quatre semaines retourne vers ton foyer.

— Oh ! je voudrais bien, petite mère, revenir plus tôt, mais mon cheval noirâtre a trébuché à la porte, Dieu sait quand je reviendrai, en quelle année? Sois avec ma Maroussenko comme avec ton propre enfant, adopte-la, ma petite mère. Nous sommes tous en la volonté de Dieu, Dieu sait si je reviendrai vivant ou si je me coucherai dans le champ. »

(1) Marie.

Quoi de plus déchirant et de plus attendrissant en même temps que ce fameux chant de :

*Todi mène, moia mila, jdati, pidjidati.*

« Quand tu seras, ma chère, à m'attendre, « m'espérer, mon noir (cheval) ne m'apportera « pas, le vent orageux apportera mes osse- « ments. Demande alors au vent orageux : « Qu'est devenu le jeune Cosaque? — Oh ! le « Cosaque est couché mort là-bas dans le « champ, sous l'osier. »

La mort en pays étranger est terrible, personne pour appeler la nourrice afin qu'elle vienne enterrer le défunt. Le chagrin seul tue parfois le Cosaque comme une flèche. Il veut au moins qu'on mette devant sa tombe du sorbier rouge, afin que les oiseaux viennent le manger et lui apporter des nouvelles de sa patrie. Ses camarades lui ferment les yeux, creusent sa tombe avec leurs sabres et tirent le canon et des coups de fusil à son enterrement.

Les mœurs des Cosaques ne pouvaient pas s'effacer subitement, nous en retrouvons les traces dans les rouliers, *tschoumak;* la vie errante, aventurière de ceux-ci souriait au caractère des Petits-Russiens ; ils y ont reproduit les liens de la fraternité et de la subordination ; allant à la recherche de l'argent, ils trouvaient encore de la gloire dans ces excursions à travers les steppes, exposées aux attaques des Tatares de la Crimée. Ils élisaient de commun accord un chef, qu'ils appelaient *otaman* et *batka* (père). Celui-ci dirigeait les voyages, jugeait les discussions et, ainsi que jadis le Cosaque en mourant laissait son cheval à son colonel, les harnais à l'*essaoul*, le tschoumak léguait en mourant tous ses biens à son *otaman*, afin que celui-ci le fît enterrer et prier Dieu pour le repos de son âme. De même que la maîtresse ou la future du Cosaque lui donnait une couverture pour son cheval, ainsi, la bien-aimée du tschoumak brodait les man-

ches de sa chemise. Les chansons du Cosaque étaient passées chez les rouliers qui les avaient appropriées à leur occupation, et le célèbre Morozenko, que les Polonais craignaient plus que la gelée dont il portait le nom, y figure comme *Tschoumak*.

On y retrouve les mêmes scènes déchirantes et attendrissantes d'adieu, les mêmes prières et promesses de retour, les mêmes consolations.

« Reviens, mon fils, à la maison, je te la-
« verai la tête », dit la mère au Tschoumak et celui-ci répond :

« Lave-la à toi-même ou bien à ma sœur,
« les pluies me la laveront, les herbes séches
« me la peigneront, le soleil clair me la sè-
« chera et les vents violents me la friseront. »

Les taureaux *bruns* remplacent pour le tschoumak le cheval *noir* du Cosaque. Il les aime et les soigne ; ils lui prédisent la mort par leur mugissement, ainsi que le cheval la prophétisait au Cosaque en heurtant à la porte.

## II

Les Cosaques russes proprement dits, parmi lesquels ceux du Don occupaient la place la plus importante, étaient originaires de la Grande-Russie; les étrangers, tels que les Tatars, les Baschkires, les Zaporogues n'y entraient que pour une petite part. Ils se distinguaient dans leur mise des Cosaques de l'Ukraine, en ce qu'ils laissaient croître leur barbe, tandis que ceux-ci avaient adopté des Polonais la mode de la raser. Ils étaient brigands par leur origine comme par leur profession.

Le brigandage a joué un grand rôle en Russie et a été, pendant des siècles entiers,

pratiqué sur une grande échelle. La cause en était à l'organisation sociale et politique du pays, à l'absence d'unité dans le gouvernement, au défaut de surveillance dans les premiers temps, et, plus tard, le développement progressif du servage, l'état précaire de la propriété, les malversations des fonctionnaires publics n'ont fait qu'augmenter le nombre des malheureux qui demandaient à la nuit sombre et au coutelas des moyens d'existence.

Le brigand russe s'appelait *bourlak*, il n'avait rien de commun avec le *bourlak* petit-russien. Celui-ci était un orphelin, un homme sans asyle, un pauvre diable, mais un être que la poésie a su rendre intéressant. Il quittait son foyer parce que, à la mort de ses parents, les mauvais esprits s'étaient attachés à lui et qu'il n'avait où reposer sa tête, rien en propre. Sans famille, il est sans patrie, il prie Dieu sur la tombe de ses père et mère et va à l'étranger. Là, il travaille comme un forcené, car il ne craint

pas le labeur; il travaille tant que la sueur inonde ses yeux, mais ses maîtres le grondent et les étrangers se moquent de lui, eux qui, sans peine, ont des chaumières blanches et de jolies filles.

« Oh ! ma vieille mère, pourquoi m'as-tu mis « au jour ? Pourquoi m'as-tu lancé dans le mon- « de sans m'avoir donné ma part de bonheur ?

« Ah ! c'est que sa mère ne l'aura pas porté « à l'église, c'est que sa marraine ne l'aura « pas tenu comme il fallait.

« Mes père-mère sont morts et avec eux « toute la patrie, pourquoi suis-je resté, pau- « vre orphelin ?

« Ah ! si du moins il pouvait trouver un « être, misérable comme lui, qui pleure comme « la rosée tombe des branches du sorbier ! »

Le chêne desséché, la tombe brûlée par le soleil, sont les images de sa vie.

Monte-t-il sur une montagne, le soleil est clair, le monde est beau, mais son sort est infortuné.

Il va se noyer, mais la foi lui dit :

« Ne te noye pas, Cosaque, tu perdras ton âme « pour rien. Il faut vivre avec elle dans le « monde, quoique tu ne l'aimes pas. »

Ainsi, vieillit-il dans le malheur, demandant à Dieu que si son sort est infortuné, ses années puissent être courtes, il végète sans asyle jusqu'à ce que le bon Dieu veuille le rappeler à lui.

Tel n'est pas le *bourlak* russe. Il a commencé par être un bon vivant, une mauvaise tête, un *oudalètz*, qui sème l'argent, « la caisse d'or » ; il boit du vin vert, de la bierre forte ; il veut tout soumettre et ne se soumettre à rien, il n'écoute pas ses parents, il ne veut pas se marier et courtise autant de filles qu'il le peut ;

« L'une l'a tenu par la main, l'autre l'a baisé « sur les lèvres, et la troisième l'a reconduit. »

La famille ne jouait pas en Russie le même rôle que dans la Petite-Russie. La femme n'y était pas respectée, elle était la servante, l'es-

clave du mari, l'amour ne présidait pas à la formation des liens ou n'était pas partagé. Tandis que les chansons de l'Ukraine ne font mention que de querelles de ménage, les souvenirs des meurtres commis par les maris sur leurs femmes, s'est conservé en grand nombre en Russie, et les départs n'y ont pas laissé de traces dans la poésie populaire.

Lorsque l'inconduite avait enfin ruiné l'enfant prodigue, il s'arrachait sans peine au foyer domestique et devenait vagabond. « Le jonc lui servait de lit, un buisson d'oreiller, la nuit sombre de couverture, la nuit sombre et froide d'automne. »

Les jours tristes alternaient avec les jours gais, mais le Russe est de fer, il regarde la peine en face, la décrit, cherche sa consolation dans la « cruche bleue », se moque du chagrin; mais un jour viendra où celui-ci le trouvant déguenillé, se moquera de lui à son tour. Le vagabond va trouver une bande et devient

*bourlak,* car il n'aime pas le nom de brigand.

« Nous mangeons, nous buvons sur le Volga des mêts tout apprêtés, nous portons des habits de couleurs tout préparés. »

Le Volga et le Don, l'Oka et le Iaïk étaient les théâtres ordinaires des exploits des brigands : ils capturaient les barques des marchands, descendaient sur les côtes et s'emparaient des caravanes. Leurs bateaux à douze rames étaient peints et dorés, les filles venaient les admirer, ils les enivraient et les enlevaient.

Le gouvernement commença à les poursuivre avec plus de rigueur dès qu'il eût acquis lui-même plus de puissance. Les *voïévodes* de Kazan envoyaient souvent des détachements de *strélitzs* pour les saisir. On les emprisonnait, on les torturait, on les pendait, mais le brigand russe supporte tout avec courage, il meurt sans remords, demandant seulement qu'on érige une croix sur sa tombe, afin que le passant la salue.

Le besoin de la patrie, d'une autorité quelconque, et même la soif de la gloire ne tarda pas à se réveiller parmi ces bandes, — les brigands deviennent Cosaques. Ils ont une patrie, c'est le Don, mais c'est aussi la Russie entière, Moscou *aux pierres blanches.* Ils guerroyent contre les Turcs et les Kirguises; Jermak fait la conquête de la Sibérie et la met aux pieds du tzar. Ils se reconnaissent tous sujets du *tzar blanc*, lui vouent un dévouement aveugle, et sont fiers de former sa *petite armée.* Mais ils détestaient les boyards et avaient cela de commun avec les Cosaques de l'Ukraine qui vouaient une haine profonde aux *pans* polonais; ils différaient en cela du reste du peuple russe qui ne voyant dans les boyards que des appuis et des ornements nécessaires de la monarchie, prônait leurs festins affables et leur prêtait ses sentiments et son langage.

La raison de la haine des Cosaques pour les boyards est facile à comprendre : les en-

voyés du tzar, les *voïévodes*, exécutant les ordres du maître, défendaient aux Cosaques de se *promener* sur les fleuves, enlevaient leurs chevaux, les distribuaient à l'armée, réprimaient les brigandages, et les Cosaques, ne voyant pas ou ne voulant pas voir la main qui les faisait agir, détestaient les boyards seuls. Nekrassof, après avoir fui en Turquie avec 40,000 Cosaques, ne se plaint pas du tzar et n'accuse que le boyard qui faisait raser leurs barbes et enrôler les jeunes gens dans l'armée.

Les Cosaques révoltés contre le gouvernement, étaient les seuls que l'autorié appelait les Cosaques voleurs, tandis que le brigandage continuait à être la principalesource de leurs richesses. Les chants ont conservé le souvenir du faste qu'étalaient les Cosaques dans leur costume, pendant qu'ils croisaient sur la mer, et faisaient trembler les Turcs. Ils capturaient des vaisseaux entiers, partageaient le butin entre eux, et souvent, chacun d'eux emportait de

étoffes de la hauteur d'une meule de foin, mais souvent aussi, ils étaient faits prisonniers et se lamentaient dans les cachots turcs. Le tzar, dit la chanson, ordonnera de les délivrer, ou autrement :

« Le Don calme et glorieux s'agitera, tout le « cercle cosaque se révoltera, ils rompront la « force turque et feront leur tzar prisonnier. »

Du temps de Pierre le Grand, nous voyons les Cosaques du Don, combattre à la bataille de Poltava et depuis ils ont pris part à toutes les guerres des Russes. De brigands, ils deviennent cultivateurs, commerçants.

Le voyageur qui aujourd'hui parcourt le Don, trouve un pays plat et peu intéressant, fertile, mais mal cultivé, une population riche, car le Cosaque boit du vin à sa table, ce qui ne se rencontre nulle part ailleurs en Russie; mais il a perdu toute son humeur guerrière, en même temps que sa liberté a toujours

été en décroissant. Leur gouvernement est aujourd'hui semi-militaire et semi-civil, semi-russe et semi-allemand. L'empereur d'abord, le grand duc, Héritier, ensuite sont les hetmans des Cosaques. Les Cosaques de la mer Noire, ces descendants des Zaporogues transplantés par Catherine II, en 1786, sont aujourd'hui sous les ordres et à la disposition du chef du Caucase. Leur hetman a le grade de général de division. L'esprit tartaro-allemand, l'esclavage barbare et le pédantisme germanique étendent de plus en plus leur domination sur les descendants des Novgorodiens et sur les fils de Nalivaïko et de Khmelnitzki. Il sera curieux de voir un jour des fonctionnaires allemands venir singer les allures et l'accent des Cosaques en chantant leurs airs nationaux.

FIN DU SECOND VOLUME.